Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois

ÉDITION FRANÇAISE DE "THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION"

NOUVELLES

CHRONIQUES

Présentation et commentaires de Jacques BERGIER et M. RENAULT

Dessin de couverture de A. Robida, extrait des « Voyages extraordinaires de Saturnin Farandoul ». (*Voir article sur A. Robida de J.-J. Bridenne dans ce numéro.*)

2e Année. — No 10. **Septembre 1954.**

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C.C.P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Administrateur Gérant : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France 100 *frs; Belgique* 17 *fr.* 50*; Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (*6 mois*) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
(*1 an*) : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)

Ne manquez pas d'acheter le 1er Octobre le numéro de

MYSTÈRE-MAGAZINE

Vous pourrez y lire :

EN UNE NUIT...

par PIERRE MILLE

Encore une histoire criminelle très nuancée de cet excellent conteur hélas disparu, mais dont vous avez déjà apprécié le talent dans **« Une présence »** et dans **« Monsieur Barbe-Bleue... et Madame »**.

SACHANT CE QUE JE SAIS MAINTENANT...

par BARRY PEROWNE

Une nouvelle de « suspense » parfaitement réussie mais combien étrange !

L'AFFAIRE DE LA LAPINE BLANCHE

par JAMES THURBER

Un conte policier plein d'humour pour les (grands) enfants et qu'illustrerait magnifiquement le crayon de Walt Disney.

LA RELIQUE

par ERNEST BRAMAH

dans lequel vous retrouverez Max Carrados, le détective aveugle, mais aux prises, cette fois, avec un problème particulièrement troublant et d'ordre mystique.

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de

MYSTÈRE-MAGAZINE

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez vottre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Un coin rêvé pour les vacances

(*Playground*)

par WILLIAM MORRISON

William Morrison, qui écrit des histoires de « science-fiction » depuis 1941, est aussi — sous son vrai nom — un auteur très éclectique, dont la production s'étend des histoires pour enfants aux romans « sérieux » pour le public adulte. Il est également spécialisé dans la traduction anglaise de textes scientifiques ardus en diverses autres langues.

C'est peut-être pour cela qu'il s'est intéressé au problème de la communication entre des espèces intelligentes différentes. Les auteurs de S. F. esquivent trop souvent un tel problème en imaginant quelque télépathie instantanée ou autre moyen merveilleux de correspondre avec les habitants de la planète « X ». William Morrison effleure le sujet au cours du présent récit, en supposant sur le mode fantaisiste que certains sentiments innés — l'instinct maternel, par exemple — peuvent servir de jalons pour comprendre un être non humain. Mais il l'a abordé de beaucoup plus près dans une autre de ses nouvelles. « The inner worlds », *que nous pensons vous présenter ultérieurement.*

Ici, par contre, se trouvent réunis deux thèmes principaux. L'un, aux effets toujours efficaces, est repris des « Voyages de Gulliver ». *Et l'autre, traité avec un humour charmant, nous donne un échantillon de la vie familiale future, dont les tracas (les pères et mères de famille ne nous contrediront pas) semblent en définitive ne pas s'être beaucoup améliorés depuis notre pauvre époque !*



GEORGES était plongé dans un recueil de poésies anciennes — de celles qui riment — quand Jerry entra en criant :

— « P'pa ! »

Il fronça les sourcils :

— « Je croyais t'avoir déjà dit que je ne voulais pas être dérangé quand j'étais en train de lire. »

— « Je le sais, p'pa, mais j'ai pensé... euh, c'est-à-dire que c'est important. L'accéléromètre indique un dixième de g. »

— « S'agit-il d'une planète ou d'un soleil ? »

— « D'une planète. Mais elle a l'air drôlement grosse. Et nos moteurs ne marchent pas. Et elle nous attire. Et m'man est assez embêtée. Elle a dit... »

Copyright, 1954, by Fantasy House, Inc.

— « Suffit. Je vais jeter un coup d'œil. »

Il posa son livre, sans même prendre la peine de marquer la page, et se leva pour suivre Jerry. Le temps d'atteindre le couloir et il avait devancé son fils. Pourquoi diable le gosse ne lui avait-il pas dit tout de suite que Sabine était inquiète ? Il aurait su que c'était sérieux et n'aurait pas perdu de temps à écouter ce bavardage et à poser des questions stupides.

Le reste de la famille se trouvait dans la cabine de pilotage, Sabine aux leviers de commande, Lester penché sur son épaule et Charles essayant de pousser Lester pour prendre sa place. Sabine leva les yeux quand elle vit accourir son mari :

— « Je ne pense pas qu'il y ait vraiment du danger, Georges, » dit-elle, « mais j'ai pensé qu'il fallait te prévenir. »

— « Bien sûr, qu'il le fallait. Non pas que je n'aie pas confiance dans ta manière de piloter. Mais... »

Il observa le tableau de bord.

— « Zéro virgule treize g, » dit Sabine. « Nous sommes dans son champ de gravitation. »

— « Il y a quelque chose qui ne fonctionne pas dans les moteurs ? »

— « Ils ne sont pas alimentés. Je crois que la conduite de carburant est obstruée, à moins que l'uranium ne soit dilué. »

— « Rien de cassé d'après les instruments. Mais ils sont peut-être détraqués. »

Le rouge avait afflué aux joues de la jeune femme et sa beauté s'en trouvait rehaussée, ainsi qu'il arrivait parfois quand elle passait trop de temps devant son fourneau électronique.

— « Je crois qu'il va falloir atterrir, Georges, » dit-elle. « Le réacteur auxiliaire est en parfait état. Je l'ai essayé. Il nous permettra de nous poser. »

— « Quelles sont les caractéristiques de cette planète ? »

— « Diamètre 12.000 milles, densité un virgule cinquante-sept, » commença Lester obligeamment. « *Pression atrosphérique...* »

— « Ça va, ça va. Je sais lire les indications des instruments. »

Lester prit un air vexé et Sabine s'écria d'un ton de reproche :

— Oh ! Georges, il fait ce qu'il peut pour se rendre utile. »

« Il y a trop longtemps que nous sommes enfermés les uns sur les autres dans cet engin, » pensa Georges. « Une famille ne devrait jamais avoir à passer plus d'un mois dans un navire interplanétaire. Or, en voilà six que nous sommes là, à nous porter mutuellement sur les nerfs. Mais Sabine a raison. Je suis trop vif avec ce gosse. Il n'a que huit ans et il ne faut pas le brusquer. »

— « Allons, allons, mon petit Lester, » dit-il. « Continue. Que disent les instruments ? »

— « Pression *atrosphérique...* »

— « Atmosphérique, mon chéri, » rectifia Sabine.

— « Mille sept cent vingt-deux *Emme Emme* de Hg au niveau du sol... »

— « Mince alors ! » fit Jerry, qui avait onze ans et n'ignorait pas que, sur la Terre, la pression au niveau de la mer n'était que de 760 mm. « C'est beaucoup. »

— « Composition atrosphérique... je veux dire, atmosphérique : *Enne* deux, 29 virgule sept, zéro deux, 31 virgule quatre, *ache* E, 14 virgule un... »

— « Air trop riche, mais respirable, » dit Georges. « Dieu merci, nous pourrons nous adapter sans trop de difficultés et nous n'aurons pas à revêtir nos scaphandres. »

— « Allons, ne fais pas de promesses que tu ne pourras pas tenir, » protesta Sabine. « Tu sais qu'il faudra d'abord que nous recherchions les micro-organismes. »

— « Excuse-moi de m'être avancé, » dit Georges d'un ton caustique. « Mais je pensais qu'ils le savaient. Avons-nous pour habitude de négliger la recherche des micro-organismes ? »

Charles, petit garçon de trois ans, s'était tenu jusque-là silencieux, les yeux écarquillés.

— « M'man ! » s'écria-t-il soudain.

— « Quoi donc, mon petit ? »

— « J'veux rentrer à la maison. »

— « Mais bien sûr, nous rentrerons bientôt à la maison, mon trésor. »

— « J'veux pas aller sur une *planèke.* »

— « Faut bien qu'on aille d'abord sur la planète, » expliqua Jerry. « On ne peut pas faire autrement. Il faut que p'pa répare les moteurs... »

— « J'veux rentrer à la maison. J'veux pas aller sur une *planèke.* J'veux rentrer à la maison. J'veux pas aller sur une *planèke.* J'veux rentrer... »

Georges ferma les yeux et respira longuement : « Voilà que ça recommence, » pensa-t-il. « Si je reparle jamais d'emmener ces gosses en vacances dans l'espace, je veux qu'on m'enferme dans un asile d'aliénés. »

Sabine, visiblement excédée pour sa part, lui dit :

— « Relaie-moi aux commandes, Georges. J'ai par là une bonne thermo-sucette pour Charles. Tu veux bien une bonne thermo-sucette, Charles? Une délicieuse sucette parfumée qui tient bien chaud à la langue et qui sent la crème glacée ou tout ce qu'on veut d'autre ? »

— « J'veux rentrer chez nous, » dit Charles.

Sabine lui prit la main avec fermeté et le traîna plutôt qu'elle ne l'emmena hors du poste de pilotage. Georges prit place aux commandes.

C'était une planète d'assez grande dimension, avec une densité moyenne peu élevée. La pesanteur au sol serait donc faible. « Cela ne sera pas pour déplaire aux enfants, » pensa Georges. « Ils ne sentiront guère de différence avec la pesanteur maintenue basse artificiellement dans la fusée. La forte pression atmosphérique et la teneur en oxygène pourront les rendre un peu irritables au début, mais à la longue les effets en seront bénéfiques. Ils auront l'occasion de courir un peu et de

dépenser l'énergie nerveuse qu'ils ont emmagasinée. Ils disposeront d'un vaste espace — pourvu qu'il n'y ait pas d'animaux dangereux — et je les aurai un peu moins sur le dos. Quand je pense au mois qu'il nous reste à passer avant de regagner la Terre, j'en suis malade. Si je tenais le type qui nous a mis dans l'idée de prendre ces vacances, je crois que je l'assommerais. »

La planète croissait rapidement en volume ; c'était maintenant une boule énorme, d'un bleu tirant sur le gris, qui remplissait peu à peu tout l'écran d'observation. L'altimètre commença à fonctionner à 170.000 mètres. Georges mit alors en marche le réacteur auxiliaire et amorça une descente en spirale. On ne pouvait avoir pour l'instant une notion de l'aspect général du terrain. Trop de nuages, pensa-t-il.

A 35.000 mètres, le radar lui fournit les premiers détails intéressants sur le paysage. Il traversa un vaste océan et survola bientôt un continent. Au bout d'une minute, cependant, les indications de l'altimètre lui parurent tout à fait incohérentes. L'aiguille phosphorescente ne cessait d'osciller. 27.000 mètres... 23.500... 27.000... 23.000... 26,000... 23.000... 25.500...

« Des montagnes, » se dit-il, « des montagnes qui se dressent d'une façon assez particulière en pics isolés au-dessus de la surface. Elles vont rendre l'atterrissage difficile. Il faudra contrôler de près la perte d'altitude. Mieux vaudrait continuer d'approcher sans se presser jusqu'à ce que nous ayons traversé les couches de nuages les plus denses et puissions voir vraiment comment les choses se présentent »

Jerry et Lester se tenaient à ses côtés, sachant par expérience qu'il était préférable de ne pas interrompre le fil de ses pensées. Il entendit le pas de Sabine qui revenait.

— « Charles s'est endormi, » dit-elle. « C'est pour ça qu'il était si désagréable. Il avait faim et tombait de sommeil. Tout va bien tant qu'il est sur une planète où il voit la succession des jours et des nuits, mais dès qu'on est dans l'espace, il n'a plus cette notion et il ne peut pas s'adapter. Selon moi... »

Georges fit, sans se retourner, un geste de la main.

— « Une minute, Sabine, pas maintenant. Il se passe quelque chose d'étrange en bas. »

Sabine se tut. Il scruta l'écran d'observation, mais la lumière qui parvenait d'en bas était encore grise et diffuse. Quant aux indications du radar, elles n'étaient pas très claires, et celles de l'altimètre restaient fluctuantes : 19.500... 16.000... 19.000... 16.000...

Des montagnes toujours et partout. Des montagnes qui élevaient leurs pitons isolés à de grandes hauteurs, au-dessus de vallées resserrées. Et aucune trace de pays plat offrant une possibilité d'atterrissage.

Si... peut-être, après tout : 15.300... 15.000... 15.000. L'aiguille était plus stable à présent. Ce pouvait être le bon endroit. L'aiguille tombant tout à coup à 10.500, il fit faire demi-tour à l'engin ; il venait de survoler une plaine et n'était pas sûr d'en trouver une autre. Il se poserait là où il pourrait.

Comme ils traversaient les nuages, les enfants ne purent réprimer une exclamation de surprise.

— « Regarde, p'pa ! » cria Jerry. « Des arbres-montagnes ! »

« Le gosse a raison, » pensa Georges. C'était le mot juste pour décrire ces arbres démesurés, aussi élevés que des montagnes. Voilà qui expliquait la présence de ces sommets dressés séparément dans le ciel et le manque de formation en chaînes. Ces arbres s'étendaient à perte de vue. « Heureusement, » se dit-il, « que nous n'avons pas essayé d'atterrir au milieu ; nous n'y coupions pas d'une jolie casse. »

Quelle chance aussi d'avoir fait demi-tour pour retrouver cette seule et unique plaine ! C'était une immense clairière, avec une douzaine de fois l'espace nécessaire pour un bon atterrissage. Il allait pouvoir poser la fusée en plein milieu..

D'un air étonné, Sabine questionna :

— « Est-ce vraiment de l'herbe qu'on voit là ? »

— « Cela paraît grand pour de l'herbe, mais ce doit en être. Les choses ont l'air taillées à grande échelle ici. »

— « Mince alors ! » s'exclama Jerry. « Dis, p'pa, tu crois que les animaux aussi sont gros ? »

— « C'est probable. Toutefois il n'y a pas lieu de nous inquiéter. Nos fusils atomiques doivent pouvoir les mettre en fuite. »

— « Tu me laisseras tirer au fusil, p'pa ? » demanda Lester avec passion.

— « Non, » répondit-il d'un ton sec. « Et ne me le demande plus. »

— « Et moi, est-ce que je pourrai tirer, p'pa ? J'ai onze ans, presque douze... »

— « Personne d'autre que votre mère et moi-même ne touchera un fusil. Maintenant, les gosses, si vous voulez m'en croire, vous feriez mieux de me ficher la paix avec vos histoires de fusil. J'ai besoin de toute mon attention pour la manœuvre d'atterrissage. »

Il atterrit sans encombre, non loin du centre de la clairière. Aussitôt, il préleva des échantillons de l'air et du sol. Les enfants attendaient avec impatience le moment où ils pourraient sortir à l'air libre. L'accélération de la pesanteur était faible : environ 1/2 g. Ils allaient pouvoir courir et sauter à cœur joie, à condition qu'il n'y ait pas de danger.

Mais il fallait attendre. Trois heures étaient nécessaires pour faire les analyses et, bien qu'il y eût dans l'astronef toute une gamme d'antibiotiques, il eût été ridicule de s'exposer inutilement. Ils n'avaient qu'à se tenir tranquilles un moment, le temps que leur père s'assure qu'il n'y avait ni virus ni formes de vie particulières contre quoi leurs médicaments eussent été inefficaces.

Sabine les occupa en les faisant manger, puis elle leur projeta un film en relief tourné à la maison. Quand ce fut fini, ils revinrent près de leur père, sans prononcer une parole, mais l'agaçant par leur seule présence. Il était déjà assez préoccupé sans eux et, lorsque Charles s'éveilla, aussi bougon que d'habitude, et se mit à pleurer, il se sentit prêt à les envoyer tous dehors affronter ce que cette planète pouvait leur réserver.

Mais il n'en fit rien. Il attendit la fin de la période normale de trois heures et leur annonça :

— « C'est parfait, vous pouvez sortir... avec maman. Sabine, il vaut mieux que tu prennes un fusil et que tu leur donnes leurs pistolets. Je vais me mettre à réparer. »

— « Mais tu ne peux toucher aux moteurs avant qu'ils ne soient refroidis, mon chéri. »

— « Je le sais, mais je veux que tout soit prêt à ce moment-là. Et maintenant, rappelez-vous bien, Jerry et Lester, ne lâchez pas vos pistolets, même une minute. Tenez-les le canon tourné vers le sol. Surtout, ne vous amusez pas à vous viser. Et restez près de votre mère. »

— « J'veux un pistolet ! » brailla Charles.

— « Toi, la demi-portion, tu peux faire toutes les simagrées que tu voudras, mais tu n'auras pas de pistolet. Pas d'ici deux ans en tout cas. Sabine, emmène-le avant qu'il me porte sur les nerfs à force de geindre et que je l'aplatisse comme un moustique martien. »

Sabine s'empressa d'éloigner Charles et Georges poussa un profond soupir. « Ah ! quel calme, quel soulagement, nom d'un chien ! » pensa-t-il. Quel malheur que ça ne puisse durer ! »

Il alla chercher son nécessaire de réparation, puis ouvrit le coffret qui renfermait les moyens de défense contre les radiations et se fit une injection. Il pensa qu'il faudrait en faire une à Sabine et aux enfants, pour le cas où ils viendraient rôder autour des moteurs pendant qu'il les réparerait et seraient atteints par un jaillissement accidentel de rayons. Même Charles... surtout Charles. Il pourrait hurler à loisir, mais avec la façon dont ce moutard mettait son nez partout, mieux valait ne pas courir de risques. Et peut-être la piqûre de l'aiguille hypodermique le convaincrait-elle que son père ne plaisantait pas quand il insistait pour ne pas être dérangé, sans compter qu'après cela il resterait un moment sans oser revenir près de lui.

Ils avaient laissé la porte de l'astronef ouverte et l'air stimulant de la planète s'y était engouffré. Il éprouva tout d'abord une certaine gêne pour respirer, mais il savait qu'il s'y habituerait et qu'il n'en résulterait aucune conséquence fâcheuse pour son organisme. Il s'était accoutumé à de l'air plus nocif.

Mais comment se faisait-il que tout fût si calme au dehors ? Que faisaient Sabine et les enfants? Il était agréable d'avoir la paix, merveilleux que Sabine leur consacrât son exquise personne — celle-ci était exquise, c'était indéniable — mais ils étaient sur une planète inconnue et il pouvait y avoir du danger alentour. Sabine était une femme, faible comme il se doit, et ces enfants... on savait comment étaient les enfants, à toujours fourrer leurs petits nez morveux là où ils n'avaient rien à faire. Un calme aussi profond était assurément lourd de menaces...

Il prit un fusil au râtelier et sortit.

Le paysage était paisible, sans aucun doute, quoique étrange. L'herbe, formée de tiges rouges marbrées de vert, épaisses de quinze centimètres et curieusement assemblées, montait à plus de quinze mètres,

dépassant de beaucoup la fusée qui avait tracé au travers un passage de feu lors de l'atterrissage. Un vent léger agitait le sommet des tiges et se faufilait avec un faible murmure entre les touffes. Cette herbe était humide, comme si la pluie l'avait récemment arrosée. Cela expliquait apparemment pourquoi le feu ne s'était pas propagé.

Par la trouée que le feu avait faite, Georges pouvait apercevoir, à une vingtaine de kilomètres, les arbres géants qui dressaient vers le ciel leurs silhouettes grotesques autant par leurs formes que par leurs dimensions. Ils ressemblaient davantage à d'énormes cactus, du genre de ceux de Mars, qu'à aucun des arbres qu'il connaissait. A supposer qu'ils eussent bougé au gré du vent, le mouvement avait si peu d'ampleur qu'il était impossible de le déceler à cette distance. On les eût dits gelés sur place.

Ce n'étaient pas les plantes, cependant, qui l'inquiétaient, mais les animaux. Il entendit, sur le côté, un bruit lointain, comme si quelque chose avançait en brisant les tiges d'herbe avec fracas. Puis plus rien. Puis, de nouveau, ce bruit, devant lui cette fois. Il gagnait en intensité, se rapprochait...

Un petit animal rougeâtre, d'une soixantaine de centimètres de longueur, bondit hors de la forêt d'herbe. Il se déplaçait avec une rapidité telle que Georges n'eut qu'une vague idée de la forme de sa tête et ne put se rendre compte exactement du nombre de pattes qu'il possédait. Un fameux chasseur était à ses trousses : Charles, qui pointait son doigt en direction de la bête et criait : « Pan ! pan ! » Derrière lui, venait Lester, tenant un pistolet dont le « pan » était à la fois plus bruyant et plus inquiétant.

Une tige d'herbe, partagée en deux par une balle, s'inclina, se cassa et s'abattit avec un bruit sourd, manquant de peu Charles, acharné à poursuivre son gibier.

— « Lester ! » cria Georges. « Arrête de tirer ! Arrête immédiatement, tu m'entends ? »

Derrière Lester arriva Jerry et derrière celui-ci leur mère.

— « Qu'est-ce qui se passe par là ? » demanda Georges.

Les trois enfants se mirent à parler tous ensemble et Georges dut les faire taire.

— « Ils poursuivaient cet animal, » dit Sabine.

— « Est-ce qu'il les avait attaqués ? »

— « Pas exactement. Jerry allait en tête, Lester était derrière lui et Charles et moi fermions la marche. Je précédais de peu Charles, à qui j'avais donné une autre thermo-sucette, quand je l'entendis soudain crier : « Vilain chien ! Vilain chien ! »

— « Oui, vilain, » interrompit Charles. « Il a pris ma sucette. »

— « Oui, cette sale bête a sauté sur la sucette que Charles tenait dans sa main. Quand nous lui avons donné la chasse, elle s'est enfuie dans cette direction. »

— « Et elle n'a pas essayé de faire du mal aux enfants ? »

— « Pas du tout. »

— « Espérons que les autres ne seront pas plus féroces. Je crois, Sabine, que désormais les enfants feraient mieux de ne plus s'éloigner de la fusée. Du moins jusqu'à ce que nous connaissions mieux la faune. »

— « Mais ils aiment tellement gambader, » dit Sabine pensivement.

— « Il est trop dangereux de les laisser courir hors de notre vue. L'herbe forme écran dans toutes les directions sauf là où les gaz d'éjection l'ont brûlée. Nous n'avons aucune idée du danger qui peut fondre sur nous à tout instant. »

— « Je n'ai peur de rien, » s'écria Lester. « Tu sais ce que je ferai, p'pa, si un animal me saute dessus ? Je lui balancerai un fameux une-deux. Et puis je le tuerai avec mon pistolet... *ta-ta-ta-ta-ta-ta-ta...* »

— « Ce n'est pas la peine de me viser avec. Donne-moi ça ! Nous courons plus de danger avec vos bêtises qu'avec les animaux. Retournons à la fusée. »

Ils avaient laissé la porte ouverte et une crainte soudaine s'empara de Georges. Quelle désagréable surprise si une bête avait pénétré dans l'engin et s'y tenait à l'affût, attendant leur retour ! Il pressa le pas.

Une ombre immense intercepta la lumière au-dessus de leurs têtes. Puis, comme l'ombre descendait sur eux, il y eut un bruit mat et l'avant de la fusée fit un saut ; le grand vaisseau trembla un moment, puis il retomba et s'inclina légèrement sur le côté.

Georges et Sabine s'interrogèrent du regard. Jerry s'écria :

— « Qu'est-ce que c'est, p'pa ? »

— « Je n'en sais rien. Attendez une minute, tous. Ne bougez pas... »

On entendit un grondement lointain, comme si un troupeau de bétail s'était frayé un passage à grand bruit à travers les hautes tiges d'herbe. Une autre ombre plana au-dessus d'eux. Georges leva la tête et aperçut une espèce de montagne qui les surplombait.

— « Couchez-vous ! » cria-t-il. « Tout le monde par terre ! »

Ils se jetèrent sur le sol, à ce moment, Georges se demanda s'il avait agi sagement en leur commandant cette manœuvre. Si cette montagne était le géant qu'il supposait, un seul de ses pas pouvait anéantir toute la famille. L'ombre passa sur eux. Ils entendirent le bruit que fit l'herbe arrachée et fendue en éclats, puis le grondement alla en diminuant et enfin ils furent de nouveau environnés de lumière.

— « Il vaudrait mieux partir d'ici, » dit Georges.

Une ombre encore. Mais celle-ci passa rapidement et il put en voir les bords fuyant au-dessus de l'herbe. Elle était de forme circulaire, comme si l'objet qui la projetait était sphérique. L'objet frappa le sol, sans toucher la fusée cette fois, et le choc leur communiqua à travers tout le corps un frémissement tout à fait désagréable. Puis l'objet s'éleva encore une fois dans les airs.

— « Rentrons à la fusée ! » commanda Georges. « Tout le monde à la fusée, vite ! »

Ils se précipitèrent dans l'engin et il ferma la porte. Dehors il y eut encore un petit tremblement de terre. Puis ce fut le silence.

Il n'avait jamais vu les enfants aussi épouvantés. Ils étaient littéralement muets de terreur. « Je ne peux pas le leur reprocher, » songea Georges. « Ça me fait le même effet. »

Ce fut Charles qui retrouva le premier l'usage de la parole. Il s'écria :

— « Vilain chien a pris la sucette à Charles. J'veux rentrer à la maison. »

— « Tais-toi ! » fit Lester d'un air important.

— « Tais-toi donc aussi, » lui répondit Jerry.

« Nous revenons à la normale, » pensa Georges, qui commençait à se sentir la gorge moins desséchée.

— « Il doit être parti maintenant, » dit-il. « Espérons qu'il ne va pas revenir au triple galop. »

— « Que crois-tu que c'était, Georges ? » demanda Sabine.

— « Eh bien, cette chose qui a touché d'abord la fusée, puis le sol, semblait rebondir et son bord était courbe. Ça me fait supposer qu'il s'agissait d'une sorte de ballon. »

— « Un ballon, p'pa ? » s'exclama Jerry.

— « Parfaitement. Et ce géant qui avançait en broyant l'herbe devait être un enfant qui jouait avec. »

— « Tu parles d'un enfant ! » dit Lester. « Mince alors, p'pa, il était aussi *maous* qu'une maison. »

— « Aussi gros, » rectifia Sabine.

— « Il était plus gros qu'une maison, au moins trois cent cinquante mètres de haut, » dit Jerry.

— « Peut-être un peu moins. J'admets que j'étais trop pressé pour le regarder avec attention. J'en parle au masculin, mais ce pouvait être une fille... ou bien ni l'un ni l'autre. »

— « Ni l'un ni l'autre ? » fit Lester avec incrédulité. « C'est idiot, p'pa. C'est forcé que ça soit l'un ou l'autre. Si c'est pas un garçon, c'est une fille et si c'est pas une fille, c'est un garçon. Je me rappelle ce film en relief que m'man nous a acheté... un film sur les *sectes...* »

— « Sexes, mon chéri. »

— « Laissons ce sujet pour le moment. » coupa Georges, passablement irrité. « Quand j'émets l'avis que c'était un enfant, j'emploie le mot dans un sens vague. Je devrais plutôt dire que c'était un jeune spécimen d'une espèce intelligente. Quant à son âge, je ne le connais pas et je ne peux le deviner. »

— « Mais avec ses trois cent cinquante mètres de haut, p'pa, » dit Jerry, « quelle taille il aura quand il sera plus vieux ? »

— « Il n'avait pas trois cent cinquante mètres. Je pencherais pour deux cent soixante-quinze, bien que je n'aie pas eu le loisir d'évaluer convenablement, je vous l'ai déjà dit. Mais même si l'adulte ne dépasse pas trois cents mètres... Voyons, par rapport à moi, qui suis de taille moyenne pour un être humain : un mètre quatre-vingts... cela fait que ces créatures sont cent cinquante fois plus grandes. »

— « A leurs yeux, » dit Sabine, « nous sommes comme des insectes. Guère plus d'un centimètre de long. »

— « Je parierais qu'ils ne savent pas que nous sommes là, » dit Jerry.

— « Mais la fusée est suffisamment grosse pour qu'ils la voient, » dit Georges. « Et s'ils l'aperçoivent... »

Charles ajouta le commentaire de circonstance en geignant :

— « J'veux rentrer chez nous ! »

— « Moi aussi, » dit Lester. « Cet endroit est plein de *perles.* »

— « Périls, Lester, » dit Sabine, automatiquement.

— « Nous rentrerons tous chez nous. Mais auparavant il faut que je travaille sur ces moteurs et ils ne sont pas encore tout à fait refroidis. C'est pourquoi, en attendant... »

Le ton qu'avait pris Georges devait laisser présager des événements désagréables, car Jerry dit, avec un peu d'inquiétude dans la voix :

— « Tu vas nous montrer un film en relief, p'pa ? »

— « Non. On va rester ici. Tout le monde va rester ici. »

— « Pourquoi ? »

— « Pour une injection antiradiations. Je vais préparer la seringue... »

— « Oh ! non ! p'pa. J'en ai eu une seulement la semaine dernière, » dit Jerry.

— « Tu vas en avoir une autre. Je viens de m'en faire une moi-même. »

— « Moi, ça me donne des boutons partout...» commença Lester.

— « Tu mens. Allons, cessez de vous comporter en bébés. Vous devenez grands, tous les deux, et vous devriez avoir honte de faire tant d'embarras pour une petite injection de rien. Charles lui-même n'oserait pas en faire. »

Le démenti ne se fit pas attendre et Charles se mit à hurler :

— « J'veux pas d'aiguille ! J'veux rentrer à la maison ! J'veux rentrer... »

L'intention de Georges avait été de faire passer Charles en dernier, pour que le benjamin de la famille puisse profiter de l'exemple de ses frères. Mais ses pleurs le forcèrent à modifier ses plans. Il saisit l'enfant et, malgré ses violentes contorsions, enfonça l'aiguille dans son bras potelé. Le cri perçant que l'on entendit alors aurait pu être celui d'une âme livrée à tous les tourments de l'enfer, aussi Sabine s'empressa-t-elle d'emmener son fils.

— « On jurerait à l'entendre que ça fait beaucoup de mal, » murmura Georges, dégoûté. « Allons, Lester, tu as pour ainsi dire neuf ans, c'est à toi. »

— « Je n'ai que huit ans... Je suis encore un petit, p'pa ! Jerry est vieux, lui. »

— « C'est à toi, j'ai dit. »

L'aiguille pénétra de nouveau dans un bras, puis ce fut le tour de Jerry. Ce dernier, comme il convenait à un garçon conscient de la supériorité que lui conférait l'âge, se borna à pousser un « aïe ! ».

— « Qu'est-ce que tu as à faire « aïe » ? Ça ne fait aucun mal. »

— « A toi, peut-être, mais à moi ça m'a fait mal. »

— « Allons, montre que tu es un homme. » Georges désigna le moteur. « Tout est refroidi maintenant. Je vais commencer les réparations. Quelqu'un veut-il m'aider? »

Il se trouva que Jerry n'y tenait aucunement, mais Lester fut assez aimable pour offrir ses services et, dès lors, Jerry n'eut d'autre ressource que d'offrir aussi les siens. Et, comme d'habitude, après cinq minutes d'efforts, les enfants se déclarèrent fatigués et plantèrent là leur père.

Georges continua seul, tout en grommelant que les enfants d'aujourd'hui n'étaient pas fichus de se rendre utiles en grandissant et qu'il fallait les servir comme des princes.

Dehors, c'était le calme parfait ; pas de craquements dans l'herbe, pas d'ombres menaçantes, pas de secousses de terrain.

Sabine entra et demanda :

— « Tu as besoin qu'on t'aide, mon chéri? »

— « Non, merci. Empêche-les seulement de venir m'embêter. »

— « J'ai envie de les emmener encore faire un tour. Le danger semble passé. »

— « On ne peut rien affirmer. Arrange-toi pour ne pas les laisser s'éloigner de la fusée. »

— « N'aie aucune inquiétude, mon chéri. » Elle se pencha et, sans l'interrompre dans sa tâche, déposa négligemment un baiser sur sa joue, ce qu'il accepta avec une bougonnerie passive.

Il crut l'entendre ensuite recommander à voix basse aux enfants de ne pas le déranger en passant. Même Charles, encore sous le coup de la terrible épreuve de l'injection, garda le silence et prit grand soin d'éviter de bousculer son père en gagnant la porte.

La principale conduite d'alimentation du moteur était bouchée. Une matière non fissible, non fusible, s'y était introduite et avait dilué le combustible. Pour pouvoir enlever l'impureté sans perte, il faudrait manier les pinces et se servir du procédé fort long de purification commandée à distance. Et pour comble de malheur, maintenant qu'il examinait la conduite, Georges apercevait un point faible dû à la corrosion, qu'il serait nécessaire d'éliminer avant de compter repartir de cet endroit. Une bonne dizaine d'heures de travail en mettant les choses au mieux, et non loin de vingt si la guigne s'en mêlait.

Il s'était absorbé dans son travail et c'est avec surprise que, levant les yeux, il aperçut Sabine qui revenait avec les enfants.

— « Vous avez passé un bon moment? » questionna-t-il.

— « Oh ! c'était merveilleux, » répondit Sabine. « Il y a bien longtemps que les gosses ne s'étaient tant amusés. »

— « Qu'ont-ils fait? »

— « Ils ont découvert une petite mare, probablement formée par la pluie qui est tombée avant notre arrivée, et ils se sont baignés. »

— « Baignés? »

— « Oh ! ne t'inquiète pas, Georges. J'avais commencé par désin-

fecter l'eau. Si tu avais vu avec quelle joie ils barbotaient, tu n'aurais demandé qu'à les rejoindre. »

— « Et tu t'es baignée avec eux, je suppose? »

— « Juste un peu, » avoua-t-elle. « La prochaine fois, Georges, nous t'y emmènerons de force. »

— « Nous verrons. Vous avez vu des animaux? »

— « Il y en avait un comme celui qui a volé la sucette de Charles, mais il s'est enfui à notre approche. On n'en a pas vu de plus gros. »

— « Pas de géants jouant à lancer une balle? »

— « Pas un être vivant, gros ou petit. Je n'aurais pu trouver de meilleur endroit où les faire jouer. »

— « Parfait. Maintenant, si tu n'y vois pas d'inconvénient, je vais continuer à travailler. »

— « Mais il se fait tard, Georges. Le soleil se couche. »

— « Et puis après? Ce travail doit se faire et nous ne nous réglons pas sur l'heure solaire de cette planète. »

— « Mais il faudra que tu te serves de la lumière artificielle. Et si tu ne veux pas mettre en marche nos purificateurs d'air, un géant pourra la remarquer par la porte ouverte et venir voir la fusée de près. »

— « Ils la prendront pour une luciole. »

— « Qu'est-ce qui te dit qu'ils en ont ici? Jusque là nous n'avons pas vu un seul insecte. »

— « Alors, je tiendrai la porte fermée. »

— « Tu es toujours aussi entêté, » dit-elle en soupirant. « On perd son temps à discuter avec toi. »

— « Tu ne le savais pas quand tu m'as épousé? »

— « Je croyais que tu changerais. Oh ! et puis ça va, je vais préparer le dîner. »

Il se replongea dans son travail jusqu'au moment de dîner. Mais quand ils eurent pris leur repas, il se sentit soudain fatigué.

— « Il y a longtemps que je suis debout, » dit-il en bâillant. « Je préfère aller me coucher. »

— « Moi aussi, je suis fatiguée. »

Les enfants, de leur côté, tombaient de sommeil, à l'exception de Charles qui avait dormi tout l'après-midi et qui, parfaitement éveillé et plein d'entrain à cette heure, tenait absolument à ce que nul n'ignore qu'il voulait rentrer à la maison.

— « Je jure de ne plus jamais faire de voyage extra-terrestre avec cet enfant, » dit Sabine. « Il a des heures de sommeil complètement déréglées. »

— « Mets-le dans un berceau sans pesanteur, » suggéra Georges, « et secoue-le jusqu'à ce qu'il n'ait plus la force de réagir. Ça réussira peut-être. »

L'effet sédatif fut parfait et toute la famille ne tarda pas à s'endormir.

*
* *

Georges fut réveillé par un tremblement de terre. Il sentit la fusée se soulever puis tourner autour de son axe. Quand elle reprit une position stable sur le sol, tout était sens dessus dessous.

Charles pleurait et les deux autres enfants hurlaient, tandis que Sabine, les yeux à peine entr'ouverts, questionnait d'une voix pleine de sommeil :

— « Qu'est-il arrivé? Est-ce que l'alarme a retenti? »

— « Non, mais en tout cas, il est temps de se lever, » dit Georges. Le sol avait cessé de trembler et il regarda dans le viseur qui reflétait le paysage environnant. « Par exemple ! Il fait jour. »

— « Déjà? Je viens seulement de fermer les yeux ! »

— « De deux choses l'une : ou cette planète a une durée de rotation anormalement courte, ou bien c'est l'été et nous sommes plus près du pôle que je ne le supposais. De toute façon, nous n'avons dormi que cinq heures et c'est déjà le matin. »

— « Mais qu'est-ce qui a fait trembler le sol? »

— « Je n'en sais rien... Attends un moment, je vais peut-être l'apprendre. » Ils firent cercle autour de lui, les yeux fixés sur le viseur. « On voit une espèce d'animal, assez loin. Voyons, s'il y a moyen d'avoir quelques indications chiffrées. » Il mit au point le télémètre. « Distance seize cents mètres... Il doit avoir au moins cent soixante mètres de haut ! »

— « Il est *géantesque,* » dit Lester, « et il saute de tous les côtés. C'est ça qui a fait trembler la terre. »

— « Et il y en a un autre... çà doit être l'enfant qu'on a déjà vu ; deux cent soixante mètres de haut, mon estimation de deux cent soixante-quinze était bonne. Le plus petit est peut-être un de leurs animaux familiers. »

— « Mais quelle sorte de créature est-ce? » demanda Sabine. « Je ne distingue pas. »

— « Celui que j'appelle l'enfant a vaguement forme humaine, à ce que je vois. Il a deux jambes. »

— « Ils ont une drôle d'allure, p'pa, » dit Lester.

— « Ils sont larges et plus massifs à la base qu'au sommet. En réalité, leur corps va en s'effilant considérablement. Je pense que s'il était trop lourd, leurs jambes ne pourraient pas les porter, même sur une planète à faible pesanteur comme celle-ci. »

— « Je vois quatre bras, p'pa ! » s'exclama Jerry.

— « Je vois une figure, p'pa ! » cria Lester.

— « Si on peut appeler cela une figure, » dit Georges. « Mais soyons généreux et admettons que c'en soit une. Il a des yeux... »

— « Il y en a trois, p'pa, » annonça Jerry.

— « Merci, je sais compter. Il semble avoir une demi-douzaine de nez et plusieurs bouches, mais j'aurais bien du mal à les distinguer les unes des autres. »

— « Mais c'est un enfant tout de même, » dit Sabine. « Regarde,

mon chéri, il tient quelque chose à la main. On dirait un bâton. Il frappe le haut des tiges d'herbe avec. Et maintenant, il le jette. »

— « Et cet animal court après ! » dit Jerry. « Comme un chien, sauf qu'il saute comme une grenouille ! »

— « Zut, » dit Lester. « J'espère qu'il ne va pas jeter son bâton par ici. Sans ça, cette bête qui saute va nous *pulmériser.* »

— « Pulvériser, mon chéri. »

— « J'veux rentrer chez nous ! » dit Charles.

— « Tiens, c'est une idée, » opina Georges. « Ecoutez-moi tous. Pendant que maman prépare le petit déjeuner, je vais travailler sur ce moteur. J'ai découvert un autre endroit où le métal est rongé et la réparation va demander plus de temps que je n'avais pensé tout d'abord. Je veux que vous autres, les enfants, vous ayez l'œil sur ce jeune géant, là-bas. »

— « D'accord, p'pa, » dit Jerry. Et il ajouta avec mélancolie : « Il en a de la chance, lui. Ce que je voudrais avoir un chien pour m'amuser dehors ! »

Le sujet n'était pas neuf et il donnait chaque fois lieu à des discussions pénibles. Mais Georges avait depuis longtemps décidé que dans un navire interplanétaire un chien ne pourrait être qu'un embarras, aussi fit-il comme s'il n'avait rien entendu et se mit-il à la besogne. Il entreprit de répandre une fine couche de métal sur les endroits corrodés, s'efforçant de faire les choses posément. Il n'était pas question de bâcler le travail, sinon la réparation ne tiendrait pas et les moteurs tomberaient encore en panne en plein vol et, cette fois, il ne trouverait peut-être pas une planète sur laquelle se poser aussi facilement.

Il s'interrompit pendant cinq minutes pour manger, puis reprit les outils. Plus tard dans la matinée, le jeune géant et son animal disparurent et Sabine emmena les enfants prendre l'air. Ils retournèrent se baigner et Georges fut presque tenté d'y aller à son tour quand il eut entendu le rapport enthousiaste de leurs jouyeux ébats. « Mais le travail doit passer avant tout, » se dit-il, prenant un air grave. « Finisssons-en d'abord. Cet enfant géant et son chien-grenouille ne paraissent pas méchants, mais ils sont dangereux en raison même de leur taille. Plus tôt nous partirons d'ici, mieux cela vaudra. »

Lorsqu'il s'arrêta pour déjeuner cinq heures plus tard, il fit la remarque que les trois enfants avaient aux joues des couleurs qui témoignaient d'une parfaite santé.

— « Le soleil, ici, vous donne un teint magnifique, » dit Sabine. « C'est réellement un endroit rêvé pour les vacances. »

— « A condition de ne pas se faire écraser. »

— « Oh ! je n'ai plus peur que cela se produise. »

— « L'ennui, » dit-il, « c'est que tu t'habitues au danger. Tu commences à croire que ce n'est rien du tout, simplement parce que tu as eu de la chance jusqu'ici. »

— « Il est difficile de croire que cet enfant constitue un danger pour

nous, bien que ce soit un géant, » dit Sabine. « La façon dont il joue avec son animal est tellement humaine. »

— « Oui, mais sa figure ne l'est pas. »

Jerry concentrait ses regards sur le viseur. Tout à coup, il s'écria :

— « Eh ! Venez donc voir ! Il y en a un deuxième. »

Ils accoururent tous. Le jeune géant qu'ils connaissaient déjà était maintenant en compagnie d'un autre dont la taille était environ une fois et demie la sienne. Trois cent quatre-vingt-dix mètres, d'après le télémètre. Les deux géants se faisaient face et Georges se sentit tout le corps parcouru par un frémissement qui prenait naissance dans ses pieds.

— « Est-ce que c'est encore un tremblement de terre? » demanda Lester inquiet.

— « Non, je crois que ce sont simplement les vibrations qui proviennent de leur conversation. Ils sont tellement plus grands que nous que tous les sons qu'ils émettent sont beaucoup plus graves. Il est probable que les vibrations ne sont pas perçues par eux comme des sons, mais qu'elles donnent lieu directement à des sensations d'un autre ordre. »

— « Vois-tu, » dit Sabine. « L'autre créature a quelque chose... évidemment je ne puis être affirmative, mais j'ai l'impression que c'est sa mère. »

— « Tu n'as pas à craindre que je te contredise, » dit Georges. « Comme le dirait Lester, je ne distingue pas de *sectes.* »

— « Elle semble le houspiller. Elle montre quelque chose avec un de ses bras. Qu'est-ce qu'elle lui montre, Georges? »

— « Attends que je refasse la mise au point. Eh, mais... c'est curieux. »

— « Quoi donc, p'pa? » dit Lester.

— « Un mur. Il n'y était pas quand nous avons atterri. Un mur rouge, rugueux, devant les arbres-montagnes, et la couleur tourne au bleu sur le côté. »

— « Et plus loin, » ajouta Sabine, « il est jaune. »

— « Réfléchissons un peu. S'il n'était pas là hier, ce ne peut être qu'eux qui l'y ont mis. Mais pour quelle raison? Le haut de ce mur semble assez égal... »

Il s'arrêta et regarda sa femme d'un œil étrangement perplexe.

— « Mais bien sûr, » dit Sabine. J'aurais dû le voir tout de suite. C'est la lessive de la famille! »

— « Tu veux dire que les géants lavent leur linge? » demanda Jerry. « Pourquoi ça? »

— « Je ne peux pas te l'expliquer, mais il est probable qu'ils n'aiment pas la saleté. Vraiment, ils sont tout à fait comme des humains. »

— « Ils sont cinglés. Qu'est-ce que ça peut faire, la saleté? » fit Jerry.

— « Mais pourquoi lui faisait-elle voir la lessive, m'man? » demanda Lester.

— « Ouais, et pourquoi est-elle en train de l'attraper? » reprit son fils aîné. « Quand tu nous attrapes, toi, m'man... Oh ! la-la ! Qu'est-ce qu'elle fait? »

Georges avait remis le télémètre au point sur les deux géants, et, tandis qu'ils regardaient, ils virent un bras immense prendre son élan et venir en contact avec la face du jeune géant. Celui-ci s'affala et le choc de son corps sur le sol fit sauter la fusée de quelques centimètres. Puis le vaisseau tout entier fut secoué par une série de violentes vibrations.

— « La sale brute, » s'écria Sabine. « Elle l'a giflé si fort qu'il est tombé. Et maintenant il pleure et c'est ce qui ébranle la fusée. »

— « Oui, et il ferait bien de s'arrêter, » dit Georges d'un ton bourru. « Comment vais-je pouvoir travailler si ces secousses continuent? »

— « Mais pourquoi elle l'a battu, m'man? » demanda Jerry avec insistance.

— « Parce que c'est une femme méchante et coléreuse, voilà tout, » dit Sabine, visiblement irritée. « J'aimerais lui dire deux mots. »

— « Oh ! ne te mets pas dans de pareils états, » dit Georges. « Elle devait avoir quelque bonne raison. » Il visa de nouveau le mur. « Tiens, regarde là-bas... cet endroit vert, avec une grande tache brune en plein milieu. De la saleté ! Il lui a sali son linge ! »

— « Ce n'est pas une raison pour frapper un enfant. Des choses comme ça arrivent tous les jours. »

— « Peut-être qu'elle n'a pas eu l'avantage de lire un traité de psychologie enfantine, » dit Georges. « Ça suffit, Sabine. Cesse de vouloir imposer aux autres tes méthodes d'éducation. Personnellement, je comprends quel doit être son sentiment. Parfois, quand Charles se met à brailler, j'ai une envie de lui flanquer une de ces volées... »

— « Ne t'avise pas de lever le petit doigt sur ce pauvre enfant, » dit Sabine en manière d'avertissement, et Charles, sentant le danger, se serra plus près contre sa mère.

— « Je ne le menace même pas. Je te dis simplement l'effet qu'il me fait parfois. Et je parierais que tes réactions sont les mêmes en de tels moments. »

— « C'est faux ! J'avoue qu'il m'arrive d'en avoir assez de lui, mais jamais, au grand jamais, je ne le frappe. »

— « Tiens, je crois pourtant me rappeler qu'il y a environ une semaine... »

— « Eh, p'pa ! » cria Jerry. « Elle est partie. Il se relève. Il caresse son animal ! »

— « C'était bien la peine de s'apitoyer ainsi sur son sort. Il n'en est pas mort. En tout cas, le plancher ne remue plus maintenant. Je reprends mon boulot. »

Ils restèrent en froid un moment, mais lorsqu'il se fut de nouveau plongé dans son moteur il ne pensa plus à leur discussion et, au bout de quelques heures, il voulut bien se laisser convaincre par Sabine d'aller à la baignade avec eux. Il travaillait avec moins d'ardeur, il se l'avouait.

Quelques instants de détente ne pourraient que lui être profitables. L'eau était si délicieuse que Sabine ne voulait pas le voir manquer cette occasion.

Charles s'était endormi subitement et Sabine était sûre qu'il ne s'éveillerait pas avant une heure au moins. Ils le laissèrent dans l'astronef avec la porte ouverte et se dirigèrent vers la mare à travers la forêt d'herbe. Pour les géants, ce n'était probablement qu'une flaque d'eau, formée là par les pluies récentes, mais pour des êtres humains, c'était une piscine de dimensions convenables : une dizaine de mètres sur plus de sept. Georges constata qu'il avait pied partout sauf au centre.

Ils laissèrent deux fusils au bord du bassin, un de chaque côté, de façon à pouvoir se saisir d'une arme rapidement, de quelque direction que pût venir un danger. Mais lorsqu'il se fut plongé dans l'eau, Georges ne pensa plus du tout qu'ils pouvaient en courir un. C'était un plaisir qu'il n'avait pas goûté depuis longtemps. Il avait un peu perdu de sa forme, mais vu la faible pesanteur de la planète, il n'avait pas à déployer beaucoup d'énergie pour faire des sauts et des plongeons variés et il éprouvait à nager une sensation aussi délicieuse que Sabine l'avait prédit.

Il venait tout juste de se sécher quand le bruit d'un corps faisant craquer les hautes herbes lui parvint aux oreilles. Une seconde après, sembla-t-il, des ombres s'étendirent au-dessus d'eux.

C'était le jeune géant et son animal favori. George s'empara de son fusil et se tourna face au danger, résolu à défendre bravement sa famille. Les bonds de l'animal faisaient trembler le sol et le déplacement d'air causé par la marche de la gigantesque créature leur sifflait aux oreilles. Elle venait droit sur eux.

Georges épaula son fusil, visa — bien que cela fût à peine nécessaire, vu les dimensions de la cible — et fit feu. L'animal poussa un rugissement (ce devait être un glapissement suraigu, comparé aux vibrations infra-acoustiques normalement émises par ces créatures). Puis il fit un écart, s'arrêta pour se tâter le corps avec ce qui ressemblait à un énorme pied et se contorsionna sous l'effet de la douleur.

Georges était sur le point de commander à tout le monde de regagner la fusée quand ils perçurent un cri humain. Il se tourna dans cette direction et un frisson de terreur lui courut dans le dos.

Le jeune géant avait trouvé la fusée. Il l'avait prise et l'examinait, la tenant tout près de ses yeux, à environ deux cents mètres au-dessus du sol. Malgré l'éloignement Georges crut distinguer la silhouette minuscule de Charles, près de la porte ouverte. A tout moment, l'enfant pouvait être précipité au dehors et venir s'écraser au sol.

Georges épaula de nouveau son fusil, mais Sabine lui empoigna le bras.

— « Ne tire pas, » fit-elle haletante. « Ça lui fera l'effet d'une piqûre d'épingle ; il sursautera et laissera tomber l'astronef. Attends. »

Il fallait une volonté peu ordinaire pour se résigner à attendre. Le

jeune géant semblait fort intéressé par cet objet et mettait un temps infini à décider ce qu'il devait en faire. Il tenait la fusée dans la paume d'une de ses mains et la considérait sous tous les angles. Puis il chercha à voir ce qu'il y avait à l'intérieur. A un moment donné, il la tint sur le côté de sa tête. Contre son oreille, pensa Georges, bien qu'il fût impossible de distinguer une oreille d'aussi loin.

Ils n'entendaient plus Charles. Pourtant, comme je connais ce gosse, se dit Georges, il doit être en train de hurler. Mais le géant ne peut percevoir ses cris, puisque la voix de Charles n'émet pour lui que des ultra-sons.

Finalement, le géant parut avoir pris une décision. Il se baissa et remit la fusée dans l'herbe. Il ne la déposa pas comme une mère eût déposé un enfant dans son berceau, mais la chute ne dépassa pas quelques mètres et Georges eut à ce moment la certitude que son fils n'avait pas subi de commotion sérieuse.

Comme le géant s'éloignait. Sabine ferma les paupières et chancela. Georges était sûr qu'elle allait s'évanouir — lui-même se sentait sur le point de défaillir. Mais elle se ressaisit. Elle ouvrit les yeux et dit simplement :

— « Allons-y. Il faut voir ce qui lui est arrivé. »

Comme ils parvenaient à la fusée après une course éperdue, ils furent accueillis par les clameurs rassurantes poussées par Charles :

— « J'veux rentrer chez nous ! J'veux rentrer chez nous ! »

— « Je le comprends facilement, » dit Georges. « Moi aussi je veux rentrer. Et comme les jambes, soudain, lui manquaient, il se laissa tomber sur un siège. « Quand je pense à ce que ce géant aurait pu faire... »

— « Mais il n'a rien fait de mal, » dit Sabine. « Il a été curieux, mais pas méchant. Il y a beaucoup d'enfants humains qui ne se seraient pas si bien conduits. Quand ils trouvent quelque petite chose inoffensive, ils la tourmentent et la mettent en pièces. »

— « Ne voyons pas la situation plus noire qu'elle n'est, » dit Georges. « Charles est sain et sauf. C'est parfait. Rendons-en grâce à Dieu et faisons de notre mieux pour ne pas nous attirer d'autres désagréments. Je me suis baigné assez pour ne plus en avoir envie d'ici un mois. Je vais finir cette réparation sans m'arrêter désormais. »

— « Quand même, je ne peux pas m'empêcher de penser à ce jeune géant, » dit Sabine. « Si doux et si gentil. Quelle cruauté il faut avoir pour battre un enfant comme ça. A mon avis, cette femme est indigne d'être mère. »

— « Ça ne te regarde pas et tu n'y peux rien. Maintenant calme-toi et emmène les enfants jouer dehors, que je puisse continuer mon travail. »

— « On n't'embêtera pas, p'pa, » dit Lester. « On sera muet comme des *cartes*. »

— « Des carpes, mon chéri. »

— « Je ne peux rien faire si vous tenez des conversations interminables. Sabine, je t'en prie... »

— « Oh ! c'est bon ! Mais il me semble que tu y participes à ces conversations. Venez, les enfants, laissez votre père tranquille. »

— « J'peux pas l'aider, m'man? » demanda Jerry. « J'pourrais lui passer les outils. »

— « Bonne idée. Laisse-moi Jerry, » dit Georges.

— « Pourquoi lui et pas moi? » s'exclama Lester. « M'man, j'veux rester aussi. J'ai bien le droit de rester si lui, il reste, m'man. »

— « Il est plus grand que toi, » dit Georges.

— « Il a toujours tout parce qu'il est plus grand ! C'est pas juste ! S'il reste... »

— « Fichez-moi le camp ! » cria Georges. « Je ne veux plus voir personne ici ! »

Il les entendit continuer à discuter en passant dans la pièce voisine. Ils en oublièrent de fermer la porte et il la claqua sur leurs talons.

L'après-midi fut long. Lorsque le soleil fut sur le point de se coucher, les enfants étaient déjà au lit et Georges en avait enfin terminé. Les réparations étaient faites et l'astronef pouvait de nouveau affronter le voyage.

Il ne s'agissait plus que de le faire décoller et de le lancer à travers l'espace. Mais ici une difficulté se présentait. L'engin avait été secoué plusieurs fois en tous sens depuis son arrivée et, pour finir, ramassé et reposé par terre. Son arrière était soulevé tandis que son avant plongeait dans le sol, et il était incliné sur le côté comme un poisson échoué. Il ne pourrait reprendre son vol qu'après avoir été convenablement redressé.

— « Il va falloir que je fasse quelques manœuvres, » dit Georges. « Il faudra au moins une demi-heure pour le mettre dans la bonne position. »

— « Tu peux te servir des réacteurs secondaires. Mais il y a une chose à laquelle tu n'as pas pensé, Georges. Nous sommes au beau milieu d'une forêt d'herbes et ces herbes ne sont plus humides comme à notre arrivée. Les gaz d'éjection peuvent y mettre le feu. Je dirai même qu'ils y mettront le feu sans aucun doute possible. »

— « Et puis après? Une fois qu'elle est fermée hermétiquement, la fusée est à l'épreuve de la chaleur. »

— « Oui, mais tu ne comprends donc pas? Le feu pourrait se propager et anéantir les demeures de ces pauvres géants. »

— « Ecoute, Sabine, pourquoi t'inquiéter à leur sujet? Je croyais que tu n'aimais pas cette femme, de toute façon. »

— « C'est juste, mais il n'empêche que ce ne sont pas des choses à faire. Tout odieuse qu'elle est, elle ne mérite pas cela. Et son enfant souffrirait comme elle. Et aussi le père, s'il y a des pères dans cette espèce. »

— « Mais, Sabine, même si toute la famille doit en pâtir, pour nous

c'est une question de vie ou de mort. Il faut que nous partions d'ici. »

— « Je sais bien, mais... »

— « Voyons, ne te mets pas à faire du sentiment pour une bande de géants. Nous avons à prendre garde à nous-mêmes. A supposer qu'un incendie se déclare, ils pourront l'éteindre. Ils n'auront qu'à l'étouffer en le piétinant. C'est facile, ils n'ont qu'à poser leurs grands pieds dessus... Attends un peu, ça me fait penser à quelque chose. »

— « Quoi donc? Qu'ils mettent leurs pieds dessus? »

— « Oui. Le feu va prendre tout de suite, mais il nous faudra manœuvrer encore une demi-heure environ. Suppose qu'ils rappliquent par ici pour l'éteindre et que ce soit sur nous qu'ils marchent. »

— « Ça se pourrait, Georges. C'est pourquoi il serait préférable de ne pas mettre le feu. »

— « Mais que veux-tu que je fasse alors ? Abattre la forêt tout autour de la fusée ? Il faudrait des jours et des jours. Et puis cela éveillerait leur attention presque autant qu'un incendie. Ils viendraient voir ce qui fait disparaître l'herbe en plein milieu de leur champ. »

— « Je ne sais que te conseiller. Pourquoi n'attendons-nous pas jusqu'à demain matin, Georges ? Une nuit de repos nous fera le plus grand bien à tous deux. Et demain matin, nous aurons l'esprit plus clair et nous pourrons décider d'un plan de départ. »

— « La perspective d'une autre nuit ici me fait horreur. »

— « Mais il ne se passe rien pendant la nuit, Georges. Les géants dorment. Et s'ils approchaient par hasard de nous, les vibrations causées par leurs pas nous réveilleraient. »

— « Ma foi, je suis terriblement fatigué, Sabine. Puisque c'est ainsi, nous verrons ça demain matin après une bonne nuit de sommeil. »

*
* *

La nuit fut brève et aucun incident ne vint la troubler. Le réveil photométrique, réglé pour fonctionner quand la lumière du jour aurait atteint une certaine intensité, les réveilla après quatre heures seulement de sommeil. Georges sortit du lit en bâillant et en protestant. Sabine, cependant, n'avait rien entendu et il fallut les pleurs de Charles pour la réveiller. Jerry et Lester s'étaient livrés un pugilat au saut du lit et Lester, qui avait eu le dessous, avait décidé de passer son humeur sur son plus jeune frère. D'où les lamentations de Charles.

Les géants, s'ils étaient levés, ne se promenaient pas encore. Sabine prépara le petit déjeuner à la hâte et, quand tout le monde l'eut absorbé, Georges s'écria :

— « Je suis complètement anéanti. Je n'arrive pas à garder les yeux ouverts. Qu'est-ce que tu me chantais qu'on aurait l'esprit plus clair le matin venu ? »

— « Je ne sais pas. Euh... Qu'est-ce que j'ai dit ? »

— « Il faut que nous mettions la fusée en position pour décoller.

Tu te souviens de ça, au moins ? Et nous ne voulons pas nous servir des réacteurs de crainte de mettre le feu et d'attirer ces géants. »

— « M'man, est-ce qu'on peut aller se baigner ce matin ? » demanda Jerry.

— « Ah ! non, finies les baignades. »

— « Oh, dis m'man, juste encore une fois. »

— « Arrête de tourmenter ta mère, » dit Georges. « Ou on te laisse ici. »

— « Je me demande, » dit Sabine, « cet enfant géant... »

— « Eh bien ? »

— « S'il savait ce que nous voulons, il nous aiderait. »

— « S'il savait ce que nous voulons — tu parles d'une idée ! Comment pourrait-il le savoir ? Quel moyen avons-nous d'entrer en communication avec lui ? Il faudrait des semaines, même à un linguiste, pour apprendre leur langage par vibrations. »

— « Je sais bien, cependant... il doit y avoir un moyen, Georges. »

— « S'il y en a un, indique-nous le et nous nous empresserons de l'employer. »

Charles, qui était assis sur les genoux de sa mère, se laissa glisser à terre et se jeta soudain sur un petit objet verdâtre d'environ cinq centimètres de longueur.

— « Fusée, » dit-il. « J'ai une fusée. »

— « Qu'est-ce que c'est? » demanda Lester. « Montre ! »

— « M'man, il veut me le prendre ! »

— « Je veux simplement le regarder, m'man ! J'veux voir ce que c'est ! »

— « C'est moi qui vais regarder. » Sabine examina l'objet avec curiosité, puis elle le rendit à Charles. « Ce doit être une graine d'herbes, » dit-elle. « Elle a dû tomber sur nos vêtements et être apportée ici par quelqu'un d'entre nous. »

— « C'est vrai, m'man, » dit Jerry. « En voilà une autre. »

— « C'est une fusée, » fit Charles avec insistance. « J'ai une fusée. »

— « Il prend une graine pour une fusée, » dit Georges, « et je parierais que ce gosse géant pensait que notre fusée était une drôle de graine d'herbe. »

— « J'espère qu'il ne va pas la reprendre dans ses mains, » dit Jerry.

— « Pourquoi pas? » dit Sabine. « Mais au fait, Georges, c'est peut-être la solution ! Si nous pouvions nous arranger pour qu'il ramasse la fusée et qu'il la tienne en l'air, il la tournerait dans tous les sens, comme il a fait la première fois, et il arriverait fatalement un moment où il la tiendrait le nez pointé vers le ciel. Alors, à ce moment-là, tu pourrais mettre les gaz et filer. »

— « Mais nous retombons dans la difficulté dont nous avons parlé. Comment lui faire ramasser la fusée ? Nous ne pouvons pas lui expliquer. »

— « Pas besoin d'expliquer. Suppose que tu envoies un nuage de

fumée par les tuyères. Tu pourrais le faire, n'est-ce pas, Georges ? »

— « Oui, c'est possible. »

— « Eh bien, comme il est curieux, comme tout enfant, il viendrait par ici pour voir ce que c'est. Et alors il nous ramasserait... »

— « On pourrait être blessé, » fit Jerry.

— « Nous commencerions par mettre nos courroies de siège. Et papa serait aux commandes, prêt à mettre en route. »

— « C'est faisable, » admit Georges. « Essayons de procéder comme ça. Mets-leur les courroies, Sabine, pendant que je vais chercher des tiges d'herbe. »

Un quart d'heure plus tard, tout était paré et, à ce moment précis, le jeune géant et son animal firent leur apparition dans le champ, à une distance de trois kilomètres.

Georges avait apporté quelques énormes tiges d'herbe. Il les mit dans la chambre à combustion chimique et, les faisant brûler avec une admission d'air suffisante, il envoya un nuage de fumée par les tuyères. Pour le jeune géant, cela devait avoir l'apparence d'une infime volute de fumée. Il y avait de grandes chances pour que cet enfant ne s'en aperçoive même pas.

Pendant un moment, il ne se passa rien. Puis le mufle de l'animal commença à se contracter.

— « Il est en train de flairer, » cria Jerry. « Il sent la fumée ! »

L'animal bondit dans leur direction, suivi par son maître. Celui-ci aperçut alors le filet de fumée et s'arrêta. Georges se mit à lancer par les tuyères des nuages aussi abondants qu'il était possible.

Le géant approcha avec précaution et se baissa, comme s'il eût craint d'être piqué par quelque insecte. Sa figure cacha complètement le ciel dans le viseur...

Alors il souleva la fusée. Georges se sentit basculer la tête en bas, mais il avait, comme les autres, ajusté ses courroies de siège et la faible pesanteur de la planète permettait d'endurer la position sans trop de peine. Charles, cependant, la trouvait par trop inconfortable et réclamait sa mère à grand cris.

Il y eut ensuite dix secondes d'angoisse quand le géant secoua la fusée, probablement pour écouter si quelque chose remuait à l'intérieur. La situation n'avait rien d'agréable et Charles se mit à hurler encore plus fort. Enfin, l'engin se redressa et pendant un instant son avant se trouva dirigé vers le ciel.

Georges pressa le bouton qui mettait le feu au mélange combustible. La fusée bondit dans l'espace, laissant probablement le géant toutes bouches béantes de surprise.

Ils étaient maintenant à cent soixante mètres au-dessus du sommet de l'herbe. Un mur rouge se dressa devant eux ; il pouvait avoir trois cent cinquante mètres de hauteur et il n'y avait aucune chance de l'éviter. Ils passèrent droit au travers, sans même sentir le choc, et Georges relevant l'avant de la fusée, celle-ci effleura la cime des arbres montagnes et commença son ascension.

Georges poussa un soupir de soulagement et dégrafa ses courroies.

— « Parfait, » dit-il. « Nous y sommes arrivés. Maintenant on peut rentrer. »

— « Ce pauvre enfant, » dit Sabine.

— « Eh bien quoi? Je suis sûr de ne pas lui avoir fait de mal. S'il avait le milieu de la fusée dans la paume de la main, les tuyères ont probablement déchargé leurs gaz dans le vide et ça ne l'aura même pas chauffé. En mettant les choses au pire, nous lui avons peut-être fait une légère brûlure qui sera vite cicatrisée. »

— « Ce n'est pas de cela que je parle, » dit Sabine. « Mais ce mur rouge, nous sommes passés au travers. Nous avons détruit ce vêtement, quel que soit son usage. »

— « Je suppose que sa mère pourra le raccommoder. »

— « Ce n'est pas cela non plus. Tu ne comprends donc pas, Georges, qu'ils ne savent rien de nous et que s'il essaie d'expliquer, une mauvaise femme comme celle-là ne voudra pas le croire. Il est certain qu'elle le rendra responsable. Elle lui donnera une correction. »

— « J'en suis bien fâché, mais je pense qu'il en verra d'autres. »

— « Mais cela vous révolte de voir une femme maltraiter un enfant de la sorte. Il a l'air si gentil. Un enfant si agréable, si prévenant et si doux. Ça me fend le cœur de penser qu'elle pourrait lui aigrir le caractère. »

Que répondre à une femme qui vous tient de pareils raisonnements ? se demanda Georges. Il ne sut que lui dire et se contenta de pousser un grognement. Ce fut l'instant que choisit Charles pour rompre le silence.

— « J'veux pas rentrer à la maison, » cria-t-il. « J'veux retourner jouer ! J'veux aller me baigner ! »

— « Cette fois, ça suffit, Charles ! » s'écria Sabine, se tournant vers lui, l'air farouche. « Tais-toi ou tu vas recevoir une de ces fessées que tu n'oublieras pas de sitôt ! Je suis lasse de t'entendre geindre, ne me pousse pas à bout ! »

Suffoqué de cette explosion de colère d'une mère dont il attendait des paroles de consolation, Charles se tut aussitôt.

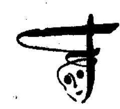
Un temps passa, puis :

— « Il est vraiment adorable. »

— « Qui ça ? Charles ? »

— « Mais non, cet enfant géant. Qui veux-tu que ce soit? Et avec une mère aussi cruelle ! »

Situation redevenue normale, pensa Georges. Et il mit le cap sur sa base terrestre.



Hachures

par FRANCIS CARSAC

Nous vous avons déjà présenté Francis Carsac en publiant sa première nouvelle dans « Fiction » : « Taches de rouille » *(n° 7). Rappelons qu'il est, de l'avis général (et du nôtre particulier), le seul auteur français à s'être, jusqu'ici, égalé valablement aux Américains en matière de « science-fiction » : ceci grâce à son premier roman,* « Ceux de nulle part » *(Gallimard —* « Rayon Fantastique »*), ouvrage intelligent soigné, à la technique parfaite et aux séduisantes ressources imaginatives.*

La seconde nouvelle que nous avons retenue de lui est, cette fois, une histoire courte, mais sa brièveté ne nuit en rien à son ingéniosité. On y retrouve encore le thème fameux de la communication *entre les habitants de planètes différentes, thème dont les possibilités ont souvent tenté les écrivains du genre. Et, à ce propos, nous voudrions évoquer un livre souvent ignoré, en raison de sa totale disparition en librairie, mais qui mériterait d'être réédité : à savoir* « Les trois yeux »*, dont l'auteur n'est rien moins que Maurice Leblanc. L'immortel père d'Arsène Lupin avait écrit là un véritable roman de « science-fiction », plus « sentimental » sans doute et moins « scientifique » qu'il n'est de mise à l'heure actuelle, mais qui faisait de ce thème cité plus haut une utilisation fascinante, tout en étant composé avec un sens aigu de la « mise en scène » fantasmagorique. (Et notons pour finir qu'un autre ouvrage au moins de Maurice Leblanc,* « Le formidable événement »*, est un pur roman d'anticipation, puisqu'il décrit un cataclysme qui bouleverse les côtes de France, assèche la Manche et jette les héros dans une sorte de drame sismique aux conséquences inouïes.)*



Je suis un imbécile !

Dans ma vie déjà longue, mon mauvais caractère m'a joué bien des tours, mais je n'ai jamais encore autant regretté une explosion de colère. Dire que j'ai eu entre les mains le secret des communications interplanétaires, peut-être même des voyages interplanétaires... et que je l'ai détruit, stupidement, en un mouvement d'humeur.

Il y a déjà longtemps de cela. Trois ans, pour être précis Et, depuis trois ans, chaque matin, je me plante devant mon miroir et je me répète, amèrement : « Jacques Bernard, tu es un âne ! »

Enfin ! Inutile de pleurer sur le lait répandu, comme se plaisait à dire ma vieille tante. Voici comment cela se passa.

Copyright, 1954, by Fiction and Francis Carsac.

Le 6 avril 1955 — maudit soit ce jour ! — j'allai, en arrivant à l'Institut, directement à la salle de dessin. J'avais donné la veille toute une série de grandes coupes géologiques à redessiner et à hachurer. Nous avions, nous avons toujours, un dessinateur assez particulier, une sorte de jeune crétin incapable d'initiative, mais exécutant merveilleusement bien les dessins demandés... quand il ne comprenait pas de travers. C'est un être falot, lunaire, endormi, d'une nervosité maladive. Je ne me charge pas d'expliquer comment il peut tirer un trait droit ; le fait est qu'il trace des traits d'une rectitude absolue, avec une régularité de machine. Comme j'entrai dans la salle, il achevait de hachurer la dernière coupe, un bout de langue sortant d'un coin de sa bouche, un éternel mégot éteint collé à l'autre coin.

— « Voilà, patron, c'est fini. J'ai travaillé tard cette nuit pour que tout soit prêt ce matin. »

Fièrement, il me tendit la liasse de coupes. Je la saisis :

— « Crétin ! Néanderthal ! Pithécanthrope ! J'avais dit « hachures continues », bougre de diplodocus microcéphale ! Et qu'est-ce que vous me faites? Des hachures en traits interrompus ! Et même pas régulières ! Des points, des tirets, tout ça à la je-m'en-fiche ! Point, point, trait, point, trait ! Le diable vous emporte ! On ne sait jamais, quand on vous confie quelque chose à faire, ce qui en sortira ! Bon Dieu, vous allez me recommencer ça, et vite ! »

Rageusement, je froissai la liasse, me penchai pour la précipiter dans le poêle éteint.

— « Attendez, patron ! J'ai perdu un original ! »

— « Manquait plus que cela, vraiment ! Lequel? »

— « La coupe de la grande carrière Delpont. »

Je défroissai les feuilles, en retirai la coupe en question.

— « Bon. Vous la referez d'après celle-ci. Mais pas de blagues cette fois ou je vous vire ! Voyons, » ajoutai-je radouci, « comment avez-vous pu faire cette bêtise? »

— « Je ne sais pas, patron. J'ai travaillé tard, j'ai dû dessiner à moitié endormi. J'étais très fatigué, mais je savais que c'était pressé, alors... »

Il était pitoyable et touchant de bonne volonté mal récompensée.

— « Et celle-ci? Vous la finissiez quand je suis entré. »

— « Eh bien, quand j'ai vu que j'avais fait les autres en hachures « fantaisie », je l'ai faite pareille, pour que vos figures soient homogènes. »

Désarmé, j'éclatai de rire.

— « Bon, ça va. Recommencez d'après les brouillons. Pour la coupe Delpont, je vous la rapporterai à refaire cet après-midi. Vous avez assez de travail avec les autres pour ce matin. »

Et je jetai la liasse, froissée à nouveau, dans le poêle.

Je fus très occupé ce matin-là et oubliai la coupe roulée en boule dans ma poche. A onze heures et demie, je quittai l'Institut et rentrai chez moi. J'étais énervé, ayant été empoisonné toute la matinée par des

visites importunes, et furieux de ne pouvoir, faute d'illustrations, envoyer immédiatement mon article à l'impression. Je mangeai dans un silence renfrogné, tant et si bien que ma femme me demanda :

— « Qu'y a-t-il, Jacques? »

— « Ce qu'il y a? Il y a que cet idiot de dessinateur a encore fait des siennes! Je lui donne hier des coupes à hachurer et sais-tu ce qu'il fait? Des points, des traits, pas même régulièrement! Tiens, vois! Du Morse, voilà à quoi cela ressemble! »

Du Morse? L'idée me frappa. Est-ce que par hasard cet abruti se serait en plus payé ma tête? Sitôt ma serviette pliée, je montai à mon cabinet de travail, pris le petit Larousse — il y avait belle lurette que j'avais oublié le Morse — et, une feuille de papier devant moi, et crayon en main, je commençai à étudier les hachures.

En soi, l'idée était absurde et je m'en voulus un peu de perdre ainsi mon temps. Je faillis me lever et m'en aller. Que ne l'ai-je fait! Je ne serais pas tourmenté aujourd'hui! Mais je n'avais rien à faire à l'Institut avant trois heures de l'après-midi et une idée curieuse me vint. Armand — le dessinateur — avait été scout et connaissait certainement le Morse. Qui sait? Peut-être, inconsciemment, dans un état de demi-sommeil, avait-il écrit des choses qui intéresseraient mon vieil ami Lebert, le psychiatre.

Par quel bout prendre les hachures? En Morse, B, un trait et trois points donne, lu à l'envers, trois points et un trait, c'est-à-dire V. Mais je savais dans quel sens mon oiseau dessinait et les signes morses réversibles ne sont pas si fréquents. Il ne semblait y avoir ni blancs ni signes de séparation de lettres ou de mots, ce qui me rendait le problème plus facile. Les hachures commençaient par un groupe de trois points. Je pris comme hypothèse de départ qu'il s'agissait de la lettre S et commençai mon travail de décrypteur amateur. Mes hypothèses étaient correctes et j'obtins assez facilement une première phrase claire. A mesure que je déchiffrais, mon ahurissement augmentait. Voici le texte :

«... soulagés. Maintenant que nous avons transmis les formules importantes, nous pouvons nous permettre d'expliquer. Tant pis si le contact se rompt. Avec l'aide des renseignements déjà transmis, toute civilisation arrivée au stade trois, comme l'est indubitablement la vôtre, puisque vous utilisez les ondes électro-magnétiques pour vos communications, doit être en mesure de construire les engins qui vous permettront de nous joindre.

» Depuis longtemps déjà nous savons que vous existez, que nous ne sommes pas la seule espèce intelligente dans l'Univers. Nous écoutons vos émissions. Nous savons parler au moins trois de vos langues, mais pendant longtemps nous n'en comprenions pas un mot. Nos philologues avaient démonté leur mécanisme et nous pouvions construire des phrases compliquées, et certainement correctes, mais sans en connaître le sens! Puis un jour nous avons capté vos images. Quel étonnement! Vous n'étiez pas très différents de nous. Et avec les images est venue la signification de bien des mots, et un monde nouveau s'est ouvert à nous.

» Dès ce moment, nous cherchâmes désespérément à entrer en contact avec vous. Un voyage réel, parfaitement possible en théorie, est pratiquement irréalisable pour nous. Notre petite planète manque totalement, ou presque, d'éléments que nous avons indiqués, et qui semblent abondants chez vous. Et quoique nous connaissions, théoriquement aussi, la possibilité de la transmutation des éléments, nous n'avons pu, faute de ce que vous appelez l'énergie atomique, la réaliser de façon pratique.

» Nous avons essayé de vous appeler par ondes électro-magnétiques, sans grand espoir. Nos ressources en énergie sont trop faibles, et vos appareils de réception semblent encore bien primitifs. Mais, avec la découverte de Psirt, les choses ont changé. Les ondes psychiques de Psirt ne se propagent pas dans l'espace, mais dans le briil, et leur propagation y semble presque instantanée. Elles ne nécessitent qu'une très faible énergie, mais nous n'espérons pas que vous saurez encore les utiliser, quoique nous vous ayons transmis les renseignements nécessaires. Vos techniques ne semblent pas suffisantes. Nulle importance d'ailleurs. Nous attendons, avec quelle impatience, votre visite.

» Pendant des mois nous avons appelé par les ondes de Psirt. Vous nous ressemblez tant qu'il nous paraissait impossible qu'il n'y eût pas, chez vous aussi, des individus sensibles à ces ondes, et contrôlables, quoiqu'ils soient très rares. Comme nous ne savons pas encore transmettre de sons ou de pensées par ces ondes, nous émettons par impulsions longues et brèves votre alphabet morse. Béni soit celui d'entre vous qui a eu l'idée d'enseigner cet alphabet aux enfants par télévision !

» Mais les mois passaient et nous désespérions de vous joindre. Et, subitement, ce soir, le contact a été établi. Sans aucun doute possible. L'aiguille de contact s'est déplacée sur le cadran, oscillante d'abord, puis ferme. O frère inconnu auquel je parle ! Si vous aviez pu voir le laboratoire à ce moment-là ! Une frénésie ! La fin d'un isolement multimillénaire ! Nous avons transmis immédiatement les formules théoriques pour la construction d'un astronef, formules au point depuis des siècles, mais que nous n'avons pu réaliser. Ensuite celles relatives aux ondes de Psirt. Et maintenant que ces formules ont été répétées trois fois, il nous reste, puisque le contact dure encore, le temps d'expliquer, le temps pour bavarder un peu. O frères lointains, nous vous attendons sans crainte. Votre race est encore guerrière, mais nous ne la craignons pas. Il y a si peu à piller sur notre vieille planète ! Rien que des connaissances que nous sommes prêts à vous donner.

» Le contact persiste. Par prudence, je vais répéter encore une fois les renseignements théoriques se rapportant aux astronefs. Soit G un champ gravitique mesuré en... »

Machinalement je cherchai à côté de moi la suite du message. Ma main ne rencontra que la surface polie de mon bureau. Rappelé à la réalité, je bondis, descendis en courant l'escalier, sautai dans mon auto. Je brûlai trois feux rouges, grimpai l'escalier de pierre de l'Institut, sonnai. Le concierge vint ouvrir, lent comme toujours. Je le bousculai,

me précipitai vers la salle de dessin, soulevai le couvercle du poêle. Une masse noircie, écrasée, pulvérisée, était tout ce qui restait des dessins.

— « Ah ! les coupes, patrons? J'ai jeté un mégot dans le poêle et ça a pris feu. Comme ça fumait, j'ai tout éteint en écrasant les cendres. »

L'idiot, le crétin, le mollusque ! Je l'aurais tué ! Je me laissai tomber sur une chaise, assommé.

— « Voilà les coupes, patron. Ça va, cette fois? »

Si ça allait? Bien sûr !

J'ai pu sauver un petit fragment non brûlé. Je l'ai traduit, je l'ai montré à Durand-Héron, le physicien théoricien. C'est la transformation de Lorentz !

Et depuis, je me ronge. J'ai beau me dire que ce n'est pas ma faute, que je ne pouvais pas savoir qu'une civilisation inconnue, sur une planète d'une autre étoile, avait pris comme intermédiaire ce triste abruti, je m'en veux, je m'en veux à mort ! J'aurais dû les regarder, ces coupes si bizarrement hachurées, les garder comme doubles, que sais-je? Je suis un imbécile !

Et nous avons conservé Armand comme dessinateur. Qui sait, peut-être un jour le miracle se reproduira-t-il? Je le bourre de travail, tant qu'il est obligé d'en emporter chez lui, de veiller tard. Et j'ai été obligé de l'augmenter deux fois, le macaque ! On dirait que cet idiot s'est piqué d'honneur : chaque matin il me rapporte des coupes parfaitement dessinées, bien hachurées, sans une faute, impeccables !



ABONNÉS !

Ce N° TERMINE votre abonnt

Si ce cachet rond, reproduit ci-contre, est apposé sur l'étiquette d'expédition du numéro que vous venez de recevoir, envoyez-nous dès maintenant votre renouvellement pour éviter toute interruption dans la réception de votre revue, car vous ne recevrez pas d'autre « rappel ».

CHANGEMENT D'ADRESSE

Il ne pourra être tenu compte des changements d'adresse que s'ils sont accompagnés de la somme de 30 francs en timbres pour la Métropole, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.

Une Chasse

par P.-A. HOUREY

Vous présenter l'auteur de cette nouvelle est chose assez difficile, car il désire garder l'anonymat, ayant décidé, dit-il lui-même, de « rompre avec tout son passé et de repartir d'un nouveau pied ». Les renseignements que nous lui avons extorqués (à son corps défendant!) nous ont d'ailleurs permis de constater que le passé en question était fort rempli. P.-A. Hourey reconnaît en effet avoir exercé une cinquantaine de métiers les plus divers, de la vente d'appareils électroniques à l'enseignement de la littérature! Et sous son vrai nom, il a eu de nombreuses activités littéraires, en tant qu'auteur de romans, de nouvelles, de reportages et de traductions. Comme correspondant de presse, il a voyagé dans beaucoup de pays d'Europe. Il a également séjourné longtemps à Tahiti, qui lui a inspiré plusieurs livres (le pseudonyme qu'il a maintenant choisi, P.-A. Hourey, est d'ailleurs, phonétiquement, l'équivalent à peu près exact du surnom que lui avaient donné ses amis tahitiens et qui signifie... « le chauve scalpé » : détail à la suite duquel il est inutile de vous donner des précisions sur la luxuriance de sa chevelure!)

A part cela, il reste très mystérieux sur les titres de ses ouvrages passés. Mais il déclare n'avoir jamais au cours de tout ce temps songé à faire de la littérature un moyen de subsistance. Alors qu'au contraire il en a maintenant l'espoir : et c'est en cette résolution nouvelle que consiste le « nouveau départ » dont nous vous parlions tout à l'heure. Devenu en effet, après tous ses voyages, sédentaire et cela pour de bon, il a l'intention de se consacrer désormais uniquement à écrire, et de mettre à exécution les multiples projets qu'il a dans ce domaine. Son ambition est de ne composer pas moins d'une trentaine d'ouvrages, inspirés — il ne le cache pas — par des considérations plus commerciales que celles auxquelles il avait obéi jusqu'alors, et donc davantage axées sur les goûts du public. Deux livres de lui paraîtront sans doute prochainement : l'un, un roman à tournure fantastique ; l'autre, un roman de « science-fiction » débutant par la chute sur notre planète d'un aérolithe gigantesque qui recouvre une partie de l'Ile-de-France, et se continuant par le récit des conséquences dramatiques de cette catastrophe (car l'aérolithe en question est générateur de mort...).

La littérature fantastique n'a que récemment attiré P.-A. Hourey en tant qu'auteur, mais il n'en a pas moins été un fervent admirateur d'Hoffmann et de Poe dans sa jeunesse, et il considère Kafka comme un maître. La nouvelle

Copyright, 1954, by Fiction and P.-A. Hourey.

que vous allez lire est donc un de ses premiers essais à paraître dans le genre (mais il en a écrit une série d'autres qu'il espère voir un jour publiées en un volume). Il est à noter qu'elle a déjà été l'objet d'une adaptation radiophonique, sous une forme évidemment différente et beaucoup plus scénique : cette adaptation fut donnée il y a quelque temps au Club d'Essai de la Radio.

Nous vous présentons cette nouvelle avec la certitude qu'elle séduira tous les fervents de l'insolite, de l'étrange et de l'irréel, mais aussi avec la non moindre certitude qu'elle risquera d'irriter les logiques, les cartésiens, les « raisonnables » (et ceux précisément qui tiennent à ce que même une histoire fantastique garde une logique interne). A ces derniers lecteurs, nous conseillerons pourtant d'attendre avec patience la fin du récit et ils ne pourront alors reconnaître avec nous qu'une chose : cette fin éclaire tout!

Ayant ainsi étanché à l'avance leur soif d'explications, nous nous contenterons d'ajouter qu'à notre avis « Une chasse » *est un parfait exemple de fantastique morbide et* baroque *(au sens propre et non péjoratif du mot : le sens — par exemple — dans lequel on pourrait l'appliquer à un André Pieyre de Mandiargues).*

Presque dès le début du récit, et avec une intensité qui croît progressivement, on est saisi par l'atmosphère de cauchemar incongru qui s'en dégage : atmosphère qu'il faudrait qualifier de « surréelle » *si le terme n'était pas si galvaudé. Le monde normal, concret, semble vu à travers un prisme qui le décompose, le dénature et substitue à ses apparences banales celle d'une hideuse parodie. Derrière l'image courante des êtres et des choses, en apparaît une autre qui est comme la version défigurée de la première. L'univers tangible tout entier paraît bientôt se peupler de phantasmes et de faux semblants, au rythme effréné d'une vaste chasse à courre, dont les péripéties ont l'air de se dérouler en même temps sur le plan du réel et sur celui de l'au-delà, deux plans qui s'interpénètrent étroitement. Et on s'enlise ainsi peu à peu, toujours plus profondément, dans les méandres de cette sorte de monde second, coïncidant avec le monde habituel dont il est le reflet déformé.*

Dans cette « plongée » un peu vertigineuse, le pouvoir suggestif de l'écriture est un des plus sûrs garants de l'envoûtement qu'exerce l'œuvre sur le lecteur : on peut dire du style, qu'il en est de lui comme de ces bijoux dont le précieux n'exclut pas la somptuosité presque trop éblouissante. Mais comment ne pas louer aussi l'auteur de son imagination, pour avoir doté les visions qu'elle a engendrées de prestiges à ce point fascinants?



VANUD arriva trop tard au château de Guern. Déjà l'équipage était en chasse. Quand il pénétra dans la sellerie, seul le valet borgne était là.

— « C'est moi, Rolf. »

L'homme ne répondit pas. La surprise sur ses traits ingrats le disputait à la hargne. Vanud, sans tenir compte de l'accueil malgracieux, poursuivit d'une voix confidentielle :

— « Je n'ai pas pu les semer plus tôt. Ils étaient *tous* là, dans ma chambre. »

Un sourire malin détendit une seconde son visage crispé : « N'importe. Je les ai bien joués. Personne ne m'a vu partir. »

Brusquement il changea de ton. L'exaspération l'habitait à présent : « Vite, ma selle, ma bride. Je monte Kala. »

— « Mais... » articula Rolf sans bouger, son unique œil jaune ne cessant d'observer l'intrus.

Celui-ci, impétueux, quasi menaçant, se précipita vers les chevalets, s'empara du harnachement désiré et passa dans l'écurie en répétant :

— « Vite... Vite... En chasse... »

Rolf, un instant indécis, finit par suivre. Comment au demeurant se fût-il opposé, chétif, à la volonté de ce cavalier athlétique et résolu?

Vanud ne laissait à personne le soin de seller sa jument. Cette fois, quand il voulut l'approcher, la belle bête ordinairement si douce et familière broncha et recula dans son box. Comme il insistait, un coup de sabot de Kala manqua de peu sa botte. Correction, paroles apaisantes, rien n'y fit.

— « Mademoiselle est nerveuse? Elle a besoin d'air?... »

Enfin sellée, il laissa Rolf la sortir de l'écurie. Elle était calmée en apparence, mais, sitôt dehors, elle se libéra brusquement, partit à fond de train sur la pelouse et ne se laissa plus rattraper. Rolf, impassible, n'avait sûrement pas fait exprès de la lâcher ! Et pourtant...

*
* *

Finalement, ayant tiré d'un Rolf de plus en plus réticent l'information qu'une bête (Dix-Cors ou Solitaire? ça, il n'en savait rien) avait été détournée dans la vente des Hellouins, Vanud partit à la poursuite des chasseurs sur un *trakhenen* rouan, l'un des chevaux de Guarquin, le veneur, emprunté sans vergogne.

A peine engagé dans la forêt, il entendit le *laisser courre* (1) dans le lointain. Le grand étalon fonçait à travers les halliers. Tête baissée, pour que les rameaux au passage ne flagellent que sa bombe ou ses bras, Vanud se détendit dans ce premier canter. Les abois se rapprochaient. Quand il parvint à la lisière de la coupe, il aperçut Foulques et Garquin derrière la vieille meute. Sonnant le *lancer* (2), ils disparurent dans un bois noir sur les traces de la bête invisible.

(1) Sonnerie de trompe indiquant le moment où l'on détache les chiens.
(2) Sonnerie indiquant que la bête est sur pied.

Derrière eux, le cortège s'échelonnait. D'abord passèrent la seconde meute et ses valets qui gagnaient leur poste d'attaque. Puis des cavaliers en groupe défilèrent au petit galop : parmi eux, trois ou quatre amazones et un enfant sur un poney. Vanud reconnut le petit Corré, le fils de Foulques et de Mahaut de Guern, Corré son ami. Assez loin derrière, il vit encore six chiens et le relais volant, sous la conduite des valets Le Cru et La Forlonge, s'engager dans les sentiers d'attente.

Pour rejoindre, il lui fallait passer sur l'autre bord de la rivière. La passerelle était à peu de distance. Il y galopa, suivant un chemin à peu près parallèle à celui de la troupe. Les uns après les autres, chasseurs et chasseresses aux habits rouges, aux montures fringantes, s'enfoncèrent dans le bois sombre. Il ne vit plus personne. Il était seul dans la campagne sur son pur-sang.

... C'est le matin. Il fait beau. La nature déploie ses grâces printanières. Comme après un bain lustral, Vanud se sent délivré de tout fardeau, lavé de toute souillure. Le passé est mort, le présent est de miel...

Un écart du *trackhenen* mit fin à la rêverie. L'ombre magnifiée d'un oiseau l'avait effrayé, rasant la terre. C'est du moins ce que se dit Vanud. Il donna un coup d'éperon tout en suivant du regard l'aigle qui tournoyait dans le ciel.

*
* *

Vanud était parvenu tout près de la passerelle, lorsqu'il vit l'oiseau impérial fondre sur un objet au milieu du tablier, objet que le cavalier n'identifia pas tout d'abord.

Mais quoi?... Pas de doute. C'était une main que le rapace allait enlever dans ses serres, une main délicate et menue — une main de femme — tranchée apparemment au-dessus du poignet. Les doigts se crispaient sur un papier froissé.

Vanud piqua le rouan qui bondit. Dressé sur ses étriers, il hurla, lança son fouet de chasse en direction de l'aigle. Celui-ci, effarouché, abandonna sa proie et remonta puissamment dans l'air bleu. Sautant à terre, Vanud se pencha sur sa sinistre trouvaille. Il hésitait à la ramasser. Quand il s'y décida, ce fut pour constater que la main était une main de cire parfaitement imitée, jusqu'à la coupe du poignet amputé. Il allait rejeter le paquet, furieux de cette macabre plaisanterie (ayant, il ne savait pourquoi, la certitude qu'il en était la victime désignée), quand le papier, qui n'était pas feint, attira son attention. L'extrayant des livides doigts artificiels qui le serraient, il le déplia. C'était un billet écrit à la hâte, l'appel au secours d'une femme à qui l'on faisait violence, qu'on entraînait de force — vers quel supplice? Il crut reconnaître l'écriture, puis en douta. Il déchiffrait certes la signature : *Vaine*, mais était-elle de la main de Vaine?

Perplexe, Vanud se remit en selle. Il hésitait à poursuivre; pour un peu, il eût fait demi-tour. Non, c'eût été trop bête. Et n'aurait-on pu

croire qu'il avait peur? Peur de quoi? Haussant les épaules, il repartit. En traversant la passerelle, il lança dans le torrent la main de cire et son message.

*
* *

Il faisait déjà très chaud quand Vanud se trouva à l'orée du bois de hêtres colossaux où s'était engagée la chasse. Il aspirait à la fraîcheur des profondes fûtaies. Mais là, c'est le rouan qui fit le fantasque : il bronchait, chauvissait des oreilles, se refusait à pénétrer sous les arbres. L'insistance méthodique de l'écuyer qu'était Vanud eut vite raison de ce caprice et le grand cheval s'élança entre les touffes. Assez proche, un appel de trompe indiquait à Vanud qu'il allait dans la bonne direction.

Au cours de la poursuite effrénée qui s'ensuivit, il ne songea plus qu'à savourer les plaisirs de la chevauchée. Enfin, la rencontre d'un des membres de l'équipage lui confirma qu'il était sur la piste du gros des chasseurs. C'était un M. de Bouvante, hobereau du voisinage qu'il connaissait bien. Bouvante s'en allait ventre à terre du côté d'où lui-même venait. Il ne ralentit pas en le croisant à distance, lui signifia seulement du geste et par un « Là-bas, là-bas, oui », qu'il n'avait qu'à continuer. Il prononça encore une phrase qui se perdit dans l'éloignement. Vanud crut distinguer les mots : « Docteur Piérard... Urgent. »

Vanud laissa le *trackhenen* galoper bride abattue. Un pressentiment lui serrait le cœur. Il se rappelait la fausse main et ce billet qui, lui, n'était peut-être pas un faux. Désorienté, il se fia entièrement à son cheval et tâcha d'y voir clair : accident? exécution? mais qui serait la victime? Des images lui traversaient l'esprit : Mahaut, à moins que ce ne fût Vaine, faisant une chûte grave, ou prise au piège et torturée, il n'aurait su dire par qui ni pourquoi.

Ces interminables massifs au silence insolite, à l'air pesant, à l'ombre sans éclaircie, accroissaient son malaise. Ah! Galoper librement, au soleil! Mais la hêtraie s'épaississait encore, le sol devenait accidenté, parsemé de roches hostiles, vallonné de fossés où stagnait une eau louche.

Vanud dévalait maintenant une pente et la vitesse du *trakhenen* augmenta dangereusement. S'il allait buter et s'abattre! Pour modérer le train, Vanud tirait en vain sur ses rênes, l'étalon n'obéissait pas. Il ne s'immobilisa enfin brutalement qu'à deux pas d'une étroite faille au fond de laquelle bouillonnait un petit torrent. A demi désarçonné, Vanud se rendit compte que l'animal s'apprêtait à sauter. Prudemment, il se laissa glisser à terre et lâcha bride. Le rouan s'enleva, réussit par miracle à prendre pied sur les broussailles de l'autre bord et, sans balancer, repartit à toute allure.

Demeuré sur son tertre de mousse et d'herbes fines, Vanud, entre les troncs, le suivit un instant des yeux. Puis la galopade s'assourdit. Bientôt, il ne l'entendit plus. Pas d'autre bruit que les grelots des cascatelles, à quelques mètres au-dessous, dans la fissure.

Plus que jamais l'air était lourd et confiné. Une odeur douceâtre de décomposition végétale l'imprégnait. Vanud mâcha quelques mûres pour tromper sa soif et, fatigué soudain, il s'assit.

Quelle aventure ridicule! A pied maintenant, comment suivre la chasse? Tant pis! Journée ratée pour journée ratée, reposons un moment en paix. Il s'étendit dans l'intention de faire un somme.

*
* *

Une main (ne voyant qu'elle, lorsqu'il rouvrit les yeux, il pensa à la main factice de tout à l'heure et sursauta), une main soyeuse lui caressait le front. Longues jambes ployées, buste sinueux et fragile, Lone était penchée sur lui. Elle le fixait sans mot dire de ses grands yeux violets.

— « Lone... Toi ici? Quand ta lettre, ce matin même, me disait que tu resterais à Paris? Pourquoi... »

Il s'interrompit, décontenancé par son silence et par ce sourire ambigu qui lui durcissait la bouche. Mais la colère le gagnant, il insista : « Tu as changé d'avis? Ce n'est pas, je suppose, pour me faire une scène? Il ne manquerait plus que cela. Ne nous sommes-nous pas dit, écrit que tout entre nous était fini? Tu devais oublier, t'amuser, prendre un amant, que sais-je, et te voici... »

De nouveau il se tut, l'oreille sollicitée par des fanfares qui se rapprochaient insensiblement. « Tu entends? Le *rembucher* (1)! »

Il s'était levé d'un bond, Lone aussi se redressa lentement et sans répondre à la question, d'une voix basse et lasse, elle murmura :

— « Mon chéri... »

Déconcerté, il se radoucit et c'est sur un ton moins acerbe qu'il redemanda :

— « Dis, Lone, pourquoi es-tu venue? »

La réponse fut pour le moins inattendue :

— « Il le fallait bien. Ne m'as-tu pas appelée?... »

— « Appelée? »

Il ne savait ce qu'elle voulait dire. Il insista. Le vague de ses répliques l'eût inquiété s'il ne l'avait crue jalouse — comme naguère. Oripel, Mahaut... Il tenta de la faire sortir de son mutisme en prononçant leurs noms. Mais Lone paraissait indifférente.

— « C'est donc à Vaine que tu en veux? Encore, toujours ce doute insane qui nous a fait tant souffrir, toi et moi? »

Un sourire à la fois désolé et moqueur fut tout ce qu'il tira de Lone. Au bout d'un instant, de sa voix lointaine, elle répéta la phrase déroutante :

— « Tu m'as appelée... Pauvre Vanud... »

De nouveau, il enragea :

(1) Sonnerie annonçant que la bête entre en forêt.

— « Je ne t'ai pas appelée. Que veux-tu dire? C'est ridicule. Et Maxime, y as-tu pensé? Que va-t-il arriver s'il apprend que tu m'as rejoint ici? Il va encore te tourmenter, il va te séquestrer comme la dernière fois. »

— « *J'étais* séquestrée. »

— « Oh !... Alors? »

— « Je... je lui ai échappé. »

Lone se raidit et sa voix tremblait, ses yeux se fermèrent, comme si l'envahissait une sensation insoutenable.

— « Echappé? » dit Vanud.

— « Oui, j'ai sauté... Sauté... pour toi. »

— « Mais explique-toi, Lone, tu veux me rendre fou? »

— « Pauvre Vanud, n'es-tu pas fou déjà? Oui, du balcon... Je me suis... »

Cependant que des fanfares continuaient de lui parvenir, insistantes et sourdant de tous les points cardinaux, comme si la chasse tournait autour d'eux, Vanud imagina la scène. Il vit le balcon, Lone poursuivie par la voix impitoyable, la voix ignoble de Maxime, arrivant, hors d'elle-même, sur l'étroit saillant de pierre, enjambant la balustrade et tentant de se précipiter dans le vide. Il vit aussi, il *voulut voir* surgir son bourreau qui la retenait, qui la sauvait au moment où elle basculait. Vanud parla, et sa voix s'étrangla comme il demandait :

— « Mais, Lone... Maxime... il t'a rattrapée? »

Elle rit, d'un rire qu'il n'entendait pas, et répéta, comme si elle lui faisait écho, très bas :

— « Rattrapée? »

C'est alors que Lone soudain s'éloigna. Lorsque Vanud s'en rendit compte, elle était déjà à dix pas, fuyant sans le moindre bruit, la tête tournée vers lui. Il croyait l'entendre qui l'appelait presque imperceptiblement :

— « Toi, Vanud, rattrape-moi. »

Pourquoi céda-t-il à cette folle invite, pourquoi la suivit-il? Lone ne se laissait pas rejoindre. Elle passait à travers ronces et couverts avec une aisance inégalable, sans un remous de branches, sans même un craquement de feuille. Une certitude terrible tout à coup s'imposa à Vanud, le figea sur place : *Maxime n'avait pas retenu Lone...*

Il ne la voyait plus, mais il entendit encore une fois la voix désespérée :

— « Mon amour, tu m'as appelée... besoin de moi... venue... »

Paroles et forme se dissolvaient dans le grand silence de la forêt. Vanud fit un violent effort pour redevenir maître de soi. Il s'enfonça dans le fourré, écartant du manche de son fouet les rameaux qui le cinglaient, qui s'accrochaient, enfin déboucha dans une clairière où le soleil de midi dorait les pelouses et faisait striduler les criquets. Ebloui, soulagé de se retrouver à l'air libre, il respira. Un hennissement le fit se retourner : à quelques pas de lui, à demi dissimulée par le tronc d'un

chêne, attachée à une branche basse, Kala, sa jument, était là qui l'attendait.

Cette vue le remplit de joie. Facilement il aurait chassé, leurre déjoué, le souvenir de Lone si sa voix désincarnée, insituable, ne lui avait encore pénétré à ce moment même, non les oreilles, mais l'âme :

— « Va maintenant, » suppliait-elle, « rentre, Vanud, rentre à la maison. »

A croire que c'était Lone qui avait machiné cette rencontre de Kala.

*
* *

Rentrer? A Dieu ne plaise. Des trompes toutes proches, sonnant la *vue* (1), ne lui permirent pas d'ailleurs de tergiverser. Il sauta en selle, ne voulant plus penser, tout à l'excitation du moment. Il lança Kala, maintenant docile, en direction des abois le long d'une allée. Après un temps de galop où monture et cavalier — vieux camarades — jouissaient de leur accord à fouler le sol élastique et comme feutré, à fendre l'air balsamique, Vanud arriva à la hauteur d'une trouée. Il y jeta un coup d'œil en passant.

Ce qu'il vit le fit s'arrêter net. A cent pas, dans l'étroite percée, Garquin et Arvalas démontés étudiaient vraisemblablement une coulée. Le second, à genoux, examinait des erres ou des fumées. Garquin, qui tournait le dos, recherchait à l'entrée du passage les portées de la bête, un cerf selon toute évidence, se dit Vanud. Il résolut de les rejoindre, mais auparavant les hucha (2). Garquin se retourna tandis qu'Arvalas se relevait. Tous deux demeurèrent un instant immobiles, l'air stupéfaits. Puis, il y eut un grand éclat de rire brutal, outrageant du veneur, une aigre grimace de son acolyte. Et, comme mus par le même ressort, la paire sauta à cheval et fila dans la direction opposée à celle de Vanud. Il allait les suivre, mais, quand les masqua un coude du sentier, il y renonça et, trottant à présent, reprit sa course dans l'allée.

Prêtant l'oreille, il entendit donner les chiens, non loin devant lui. Il était dans la bonne direction. Il repartit donc au galop, pénétrant de nouveau sous la voûte des grands arbres, hêtres et chênes, à sa droite. La forêt le reprit, avec son silence, son immobilité apparente et sa formidable vie occulte. L'inquiétude encore une fois s'insinua en lui. Il revit Bouvante filant à bride abattue quérir le docteur. Pourquoi? Pour qui?

Au moment où il s'y attendait le moins, une biche débucha, fraîche et tranquille, au petit galop. Elle eut un écart lorsqu'il fit se cabrer Kala pour lui laisser la place et, rentrant dans le bosquet voisin, disparut. Bien que ce ne fût certainement pas la bête lancée, Vanud ne put s'empêcher de crier « Tayaut ! Tayaut ! » à quoi répondit presque aussitôt un « stop » indigné. Intrigué, Vanud sauta à terre, entrava Kala et se lança dans le sous-bois. Il ne fut pas long à découvrir la chambre où la biche se

(1) Sonnerie lorsqu'on voit la bête par corps.
(2) En termes de vénerie, appeler à haute voix.

tenait d'ordinaire à la reposée. S'y glissant, il se trouva en présence de la biche, de deux faons... et de Mlle Geneviève de Guern (pour son entourage, Oripel).

*
* *

Oripel, blonde, rose, dorée, d'une jeunesse insultante, en tenue de chasse (mais elle avait mis bas l'habit rouge), le reçut mal.

— « Ah ! Vous ! Ça ne m'étonne plus. »

Vanud sourit avec indulgence à la ravissante ébouriffée qui tenait un faon apprivoisé dans ses bras. Ce n'était pas leur première escarmouche. Il avait l'habitude de ces provocations et savait qu'elles tournaient vite au marivaudage. A son tour, il gouailla :

— « Ainsi, c'est là votre manière de chasser ! Quelle disgrâce quand on est mademoiselle de Guern, quand on appartient à une famille où les femmes raffolent de la grande chasse autant et plus que les hommes. Comptez sur moi pour le dire à l'oncle Foulques. »

Comme il faisait un pas pour se rapprocher d'elle, la biche donna des signes d'inquiétude. Le faon que tenait Oripel se délivra d'un coup de reins et la harpaille s'éclipsa dans le fourré.

— « Dolly, Dolly !... Vous voyez l'effet que vous leur faites, avec votre grosse voix et vos airs de matamore. »

Elle rit de le voir pantois. Radoucie, elle s'expliqua : « Ne vous émerveillez pas. Je ne charme pas plus que vous les bêtes. Mais Dolly est une vieille amie. L'hiver, elle habite un des kiosques du parc et souvent je lui apporte son dessert. Au printemps, on lui rend sa liberté et ce canton lui est réservé. Il est interdit par Foulques d'y chasser ! C'est pourquoi, monsieur, je me demande ce que vous faites là !... »

Elle feignait de nouveau l'indignation.

— « Moi ? Hum... J'avoue. Je me suis tout bêtement perdu. Mais vous, mademoiselle ? »

— « Aveu pour aveu, la chasse m'ennuyait aujourd'hui. Au rendez-vous, cela manquait de galants. Alors j'ai faussé compagnie à toutes les vieilles barbes pour rendre visite à Dolly et à sa nouvelle famille. »

— « Le rendez-vous manquait de galants, » répéta Vanud, jouant l'avantageux. « Hélas ! que n'y étais-je ? »

La réponse d'Oripel ne fut pas celle qu'il attendait :

— « Mais vous y êtes... Non ? »

Elle lui sourit. Et il ne sait plus si elle se moque. Entre eux, le fil est renoué, si souvent déjà brisé.

Comme chaque fois, Vanud tombe sous le charme de cette adolescente à la fraîcheur paradisiaque, en qui naturel et coquetterie s'allient de façon inconnue. Comme chaque fois aussi, après un temps d'exaltation miraculeuse où il a tout oublié, son âge aux déchéances proches, les drames de son passé, sa présente géhenne — où, dans ce duel sans merci avec la jeunesse et la beauté, par la magie de son désir, par la vision

d'une Oripel admirative et troublée, sinon touchée, Vanud sent que s'opèrent en lui les plus inespérées transmutations : oui, comme chaque fois, éclate une diabolique fausse note et l'enchantement soudain n'agit plus. Le beau char de l'illusion chavire et s'évanouit. Et au lieu de l'enfant fabuleuse qui déjà s'abandonnait, qu'il allait cueillir comme un fruit de jouvence, Vanud s'aperçoit tout à coup qu'il ne tient en ses bras qu'un mannequin glacé.

Le sentiment qu'il venait d'être traîtreusement, indignement bafoué, se fit jour en son esprit. Une terrible rage l'envahit. Détruire, étrangler cette poupée d'enfer? Mais le dégoût l'emportait en lui sur le ressentiment. Fuir plutôt, fuir l'intouchable! Avec un grondement de fauve, il la repoussa et bondit hors du berceau de feuilles. Médusée, au point de cesser un instant de jouer à l'idole, Oripel le vit sauter à cheval et disparaître. Elle ne se doutait pas le moins du monde du péril auquel elle venait d'échapper.

***

Vanud n'avait pas fait cent pas qu'il tomba sur le relais volant mené par La Forlonge. Il arrêta Kala pour demander au valet où se trouvait la chasse. La Forlonge n'eut pas le temps de lui répondre, l'attention divertie par un incident bizarre. Les alans qui grouillaient autour d'eux, jusqu'alors assez paisibles, étaient tout à coup devenus indisciplinés et hargneux. Il fallait sans délai restaurer l'ordre parmi cette vingtaine de chiens plus grands que des loups, et féroces comme eux si l'on n'y prenait garde. Mais jurons et coups de fouets, rien n'y fit. Les dogues tournaient autour de la jument inquiète. Le poil hérissé, les babines froncées sur leurs crocs carnassiers, ils grondaient et geignaient d'impatience. A l'un d'eux qui frôlait sa botte, Vanud ne se retint pas de décocher un coup de pied. Atteinte sous l'oreille, la brute hurla. Ce fut le signal d'une ruée de ces forcenés contre Kala qui se cabra, virevolta, s'emporta, attaquée aux jarrets, aux naseaux. Bientôt les coups de pommeau de fouet, assénés à tour de bras par son cavalier, ne suffirent plus à écarter les assaillants que, de son côté, La Forlonge essayait vainement de rassembler. Kala prit le mors aux dents et fuit éperdument dans la grande vallée, quelque temps poursuivie par la meute clabaudante. Vanud, tout en s'efforçant de reprendre en main sa monture, se demandait pourquoi les alans réagissaient en sa présence comme ils l'eussent fait devant un gibier (ces yeux furieux, ces jappements de convoitise lorsqu'ils sautaient autour de lui!). L'absurde, l'angoissant pourchas atteignit son paroxysme quand, d'une laie qui donnait sur le chemin, Garquin, témoin insolemment hilare de la scène, se mit à lancer des « Vloo! Vloo! » et des « Harloup! Après, mes beaux! » qui excitaient encore les chiens fous.

Enfin, l'endurance et la vitesse de Kala finirent par avoir raison de leur acharnement. Vanud se retrouva seul, dans le silence de la forêt dormante. Il mit Kala au pas pour la laisser souffler. Où était-il? Où se trouvait la chasse? Il crut percevoir au loin, devant lui, une sonnerie de

trompe : le *volcelest* (1) ! La bête était relancée ! « Allons-y, Kala, ma beauté ! » Et il repartit au petit galop.

L'après-midi était somptueux, mais sans un souffle d'air. Dans le ciel bleu planait une menace d'orage. Vanud se sentait brisé comme s'il venait d'échapper à un grand danger. Il avait très soif. Tout en tendant l'oreille, afin de repérer les traces sonores de la chasse, il tâcha — en vain — de se débarrasser d'idées obsédantes : la fausse main de mauvais augure au départ, Lone, Bouvante, Garquin et leurs démarches énigmatiques, Oripel démoralisante, ces chiens enfin à l'inexplicable exaspération. Et l'équipage qu'il ne parvenait pas à rejoindre ! Il lui semblait qu'une conspiration l'entourait et, sans qu'il en décelât la raison, le visait. Il avait beau se dire que c'était ridicule, qu'il ne tenait qu'à lui, en ce moment même, d'abandonner la chasse, il ne pouvait s'y résoudre.

Et d'ailleurs, ce danger, était-ce bien lui qu'il menaçait? Il pensa à Vaine, à Mahaut. Il revit Bouvante en quête du docteur. Peut-être le pressentiment d'un malheur à elles arrivé provoquait-il chez lui cet étrange malaise? Il fallait qu'il en eût le cœur net. Il poussa Kala ruisselante, mais qui répondit en bête noble à son appel.

Bientôt la forêt cessa et Vanud se trouva au bord du plateau. A ses pieds s'étendait une plaine à blé, rouillée déjà par les labours d'automne. De l'horizon, en face, commençaient à rouler des nuages sombres. Le soleil se cacha. Il faisait de plus en plus lourd.

Devant Vanud, s'amorçait la route qui descendait vers le bas pays en longeant l'une ou l'autre rive d'un torrent à cascades qu'enjambaient de place en place des ponceaux. A peu de distance, en contre-bas, il y avait une grande maison rustique d'aspect accueillant, entourée d'arbres et de parterres fleuris.

Vanud se dirigea vers ce mas, au pas de sa monture. Quand il n'y trouverait qu'un verre d'eau pour calmer la soif qui l'embrasait !

A mesure qu'il approchait, se précisaient à sa vue les massives murailles grises égayées d'une vigne grimpante et qu'éclairaient nombre de petites fenêtres bleues. Au-dessus du portail, encadrée de deux ormes centenaires, se balançait une enseigne dorée. Dieu soit loué, c'était une auberge !

Attirante à distance, l'auberge du bord de l'eau, quand il en fut tout près, parut être à Vanud l'idéal de la halte. L'ordre, l'aise, la richesse même régnaient en ces lieux. Vanud s'arrêta et sourit à l'enseigne de fer forgé qui, sous un « *Au saumon d'or* » en belles lettres ornées, représentait un ouvrier tenant au bout de ses pinces une masse d'or au sortir de la fonte.

A peine eut-il mis pied à terre sur le sable clair qui tapissait le sol à l'entrée du café d'angle, que la porte s'ouvrit. Et l'hôte apparut, un petit homme rubicond, à la bedaine rebondie, au sourire enjôleur, qui s'empressa, saisit la bride de Kala et se mit en devoir de la nouer à l'un des anneaux du mur de façade en criant, volubile :

---

(1) Sonnerie qui indique qu'on revoit la bête qui va fuyant.

— « Que monsieur entre donc. Et n'ayez crainte... La Feuillée, ancien piqueur de M. le Comte... Je vais m'en occuper moi-même, la belle levçonne !... Un bouchonnement soigné, voilà ce qu'il lui faut. Et un bon picotin... Que monsieur se fie à moi et qu'il entre se remettre un moment. »

— « Mais oui, entrez, monsieur. »

Dans l'encadrement de la porte, souriait une brune : l'hôtesse évidemment. Elle s'empara de la bombe du cavalier et lui montra le chemin. Vanud la suivit, jambes raides, gorge parcheminée, jusqu'à une petite salle à l'ameublement cossu.

— « C'est la salle de ces messieurs, quand l'équipage de Guern a rendez-vous ici. Monsieur, j'en suis sûre, y sera bien. Que dois-je servir à monsieur? »

— « A boire. J'ai très soif. »

La jeune femme reparut vite avec un pichet et un verre.

— « Voici le cru réservé de ces messieurs. Du Couledale. C'est un vin d'ici. Léger, à ce qu'ils disent. Et bien désassoiffant. »

Elle versa une rasade du jaune élixir et attendit, toujours souriante, l'œil hardi, que le client de marque eût dit son mot :

— « Fameux, en effet. »

Vanud avait posé son verre, déjà tout ragaillardi. Elle le remplit, tarda une seconde à regarder son hôte, comme si elle cherchait à lire sur ses traits l'effet produit, puis :

— « Si monsieur désire encore quelque chose, qu'il appelle. Rafaëlina, c'est mon nom. Lina, pour vous servir. »

L'ombre d'une révérence et la mutine sortit, fermant la porte. Vanud était seul devant son verre qu'il vida derechef. Le sang circulait généreusement dans ses veines. Plus trace d'ankylose, ni de fatigue. Plus trace d'angoisse dans son esprit. Il lui sembla que ce froid petit vin du terroir avait remis chez lui tout en place, le moral comme le physique.

— « Encore un verre. Et à cheval ! »

Avant de boire le coup de l'étrier, il aspira quelques bouffées de sa cigarette, s'étira agréablement et regarda un peu autour de lui.

Des tapisseries à sujets cynégétiques ornaient les cloisons et le buffet massif était chargé de vaisselle plate aux armes de Guern. Une frise de massacres de cerfs et de daims alternés couronnait la pièce. Vanud songeait avec envie aux dîners de veneurs et de belles chasseresses qui s'étaient déroulés dans ce décor, dîners à l'atmosphère brutale et raffinée où les intrigues devaient aller leur train d'enfer derrière les évocations de glorieux vautraits et les duels bachiques. Enfin, il vida son verre et se leva pour sortir. Au passage, il jeta un coup d'œil à la fenêtre.

Imprévu, le spectacle de fêtes galantes qui s'offrit à ses yeux ! Dans un bocage fleuri avec une prodigalité inattendue, des couples se reposaient, devisaient, s'extasiaient. Intrigué à l'extrême, Vanud ouvrit la fenêtre sur ces scènes délicieuses. Des flûtes et des guitares résonnaient en sourdine au bord du torrent. En se penchant, il put apercevoir le petit

groupe des musiciens qui, chopes et cruchons à portée, jouaient gravement. A proximité même de la fenêtre, devant ses yeux, une amoureuse pâma sous les baisers d'un damoiseau. Doux-amer, le regret assaillit Vanud de sa jeunesse, de ses amours. Ah ! qu'il lui fût donné, une fois encore, de ressentir l'ivresse d'autrefois...

Une fanfare qui se rapprochait interrompit sa songerie. Des trompes sonnaient le *retour* (1). Qu'il était loin de la chasse ! L'instant d'après, il la vit défiler.

D'abord, ce fut un piqueux, Le Cru, qui sur l'autre rive, au long d'un sentier en contrebas du torrent, remonta avec les six chiens. Jappant, lançant des coups de gueule, la meute de grands chiens fauves traversa le ponceau voisin de l'auberge et disparut, aussitôt masquée par l'avancée d'un mur. Puis apparurent Foulques et Garquin, couchés sur l'encolure de leurs pur sang au galop. Quelques habits rouges les suivaient de plus ou moins près et, parmi eux, les trois femmes qui tenaient tant de place dans la vie de Vanud. Oripel la première (apparemment, elle avait changé d'avis et rejoint la chasse), Oripel, radieusement blonde, poussait comme un jockey, dans la côte, son puissant irlandais. Amazone menue au visage inflexible, voici Vaine qu'emportait, crinière et queue plumeuse, un arabe gris. Bonne dernière, au petit galop de sa blanche jument, passa, souverainement gracieuse, celle qu'il aimait seule — alors que Vaine l'obsédait comme un reproche du passé, comme la preuve vivante d'un ignoble naufrage — celle qu'il aimait seule, d'un inextinguible et pur amour, Mahaut de Guern.

Mahaut sauve, Dieu soit loué ! Et les autres aussi ! Alors cette catastrophe redoutée que semblait même annoncer Bouvante? Il ne savait que penser.

A son tour, elle avait disparu. Elle ne l'avait pas vu non plus qu'aucun de ceux et celles qui l'avaient précédée. Vanud était encore à la fenêtre quand surgit Arvalas qui, lui, l'aperçut et pointa du doigt dans sa direction : geste ambigu de menace ou de dérision. Vanud tressaillit de rage. Partir sur les traces de cet insolent, de gré ou de force, le faire s'expliquer, avoir le fin mot de toutes ces manigances qui, depuis le départ, semblaient le prendre pour cible. A cheval !

Il se retourna, mais il n'avait pas fait un pas que la porte se rouvrit. Sur le seuil, il y avait Lina, l'hôtesse. Vanud s'arrêta, interdit. Etait-ce l'effet du vin, des scènes aphrodisiaques du jardin? La plaisante commère de tout à l'heure lui apparaissait maintenant d'une beauté sans seconde. Il en oublia sa vindicte, ne pensa même plus à la chasse. Une atmosphère d'enchantement avait pénétré dans la salle avec elle. Refermant doucement l'huis, elle s'avança, grave à présent, porteuse d'un message qu'il déchiffrait avec une surprise charmée en ses regards vaporeux, en sa dansante démarche.

Bannis tous les soucis, les imaginations insensées ! La Femme est là,

---

(1) Sonnerie pour signaler la manœuvre de la bête qui revient sur les mêmes voies pour confondre celles-ci et dérouter les chiens.

en sa beauté, en sa sagesse, qui le convie à la volupté, seul bien tangible des hommes.

Lorsqu'il la tint contre lui, palpitante, qu'il se pencha sur ce visage solennisé par le désir, qu'il baisa cette bouche de fruit, il sembla à Vanud que jamais proie si merveilleuse ne lui avait échu et qu'enfin le bonheur était à sa portée, qu'il avait cherché si longtemps, si loin.

— « Hé, monsieur. Vous n'entendez pas la chasse? La chasse... crebleu ! Votre jument s'impatiente. Parole, on croirait... »

Comment cela s'était-il fait? La femme ne pesait plus dans ses bras. Devant lui, vaguement goguenard, se trouvait planté l'hôte. Vanud considéra sans mot dire la face bouffie et louche, puis, dans un effort pour comprendre, il se retourna : Elle était là. Elle? non, mais cette virago aux yeux effrontés, au sourire obscène, qui lui ressemblait comme une sœur infâme.

— « Alors, qu'est-ce qu'on attend? »

Une menace se précisait dans le ton, dans la mine de l'homme. Le sens des réalités revint à Vanud. Il empoigna son fouet de chasse. Le personnage rentra les griffes. Sa bassesse sourit quand le client lui jeta un billet pour son écot. Sans un regard pour la femme, Vanud sortit. Dans la salle, il entendit rire ignoblement.

Dehors, c'était le déclin du jour. Sur un paysage fané, le vent dispersait des nues fuligineuses. Las et triste, Vanud songea à Mahaut, son unique refuge, sa Dame, son amante idéale. Soudain les trompes des veneurs retentirent. De la forêt au-dessus de lui, il vit déboucher la meute. La bête restait invisible. Sans doute, s'était-elle forlongée (1). Le gros des cavaliers parut un instant, puis rentra dans le couvert. Vanud mit Kala au galop pour les rejoindre. Au moment où il y parvenait, volte d'une amazone. Il se trouva face à face avec Vaine. Comment passer outre? Il fut obligé de s'arrêter, d'affronter ce visage à l'expression dure et morne qu'il connaissait si bien, qu'il haïssait.

La conversation s'engagea comme entre des étrangers. Bientôt, ils se sépareraient, ayant satisfait aux conventions. Mais Vanud eut la maladresse — ou la perversité — de raconter l'incident de la main postiche et du billet où il avait cru reconnaître la signature de Vaine. Il se mit à sa disposition pour la protéger si quelque danger la menaçait. Cette offre déchaîna l'orgueilleuse qui y vit un affront :

— « Quelle histoire absurde ! Nul danger ne me guette et je n'ai que faire en tout cas de vos services. »

Le mépris était peint sur les traits de la despotique amazone aux yeux, aux cheveux de jais. En Vanud se réveillèrent toutes les vieilles amertumes. N'en finirait-elle jamais de lui reprocher de l'avoir déçue, de n'avoir pas été l'enchanteur qu'elle espérait, le mire bien-aimé capable de la guérir d'une mélancolie dévastatrice, malheureuse-née qui ne connaîtrait jamais le bonheur de vivre?

Au long d'une chevauchée à travers bois et champs, la querelle fit

(1) La bête se forlonge quand elle prend de l'avance sur la meute.

rage, Vanud l'attisant de ses sarcasmes. Dans un paroxysme de fureur, elle leva sa cravache. Il la lui arracha et, riant férocement, la brandit à son tour, hésita... puis frappa la cavale arabe à la robe truitée qui se cabra avant d'emporter malgré elle une Vaine inglorieuse, appelant sur le lâche toutes les calamités.

Vanud rit encore, mais sans joie, sourdement influencé par cette déraison.

***

Il repartit en direction des abois. C'est alors que dans la fûtaie où il s'était enfoncé, il doubla Corré. Fier cavalier de sept ans, le petit garçon poussait son *shetland*. Il avait laissé sa mère suivre la meute. Il voulait chasser seul, comme un homme, avec les hommes. Vanud régla son allure pour galoper de front avec l'enfant. Ils rejoignirent le relais des six comme Le Cru lançait ses chiens. Arvalas était là, s'égosillant, sonnant la vue. Corré ne se tenait pas d'impatience. Il oublia le grand ami pour s'accrocher à la meute. Vanud déjà lui emboîtait le pas, quand il s'entendit nommer : une voix au timbre bienfaisant l'arrêta, la voix de Mahaut de Guern qui débouchait d'une allée, à sa gauche.

Tous deux suivirent à distance, elle avec la fierté de la mère, lui sous le charme, le veneur en réduction qui talonnait les chiens au galop de son coursier à peine plus grand qu'un dogue. La chasse s'éloignait et, peu à peu, en ce canton, la forêt retrouvait la paix. Mahaut de Guern et Vanud mirent leurs montures au pas dans une grande allée.

Pour Vanud ce fut un moment unique de trêve, de chaste bonheur. Dans le voisinage intime de Mahaut, il reprenait confiance et espoir dans la vie. Pour sa part, la jeune femme était touchée de ce sentiment pur de tout calcul, de cette dévotion que lui accordait comme à une créature céleste cet ami chevaleresque.

Terrible rappel à la réalité : à un détour de l'allée, ils découvrirent Corré allongé face contre terre. Le poney avait disparu. La mère fut la première auprès de son fils. Quand elle le retourna, il était inanimé, la blessure à son front ne saignait plus. Dans un affolement subit, Mahaut adjura, somma Vanud de sauver son enfant. Lui ne savait que tenter de l'apaiser par des paroles. Quand elle se calma un peu, ce fut pour lui reprocher comme un crime de n'avoir pas encore volé chercher du secours. Il hésitait à quitter cette démente qui n'avait plus rien de sa Dame élue, cette lionne furieuse qui serrait contre elle son petit et qui défiait la mort. Finalement, il obéit, se décida à rallier la chasse, par bonheur assez proche, et à ramener le père, Foulques de Guern, sur les lieux du drame.

Comment, après une course éperdue, se trouva-t-il derrière les six en pleine action, il n'eût pas su le dire. Et bientôt ce fut à hauteur de Foulques qu'il galopa.

— « Foulques... Foulques... »

Tout à son rôle de maître d'équipage, appuyant de près la meute,

encourageant les chiens baulds (1), fustigeant les traînards, Foulques ne prêtait aucune attention au nouvel arrivant. De rage, Vanud finit par placer Kala en travers du Mecklembourgeois noir que montait Foulques. Celui-ci, obligé de ralentir l'allure, tonna :

— « Arrière, maladroit. Ne savez-vous pas vous tenir à cheval ? Arrière ! Hou, hou, mes beaux ! Rapproche, Finot ! Rapproche, Briffaut ! »

Il poussa son cheval. Les chiens hésitaient, à bout de voix. Vanud, désespérant de se faire écouter, cria l'affreuse nouvelle :

— « Arrêtez, arrêtez donc... Corré est tombé... Le pauvre petit... Mahaut vous appelle... Là-bas, aux Roussettes... Vite. »

A sa surprise horrifiée, Foulques demeura impassible. Vanud ne pouvant douter qu'il eût entendu, insista quand même :

— « Mahaut vous attend, vite, vite, Foulques ! »

L'œil noir, les dents serrées, le comte de Guern ne répondit pas tout d'abord, et quand il s'y décida, ce fut pour siffler :

— « Laissons la lice et son bâtard où ils gîtent. Place, Dieu vous damne ! Place ! »

Embouchant sa trompe, il se mit à sonner le *forhu* (2), rallia la meute et s'éloigna au grand trot suivi de La Forlonge. Vanud demeura seul.

*
* *

Son désarroi enfin surmonté, Vanud n'eut qu'une pensée : rejoindre Foulques de Guern, le ramener à Mahaut. Sans se soucier des branches qui l'accrochaient au passage, il lança Kala à travers bois. Trompé par les échos, il erra longtemps dans un crépuscule qu'assombrissait encore, entre ciel et terre, l'entrelacement des feuillages. C'était l'heure où le mystère regagnait tout son empire sur la forêt. Vanud s'entêtait à la poursuite, en proie à une sorte d'ivresse sauvage, au point que peu à peu en sa conscience s'estompa le tableau tragique de l'enfant mourant dans les bras de sa mère.

Rejoindre ! Rejoindre ! Il n'avait maintenant plus d'autre but.

C'est quand il désespérait presque qu'il se retrouva dans la chasse. Non loin de lui, des cavaliers, des amazones chevauchaient follement, qu'il ne reconnaissait pas en l'ombre grandissante. A sa droite, des chiens clabaudaient. Il entendit la voix d'Arvalas, éraillée, presque aphone, les encourager :

— « Lancez... Lancez... mes beaux ! »

La bête était toujours invisible. De nouveau, la cavalcade forcenée bifurqua. Vanud se retrouva seul, mais la clameur subsistait des abois, des cris, des fanfares, suscitant l'esprit collectif de la chasse, *l'éggré-*

(1) Chien courant d'entreprise, gardant le change et pouvant forcer un cerf à lui seul.
(2) Ton qu'on donne aux chiens pour les faire venir à soi.

gore (1) de cette troupe dont il faisait partie. Des voix élémentaires l'entouraient, l'ensorcelaient. A écouter leurs enivrantes leçons, Vanud perdit contact avec le présent et se revit, jeune, aimé, sûr de lui-même et de la destinée. Et cela jusqu'au moment où il se retrouva face à face avec Vaine.

Venant à sa rencontre, dans le clair-obscur d'une étroite allée, il ne put l'éviter, il lui fallut la croiser. Sans mot dire, les dents serrées, il passa en la fixant. Mais... Horreur ! Il la vit comme se flétrir soudain et se décomposer, gagnée par une nécrose foudroyante, devenir un véritable cadavre vivant. Et alors, ainsi que dans un rêve, il entendit Garquin qui lançait les chiens à la poursuite :

— « Vloo... Vloo, mes beaux ! Sus à Apega, sus, sus... »

Apega ! Ce mot sonna étrangement aux oreilles de Vanud !

Connu et inconnu, n'était-ce pas un nom? Un nom dont il se souvenait obscurément? Mais pourquoi Garquin le donnait-il maintenant à Vaine? Pourquoi enlevait-il la meute sur les traces de la créature ainsi baptisée? Apega ! Apega ! Vanud chercha en vain à éluder ces questions angoissantes en éperonnant Kala et en fonçant à la suite du veneur.

Dans la nuit maintenant établie, la chasse durait. Les uns après les autres, Vanud avait vu abandonner chasseurs épuisés, chevaux fourbus, chiens recrus. Nombre de ces derniers couchés dans les herbes, les valets enroués et las ne tentaient même plus de les rallier. Le comte de Guern n'en persévérait pas moins, flanqué de Garquin. A la sortie du bois, Arvalas enleva le relais volant, suprême réserve de la meute. Tremblant, geignant d'impatience, les mâtins à robe grise se lancèrent dans le découvert à la poursuite de la bête. La bête, Vanud l'aperçut enfin, silhouette informe qui glissait, à peine discernable, loin devant, dans la nuit.

***

Maintenant la brume s'ajoutait aux ténèbres, estompant les objets, feutrant les sons, idéalisant plaine et forêt. Vanud se perdit, se retrouva, se perdit encore.

Finalement, il se lança dans la nuit, vers de lointaines fanfares intermittentes. Course hors du temps, à travers des pays de rêve, les uns merveilleux sous la lune, certains désespérants d'aridité. D'étranges formes d'arbres — fougères arborescentes, cactus géants, eucalyptus d'un vert minéral — succédaient par instants aux silhouettes familières des chênes, des sapins, des bouleaux. Voulait-il s'arrêter, reprendre haleine? Kala, emportée, n'obéissait plus à la faible action de ses mains gourdes, de ses genoux ankylosés. Au galop ! Au galop à travers le paysage idyllique ou la scène infernale !

Plus d'une fois, Vanud a croisé des créatures divines : *élémentals* (2)

---

(1) Terme du vocabulaire occultiste. L'éggrégore est la « forme pensée » (c'est-à-dire, la pensée *matérialisée*) d'un groupe collectif.

(2) Autre terme d'occultisme. L'*élémental* représente cette fois, la « forme pensée » individuelle, autrement dit la matérialisation de la pensée d'un individu (son double, par conséquent).

dont la beauté, la substance même fondaient comme sel à son approche. Et en deux occasions, il a rejoint quelqu'un de la chasse ! Arvalas sacrant et fouettant, déchaîné contre les chiens qui tenaient encore la trace ; Garquin, roide sur ses étriers, sonnant frénétiquement de la trompe.

Vanud passa par des alternatives de rage et d'exaltation, de désespoir et de révolte. Enfin, pour la première fois de cette interminable quête, il se trouva presque en tête de la chasse, du moins de ce qu'il en restait. D'abord à la suite de Garquin, il le dépassa, poussant Kala sur les traces d'Arvalas. Garquin, comme s'il avait attendu pour cela de le voir devant lui, commença de sonner l'*hallali*. Vanud se retourna, surpris :

— « Où est la bête? »

Garquin, enragé, lui fit signe d'aller, d'aller toujours. Vanud ne songea même pas à s'insurger contre cette injonction menaçante. Couché sur l'encolure de sa jument, il la fouaillait de ses éperons. La folie du veneur triomphant s'empara de lui. Il ne pensait plus qu'à être là pour l'apothéose sanglante. Kala se coupant, butant, il l'injuria sauvagement. Enfin, les abois s'immobilisèrent quelque part devant lui, acquérant cette intensité particulière qu'il connaissait bien : jappements fous de convoitise, coups de gueule d'ivresse canine. La bête rejointe sans nul doute faisait front. La curée allait commencer.

*
* *

Au milieu de la clairière où veneurs et chiens aboutirent, une roche noire s'érigeait, entourée par le cercle effervescent des chiens. Dans la pénombre d'un ciel tempétueux où la lune semblait filer parmi des ruines colossales, Vanud ne distinguait pas encore la proie traquée. Des cavaliers surgirent d'une allée latérale. Il reconnut à leur voix Foulques et les piqueux. A tour de bras, il frappa sa jument fourbue pour se rapprocher en même temps qu'eux du cercle magique. Mais Kala, à dix mètres du but, s'abattit. Vanud boula en cavalier sur l'herbe et se releva sans une égratignure. Il ne prit même pas garde à l'animal pantelant et, tandis qu'aux mains de Le Cru et de La Forlonge s'éclairaient, en fumant, de grandes torches, il s'approcha. Et, alors seulement, il vit.

Adossée à la roche, cernée par les chiens maléfiques, il n'y avait pas un cerf, un sanglier affrontant la mort, mais une femme dressée, muette, immobile. Son beau visage dur ne reflétait aucune émotion. Elle était nu-tête, en amazone, son habit rouge déchiré, maculé. De la boue avait souillé la chevelure déroulée. Absence plutôt que mépris du danger, voilà ce qu'exprimaient son attitude, son regard perdu.

Pétrifié, à quelques pas des veneurs, Vanud entendit Foulques et les valets exciter la meute comme à l'attaque du loup :

— « Harloup... Vloo... »

Il vit les chiens hésiter, geindre, poil hérissé, gueule menaçante. Enfin le plus hardi — il reconnut Clérault, l'un des chiens blancs favoris de Foulques — sauta sur la femme. Un cri s'étrangla dans la gorge de Vanud. Avec stupeur, la seconde d'après, il vit se débattre l'alan,

serré entre le bras droit et le corps de sa victime. Ce n'étaient plus des grondements de fauve, mais des plaintes d'agonie qu'exhalait le molosse et son pelage clair se teignit de sang. Les bras s'écartèrent et il retomba sans vie.

C'est alors que Vanud, dans la créature forcée, crut d'abord reconnaître Lone, puis Mahaut. L'idée d'une vengeance infernale de Maxime le scélérat, de Foulques le jaloux, lui traversa l'esprit. Sauver cette femme, quelle qu'elle pût être... Titubant de fatigue, hurlant des menaces incohérentes, il entra dans le grouillement de chiens furibonds et pourtant craintifs. Il râla presque :

— « Mahaut... Je viens, Mahaut. »

— « Arrière ! »

C'était un ordre de Foulques qui l'arrêta. « Pas si vite, l'ami, pas si vite ! »

La haine qui lançait cette apostrophe redonna à Vanud force et lucidité. La sauver, abattre ce dément ! Il ne répondit pas, cria à la martyre :

— « Mahaut, me voici. »

Mais au moment d'avancer, il ne la reconnut plus. Ce qu'il distinguait maintenant, sous des mèches de Méduse, c'était le visage implacable et las de Vaine — de Vaine, ennemie mortelle.... Quand même la secourir ! Il allait se précipiter, lorsque, sur l'attaque d'un nouveau dogue, le bras gauche se leva, jusqu'ici caché. Il y manquait la main et le poignet saignait, comme arraché. Invinciblement l'esprit de Vanud se reporta à la trouvaille macabre qu'il avait faite lors de son entrée en chasse. Son désarroi n'eut plus de bornes. De nouveau cloué sur place au milieu de la meute hurlante, les yeux rivés sur la tueuse dont l'adversaire décousu se tordait à terre, Vanud ne put voir s'approcher de lui, par-derrière, le docteur Piérard et Rolf, le valet borgne du château. Celui-ci avait dans les mains une sorte de sac en toile forte. Ce que Vanud, par contre, aperçut, ce qui attira et, en ce suprême instant, fixa son attention, ce fut, à sa droite, la sinistre paire, Garquin, le veneur, et Arvalas, le piqueux, embouchant leur trompe, sonnant un *hallali* triomphant. Soudain, qui dominait les cuivres, il entendit la voix coupante de Foulques encourager les chiens :

— « Pille, pille, Migram. Harloup, Fanfareau... Sus à Apega... »

Apega... Apega... La mémoire de Vanud s'éclaira une seconde. Il se rappela qui, il y avait des siècles et dès siècles, à Sparte, ce nom oublié désignait : un monstrueux automate, aux bras et au sein hérissés de pointes de fer, lequel faisait périr, dans un embrassement diabolique, ceux qui avaient eu l'heur de déplaire au tyran, son inventeur...

Toute velléité de mise au clair et la mémoire même abandonnèrent alors Vanud, lorsque brutalement s'ajusta sur toute sa personne une étroite et rude gaine. Aveuglé, paralysé, il se raidit, mais ne lutta pas. La nuit se fit en sa cervelle comme devant ses yeux.

Et de même qu'il ne percevait pas la *curée* que sonnaient Arvalas et Garquin, qu'il ne voyait pas un Foulques herculéen élever par les

pattes de derrière le cadavre éventré, encore tout parcouru de spasmes, d'un loup, Vanud n'entendit pas le docteur Piérard dire à M. de Bouvante, à l'instant survenu :

— « Dieu merci, le voilà repris ! Je pensais bien, ce grand chasseur, le retrouver à la curée. Depuis 8 heures ce matin qu'il s'était évadé du pavillon des incurables ! Il a fallu que ce damné loup se forpayse (1) et ne se laisse prendre qu'à la nuit. Quinze heures de chasse ! Ce pauvre Vanud, pour sa dernière sortie, il aura eu son content de sport. La voiture, Rolf, nous le ramenons ! Bonsoir, Messieurs de l'équipage. »

. . . .

ENTREFILET PARU DANS UN QUOTIDIEN LOCAL ANTÉRIEUREMENT A L'ÉPOQUE DE CETTE CHASSE.

« *Hier matin, ont eu lieu, dans le parc du château de R..., les*
» *obsèques de Mme Lone de R..., morte tragiquement dimanche dernier*
» *en tombant du balcon d'une fenêtre. Parmi les nombreux parents et*
» *intimes présents à la cérémonie, on remarquait Me Maxime L..., avocat*
» *en vue et ami parisien de Mme de R..., qui se trouvait chez lui au*
» *moment de l'accident fatal.*

» *M. Vanud de R..., le mari de la disparue, ne faisait pas partie de*
» *l'assistance. On apprenait en effet que la crise de désespoir provoquée*
» *en lui par le drame avait contraint les médecins à le faire hospitaliser.*
» *Il a été conduit dans la maison de santé du Dr Piérard, bien connu*
» *dans la région.*

» *Nous adressons à cette famille cruellement éprouvée nos condo-*
» *léances et nos marques de sympathie les plus émues.* »

(1) Se retire dans des parages éloignés.



ENVOI DE MANUSCRITS

Nous rappelons qu'en raison du très grand nombre de manuscrits qui nous ont été envoyés antérieurement nous sommes dans l'impossibilité d'en examiner d'autres à l'heure actuelle en vue d'une publication. Nous sommes d'ailleurs largement couverts à l'avance — et pour de longs mois — en matière rédactionnelle, et demandons à nos lecteurs qui auraient l'intention de nous soumettre des textes de vouloir bien surseoir à cet envoi jusqu'à nouvel avis, qui sera donné dans « Fiction » au moment opportun.

Ces Terriens si terre à terre...

(*When half-gods go*)

par POUL ANDERSON

Poul Anderson nous avait montré, dans « L'émissaire » (1), *la Terre secrètement envahie par les cruels envoyés de lointaines civilisations galactiques. Ici, il renverse les données du thème ainsi que l'image traditionnelle des visiteurs d'un autre monde. Il y a bien également, dans le récit qui suit, des « émissaires », mais ce sont des émissaires de paix. Ils viennent bien des galaxies ignorées, mais au lieu d'être des tueurs assoiffés de sang, ils arrivent pour couvrir notre planète de bienfaits.*

Ces « humanoïdes de bonne volonté » réussiront-ils dans leur pacifique mission? Ils vont s'apercevoir, hélas! qu'il est bien difficile de venir en aide aux humains, à moins de le faire malgré eux. Comme dit Daniel, dans « Le voyage de Monsieur Perrichon », *quand on lui demande s'il ne rend jamais service aux gens : « Si, mais j'opère nuitamment et je choisis mes victimes! »*



Le professeur Morton, de la section d'Astronomie de l'Université de Harvard, fit tomber à petits coups secs le tabac resté au fond de sa pipe notoirement nauséabonde et promena son regard tout autour de la pièce. Une douzaine d'hommes se trouvaient là, réunis chez lui, tous professeurs à l'Université ou dans des collèges avoisinants, tous amis de longue date sur le silence desquels il pouvait compter.

— « J'espère n'avoir pas été trop mélodramatique, » dit-il, « mais cette histoire est tellement invraisemblable que, depuis longtemps, je ne me sens plus capable d'en parler avec calme. Tout ce que vous savez, c'est que je me suis mis en rapport avec chacun de vous pour vous demander de venir ici ce soir aussi discrètement que possible. Et maintenant que nous sommes tous réunis, je ne vois vraiment pas quoi ajouter. »

Ses yeux firent avec lenteur le tour de ses collègues qui dégustaient son cognac et fumaient, tranquillement assis, et il se demanda comment continuer.

— « Vous vous rappelez, » reprit-il, d'un ton aussi neutre que possible, « qu'il y a deux semaines environ, notre petit club de débats contradictoires écrivit à ces soi-disant Sagittairiens — ce couple qui se prétend envoyé par une civilisation interstellaire — pour les inviter à

(1) Voir *Fiction* n° 3.

Copyright, 1953, *by Fantasy House, Inc.*

venir prendre la parole à une de nos réunions. Leurs personnes et leurs stupéfiantes affirmations nous intéressaient et nous espérions découvrir comment ils exécutaient leurs tours... Or, ils nous ont répondu poliment que nous étions trop peu nombreux eu égard aux buts qu'ils visaient et j'ai pensé alors que la question était réglée. Lorsque, l'autre jour, la police eut à s'occuper d'eux et mit le public en garde contre leurs agissements, je n'en ai éprouvé qu'une simple déception. Encore des imposteurs, modernes Cagliostros, me suis-je dit.

» Et puis, hier après-midi, ils ont fait leur apparition dans mon bureau. » Morton adressa à son auditoire un sourire timide qui se voulait persuasif. « J'étais assis seul, la porte fermée, et, subitement, je les vis devant moi. Ils me demandèrent de convoquer le club — du moins ceux de ses membres qui ne se laisseraient pas aller à des indiscrétions — et m'informèrent que, toute réflexion faite, ils nous feraient des déclarations. Quand j'eus accepté, ils s'évanouirent et je me retrouvai seul. »

L'astronome eut un mouvement d'épaules et ajouta : « Et voilà, Messieurs. Etes-vous prêts à tout? »

— « Certainement, » répondit une voix tonnante qui appartenait à Johns, l'expert en cybernétique de l'Institut de Technologie du Massachusetts. « La valeur du spectacle qu'ils présentent est telle que j'accepte volontiers d'accueillir ces fugitifs. »

— « Vous les croyez... authentiques? » demanda Foxxe, l'anthropologiste britannique, provisoirement chargé de cours à Harvard.

— « Je n'en sais rien, » répondit Morton. « Je l'avoue honnêtement. Peut-être serons-nous fixés ce soir. Il est convenu que nous devons penser à eux simultanément quand nous serons prêts. Ils sont dissimulés non loin de nous et ils nous, euh... entendront. Télépathie, vous comprenez. »

— « Voilà une drôle d'histoire, » dit Foxxe. « Un jour ils ne sont qu'une attraction comme une autre et le lendemain on les recherche pour tous les crimes et délits possibles, depuis la haute trahison jusqu'à la vente de cacahuètes sans patente. Je ne vous comprendrai décidément jamais, vous autres, Américains. »

— « Parfois, » dit Morton, « nous ne nous comprenons pas nous-mêmes. » Il jeta de nouveau un regard sur la pièce confortable, encore qu'assez misérablement meublée. Les rideaux étaient tirés et, dehors, la nuit était épaisse. « Tout le monde est prêt? Très bien, commençons. »

Ils lancèrent leur invitation en concentrant leurs pensées, avec le sentiment de se livrer à une expérience un peu ridicule. Avec un léger bruissement provoqué par le déplacement d'air, les Sagittairiens se matérialisèrent devant eux.

Ils étaient deux, à l'aspect tout à fait humain, et comme ils étaient vêtus ainsi que le commun des Terriens la ressemblance s'en trouvait encore accentuée. Ils avaient avoué ne posséder que quatre orteils à chaque pied (leurs chaussures cachaient cette particularité) et leurs oreilles ne dessinaient pas les replis compliqués des oreilles humaines.

Un examen de leur corps aux rayons X eût révélé d'autres différences et un physiologiste eût été surpris par un certain nombre de détails internes. Mais, somme toute, leur caractère étranger était très peu marqué. Les lois de l'évolution doivent être à peu près les mêmes sur toutes les planètes semblables à la Terre.

L'homme, En-Shan-Khorokum, de taille moyenne, svelte et gracieux d'allure, avait un visage aux pommettes saillantes, des cheveux bruns, une peau olivâtre et des yeux noirs. Chi Balkhai, sa femme ou l'équivalent de sa femme, présentait les mêmes traits ethniques et son corps, mince et souple comme celui d'une chatte de fine race, était un enchantement pour les yeux. Tous deux paraissaient jeunes, sans âge, aurait-on dit plutôt, car on devinait chez ce couple robuste et vibrant de passion une profonde dose de sagesse raisonnée qui transparaissait sous la lassitude mêlée de désespoir de l'être traqué.

— « Euh... Comment allez-vous? » fit Morton.

Khorokum sourit et ses dents blanches étincelèrent dans son visage aux traits mobiles, mais c'est surtout sur Chi qu'étaient fixés les yeux de l'assistance. Des voix murmurèrent des souhaits de bienvenue et des paroles aimables à l'adresse des visiteurs. S'ils pouvaient réellement sonder les esprits, pensa Morton, ils trouveraient ici la cordialité dont ils avaient besoin et verraient que l'assistance avait le plus vif désir de les croire et non de leur opposer une défiance systématique comme tout le monde l'avait fait jusqu'alors.

Il regarda autour de lui d'un air embarrassé.

— « Ne vous gênez en rien pour nous, » lui dit Chi. « Nous sommes simplement de vieux amis venus vous rendre visite .»

— « Eh bien, prenez un siège, je vous prie. Installez-vous et faites honneur à ce cognac, » fit Johns de sa voix tonitruante. « Notre hôte a la meilleure cave de ce côté-ci de... Au fait, quel nom, avez-vous dit, porte votre planète?... Ah ! oui, Urukand. »

— « Merci, merci. » Ils prirent place dans des fauteuils et les professeurs approchèrent les leurs pour faire cercle autour de leurs invités.

— « Il est vraiment inutile de dramatiser l'affaire outre mesure, » dit Khorokum. « La vie de ma femme et la mienne ne courent aucun danger, puisque, par un simple effort de volonté, nous pouvons nous téléporter hors de cette planète. Mais, du point de vue professionnel, les risques que nous courons ne sont pas négligeables. C'est notre première grande tâche en tant qu'équipe indépendante et nous serions navrés de ne pas nous montrer à la hauteur. »

— « Vous voulez dire, » interrompit Gray qui enseignait l'Histoire, « qu'il y a un grand nombre de planètes dans notre situation et qu'il est dévolu à votre société de les convertir? »

— « Oui, ces mondes existent en nombre assez respectable, » répondit Khorokum. « Voyez-vous, l'Union Galactique a été fondée dans la nébuleuse du Sagittaire il y a de cela un demi-million d'années environ, et elle n'a cessé de s'étendre depuis lors, son but final étant de grouper en son sein toutes les planètes habitées. Urukand a été civilisée voilà

quelque dix mille ans. Mais il s'agit, vous vous en doutez, d'un travail énorme, et c'est pourquoi nous concentrons nos efforts sur les mondes qui ont atteint approximativement votre niveau de progrès technique. Leur science est alors suffisamment développée pour qu'ils comprennent les idées impliquées, cependant que leur grand retard par rapport à nous les pousse à saisir avec empressement les cadeaux que nous leur offrons : à savoir, les pouvoirs parapsychiques remplaçant les machines pour tout travail qui n'a pas un caractère purement mécanique, la victoire remportée sur l'âge et la maladie, comme sur les fléaux sociaux tels que la guerre et la pauvreté, et enfin la qualité de membre de la glorieuse Fédération Stellaire. Oh ! tout s'était passé sans encombres jusqu'à ce que vînt le tour de la Terre. Il y a en effet quelque chose d'unique dans votre psychologie d'humains. Vous ne voulez pas croire au témoignage de vos propres sens. Je me demande si vous désirez *vraiment* une forme de civilisation supérieure. Quand nos observateurs signalèrent l'émission, par votre planète, d'une forte quantité de neutrinos (1), Chi et moi fûmes envoyés pour accomplir ce qui semblait alors une mission facile. Et nous avons échoué. Nous avons échoué sur toute la ligne. » Une légère grimace lui déforma le visage.

— « Notre travail est bien peu de chose en comparaison du danger qui menace la Terre entière, » dit doucement Chi. « Votre société instable court inévitablement à la guerre d'annihilation et à des formes d'autorité basées sur la cruauté. Toute nation de la Terre qui adhérerait à l'Union ne pourrait plus faire la guerre et serait de plus préservée de toute agression. Mais personne ne veut nous croire quand nous l'affirmons. Les Terriens ont constaté notre pouvoir et pourtant ils ne veulent pas nous croire. Ce dont nous avons besoin, Messieurs, c'est d'un conseil. »

— « Les sauvages prêchant la bonne parole aux missionnaires? » fit Van Tyne, de la section britannique de l'Université de Boston, ses épais sourcils soulevés.

— « Vous êtes des humains et nous sommes d'un autre monde, » dit Chi. « L'un de vous peut connaître le fait vital qui nous échappe. »

Foxxe fit un signe d'assentiment.

— « J'ai toujours prétendu, » dit-il, « que les seuls blancs qui aient jamais pu comprendre un peuple primitif étaient ceux qui sont retournés à l'état sauvage. L'ennui, voyez-vous, c'est que ces personnes-là n'écrivent pas dans les journaux. »

Khorokum se pencha en avant, les mains jointes entre ses genoux.

— « Et si je vous faisais le point exact de la situation, » dit-il, « en commençant par le début? »

*
* *

A l'origine, tout avait paru facile. La faculté de se téléporter d'un millier d'années-lumière n'avait rien de plus mystérieux que celle de remuer le bras, une fois comprises les applications psycho-physiologiques

(1) Très petites particules produites par la radio-activité *bêta*. Elles viennent seulement d'être détectées par les savants qui doutaient jusqu'à présent de leur existence.

de la mécanique ondulatoire. Les émissaires ne se chargeaient d'autre matériel que de petits blocs d'alimentation, du format d'étuis à cigarettes ; ceux-ci leur permettaient d'égaliser les potentiels gravitationnels et de déclencher les immenses flux de puissance cosmique que leurs systèmes nerveux étaient capables de diriger pour commander à la matière et à l'énergie. Ils avaient consacré un mois ou deux à des voyages furtifs en divers points de la Terre, sans éveiller les soupçons, lisant dans les pensées, apprenant l'Histoire, les langues et quantité d'autres choses, emplissant leur mémoire exercée de tous les faits essentiels. Puis, de façon toute simple, ils étaient allés trouver les dirigeants des grandes nations.

L'Union n'avait pas de conquêtes en vue. A cela plusieurs raisons s'opposaient : l'importance relativement faible de sa population disséminée dans une immense Galaxie, une situation économique qui rendait absolument inutile la perception d'un tribut, et la structure même d'une société ayant pour base le développement de la personnalité individuelle. Il était nécessaire de provoquer l'adhésion spontanée de nouvelles planètes, si l'on ne voulait pas voir celles-ci devenir de dangereux éléments de perturbation dans une civilisation soigneusement équilibrée. Aussi bien, les agents détachés sur les lieux s'étaient-ils vu interdire d'exercer une pression quelconque, fût-ce en se servant de moyens hypnotiques, sauf en cas de légitime défense ; et même après avoir donné son adhésion, un Etat devait de préférence réaliser par lui-même, graduellement, les changements intérieurs nécessaires. Les modifications immédiates devaient tendre à faire appliquer la doctrine du libre arbitre, à obtenir l'égalité universelle et le désarmement intégral, réformes dont la nécessité était évidente. Après cela, les agents en mission dirigeaient sans heurts les réalisations complémentaires et entraînaient les indigènes qualifiés à l'exercice des fantastiques pouvoirs parapsychiques. Les objectifs fixés n'étaient par conséquent pas si élevés qu'il fût impossible de les atteindre : les capacités physiques et mentales mises à part, seuls comptaient les principes moraux qui doivent régler la conduite des peuples civilisés. D'ordinaire, il suffisait de quatre ou cinq générations pour que tous les habitants normaux d'une planète devinssent des citoyens dans toute la plénitude du terme et, pendant cette période d'adaptation, tous pouvaient jouir gratuitement de réformes et bienfaits innombrables : paix, ordre social, progrès de la médecine, production accrue pour un travail moindre, explorations et échanges commerciaux interstellaires. Nations et mondes se précipitaient sur la chance qui leur était offerte.

Seule la Terre s'y refusait.

Scepticisme, railleries, crainte, ruse malveillante avaient accueilli ces propositions... Chi fut saisi d'un frisson dans cette calme maison de la petite ville du Massachusetts, en se rappelant ce qui avait germé dans le cerveau d'un dictateur qui, lui, avait cru en eux. Après qu'ils eurent refusé son adhésion et lui eurent clairement expliqué les buts de l'Union, ils n'avaient jamais été tout à fait à l'abri de ses assassins à gages.

L'Amérique avait semblé offrir le terrain le plus favorable. Si elle acceptait de faire partie de l'Union, la digue était rompue. Et puisque le Président n'avait voulu voir en eux qu'un couple d'illusionnistes, il leur restait la ressource de s'adresser au peuple. Qu'ils réussissent à convaincre un nombre suffisant de citoyens et le gouvernement de ce pays démocratique serait contraint de s'incliner devant leur volonté. Il n'y avait plus qu'à partir en tournée !

L'argent n'était pas un obstacle. Par un simple effort mental, ils pouvaient doubler la monnaie d'un pays, atome par atome. Des salles pouvaient être louées, de la publicité organisée, et on n'avait encore jamais vu un spectacle gratuit se donner devant des fauteuils vides.

Les conditions de réussite paraissaient réunies. Khorokum se téléporta sur la scène. Il submergea celle-ci d'automobiles et de tracteurs, et il en doubla le nombre en en faisant surgir d'autres de tas de sable. Il fit de tête l'extraction de racines septièmes. Il alluma et éteignit les lumières par le simple pouvoir de sa pensée. Il découvrit l'identité de spectateurs et lut leurs pensées à haute voix. Il leur demanda d'imaginer des prouesses qu'il se chargerait d'exécuter et s'en tira presque toujours avec succès, depuis le tour qui consistait à commander les coups de dés jusqu'à la production d'un éléphant sur la scène. A la fin du spectacle, il matérialisa un orchestre symphonique au complet et lui fit exécuter un final grandiose.

Il avait fait sur le public une forte impression. On applaudit à tout rompre, on le bissa interminablement. Mais on ne le crut pas. La conférence qu'il fit au cours de la représentation pour faire connaître sa personnalité et ses desseins, la demande qu'il adressa à l'assistance pour que chacun de ses membres écrivît à son représentant au Congrès ainsi qu'au Président, firent à tous l'effet d'une méthode de publicité adroite et originale. Et ce fut tout.

Une telle attitude était unique dans toute la Galaxie explorée jusqu'alors. Khorokum crut en comprendre quelques raisons. Somme toute, l'humanité avait eu affaire depuis des siècles à des illuminés de diverses espèces, à de prétendus prophètes de telle ou telle mystique, à des fakirs et des magiciens dont toute la science était truquée, sans parler de ces romans extraordinaires (dits d'anticipation) qui enlevaient tout élément spectaculaire à l'histoire au sujet de l'Union galactique. Oui, les humains avaient dû cultiver le scepticisme comme une sorte de blindage psychologique contre les affirmations fantastiques.

Mais même dans ce cas, comment croire qu'on pût rejeter le témoignage des sens et les déductions de la logique pure?

Et puis, pour finir, alors que le découragement s'emparait d'eux, ç'avait été l'arrivée de la police fédérale, le voyage sous escorte à la Maison Blanche, l'entretien avec le Président et ses collaborateurs politiques et militaires...

Khorokum ne put réprimer un sourire amer en relatant cette partie de son histoire. Au cours de cette entrevue à Washington, presque per-

sonne n'avait cru que les visiteurs venaient d'un autre monde, et ceux qui voulurent bien le faire n'avaient accordé à ce détail qu'une importance secondaire. Ce couple possédait des pouvoirs extraordinaires. Comme espions, comme lanceurs de bombes atomiques, comme protection pour des troupes en marche, les Urukandiens pouvaient être d'une certaine utilité. Mais comme émissaires... Le gouvernement des Etats-Unis ne voyait pas la possibilité de reconnaître officiellement des ambassadeurs d'un pays que nul n'avait jamais vu !

— « Quelqu'un demanda à nous accompagner au retour, » dit Chi. « L'idée n'était pas mauvaise, sauf que sur un long parcours un esprit non entraîné était capable de provoquer des distorsions télépathiques qui eussent probablement provoqué notre mort à tous. De surcroît, nos interlocuteurs n'avaient pas vraiment le désir d'adhérer à l'Union, même s'ils nous croyaient. Cela eût mis fin à un statu quo qui symbolisait pour eux des siècles de réussites. »

— « La situation actuelle les a rendus pathologiquement soupçonneux et xénophobes, » dit Khorokum. « C'est de mauvais augure pour votre monde si une aide ne vous vient pas de l'extérieur. »

— « Savez-vous que vous êtes devenus un sujet de controverses politiques, » intervint Van Tyne. « La Russie, tout en niant votre existence, nous accuse de vous utiliser comme arme secrète. La Norvège est vivement irritée parce que vous ne vous êtes pas adressés directement à l'O. N. U., mais avez déclaré que celle-ci n'était ni un gouvernement ni même une bonne institution pour des échanges d'idées. La France est d'avis qu'il s'agit d'un complot pour lui ravir ses colonies. Des questions ont été posées à la Chambre des Communes britannique. Et il en est ainsi dans le monde entier : personne n'est certain de ce que vous êtes, mais beaucoup se rendent compte que vous constituez un nouveau facteur important. Il se peut que vous finissiez par précipiter la crise que vous cherchez justement à nous éviter. »

— « Quand nous refusâmes d'aider ces hommes dans leurs projets, » reprit Khorokum, « ils nous firent observer que nous étions coupables d'imposture, pour ne rien dire des délits de pénétration illégale sur le territoire américain, de subversion, d'incitation à l'émeute et de je ne sais quoi encore. Ils exigèrent nos passeports, actes de naissance, livrets d'incorporation, feuilles d'impôts... Oh ! pays de la liberté, patrie des cœurs braves ! »

— « Et alors? »

— « Nous déclarâmes que nous allions en appeler aussitôt au jugement du peuple. Ils nous rétorquèrent que nous étions des hors-la-loi et que, bien qu'ils se sentissent impuissants à nous garder en prison, ils pouvaient disperser toutes nos réunions et déverser sur le monde un tel flot d'avertissements officiels que nous ne trouverions audience auprès de personne. C'est ce qu'ils font depuis quelques jours, comme vous le savez.

» Et voilà, Messieurs. » En-Shan Khorokum se laissa aller en arrière

dans son fauteuil et esquissa un sourire mélancolique. « Si vous croyez à la véracité de notre histoire, vous êtes notre dernière espérance. C'est à vous de parler. *Comment pouvons-nous convaincre la Terre ?* »

*
* *

La vision du monde promis fit le tour du groupe d'hommes graves qui, ouvrant des yeux extasiés, retenant leur souffle, comprenaient qu'ils auraient leur part des récompenses dont la planète entière serait comblée et que leurs aptitudes les qualifieraient probablement pour entreprendre sans délai l'éducation des cerveaux. Morton rompit enfin le silence et articula lentement :

— « Si vous ne dites pas la vérité, vous êtes du moins le phénomène le plus extraordinaire que la science ait jamais rencontré. Pour ma part, je suis prêt à établir ma thèse en admettant votre sincérité. »

— Vous tranchez le problème en adepte du système d'Occam (1), » dit Johns, passant ses doigts dans sa barbe.

— « Une telle méthode peut prêter à discussion, » dit le mathématicien Lucasczewski. « Est-il plus simple de croire que ces gens sont les représentants d'une civilisation plus évoluée ou qu'ils ne sont que des spécimens d'une espèce mutante de notre monde, doués de pouvoirs exceptionnels? »

— « Je suis disposé à soutenir à tout moment l'hypothèse interstellaire, » dit le généticien Phillips. « Tous ces pouvoirs nés d'une mutation? Cela me paraît impossible. »

— « C'est mon avis, » dit Morton, « bien qu'il nous faille alors réviser toutes nos conceptions de la physique. » Une lueur s'alluma dans ses yeux. « Mais, Grand Dieu ! nous sommes capables d'apprendre ! »

— « Tout cela ne nous mène nulle part, » dit Van Tyne d'un ton impatient. « Ces jeunes gens ont un problème à résoudre. Qui offre une solution? »

— « Un autre pays? » suggéra Johns. « Quelque nation à la fois plus stable et plus éprise de progrès que la nôtre... Enfin, mettons la Suède ou la Suisse? »

— « Nous aurions peut-être dû en faire l'essai en premier lieu, » dit Khorokum d'un air sombre. « Mais il n'est certainement plus temps maintenant que le gouvernement des Etats-Unis nous a officiellement dénoncés comme des charlatans et des criminels. »

— « Ce que je n'arrive pas à concevoir, » dit Phillips, « c'est comment le peuple peut être aussi stupide. Je n'ai jamais fait montre de snobisme intellectuel, j'imagine, mais quand l'Homme du Commun, dont on recherche tant les suffrages, ne peut comprendre ce qui est aussi clair que les lois de Mendel... quand il est incapable de déduire des faits que, très vraisemblablement, vous venez tous deux d'un autre

(1) William of Occam, philosophe scolastique anglais du XIVe siècle, précurseur de l'empirisme.

monde... Sapristi ! Foxxe, je me demande souvent pourquoi vous autres, Britanniques, n'avez pas laissé votre aristocratie au pouvoir. »

— « Oh ! pour ça, « Joe », l'Américain moyen, n'est pas stupide à ce point, » dit Morton. « Du Diable ! Je suis prêt à parier que la moitié de nos pères n'avaient que des revenus modestes. Mais « Joe » a été trop souvent mystifié. Il sait, ou croit savoir, que tous ces effets stupéfiants peuvent être obtenus par des moyens tout à fait ordinaires. En tout cas, combien de personnes ont *vu,* de leurs yeux, ce couple accomplir ses tours, non pas sur un écran de télévision mais sur scène, en chair et en os? Ce qu'il faut trouver, c'est quelque chose de spectaculaire, que tout le monde puisse voir directement. »

— « Même dans ce cas, ils crieraient au truquage, » dit Johns d'un air taciturne. « Vous pourriez illuminer le ciel avec des lettres de dix kilomètres de haut, leur demandant d'adhérer à votre Union Galactique, ils regarderaient s'il ne va pas apparaître une réclame de cigarettes en dessous de votre message ! Et d'ailleurs, les psychologues ne manqueraient pas de parler d'hallucination collective. »

— « Il y a là un phénomène assez courant, en vérité, » dit Foxxe. « Je l'ai observé maintes et maintes fois. Les peuples primitifs, vivant en marge de la civilisation, voient à peine un blanc par génération. Qu'un avion vienne à se poser sur leur territoire, ils peuvent en éprouver quelque frayeur au premier abord, quoique, le plus souvent, il leur arrive de tirer dessus. Mais ils acceptent le fait. Cela n'a rien de merveilleux à leurs yeux, vous comprenez, ou plutôt ce n'est qu'un élément mystérieux de plus dans un monde plein de mystères et de surprises. Ils l'admettent. Personne ne s'étonne outre mesure. Ce qui, vraiment, cause un grand émoi dans une tribu de ce genre, un émerveillement authentique et durable, voisin de l'adoration, ce n'est pas une de nos surprenantes inventions mécaniques, oh ! non ! C'est quelque chose qui marque juste un léger progrès sur ce qu'ils possèdent, mais qui n'est pas perfectionné au point que cette bonne vieille cervelle refuse l'effort nécessaire pour la comprendre. Un avion... bah ! ce n'est jamais qu'un gros oiseau métallique. Quelle utilité? Un camion... c'est intéressant. Un cheval et une voiture... oh ! là alors, on court chercher la fanfare et les clés du village ! »

— « Et c'est *nous* qui sommes la tribu arriérée, hein? » fit Lucasczewski en ricanant.

— « J'ai lu des quantités de ces histoires d'anticipation scientifique, » dit Van Tyne. « Une psychologie très en avance, des artifices des plus subtils, grâce auxquels une population entière exécute tout ce que le héros exige d'elle. N'est-ce pas la solution? »

— « Ces histoires n'entraient jamais dans le détail, n'est-ce pas? » demanda Khorokum sèchement.

— « De grandes flottes impressionnantes, des robots et nombre de choses du même genre? » suggéra Foxxe.

— « Nous n'en avons pas, » dit Chi. « L'Union a délaissé ces accessoires il y a des centaines de millénaires. »

— « Ce qu'il y a de plus incroyable dans cette affaire, » dit Johns, « c'est l'ironie qu'elle comporte. Vous êtes là, presque comme des dieux, et vous êtes incapables de parvenir à vos fins. Vous êtes *trop puissants*, voilà la raison ! » Il eut un rire forcé. « Comme un homme qui posséderait un canon de marine de seize pouces mais qui n'aurait pas de balai tue-mouches. Il m'apparaît de plus en plus que vous n'aurez rien d'autre à faire qu'à nous laisser mijoter dans notre jus, comme on dit. »

Phillips poussa un soupir.

— « Le diable m'emporte ! » dit-il. « Je donnerais ce que j'ai de plus cher contre la chance de voir, d'apprendre... Oh ! et puis... »

Khorokum se leva et se mit à arpenter la pièce.

— « Je suis fatigué, » dit-il. « Mes forces physiques ont été mises à rude épreuve. Je suis trop exténué pour penser. Peut-être ferions-nous mieux, Chi et moi, de nous cacher pendant quelques mois — ce serait facile — et d'élaborer un plan d'action en toute quiétude. »

— « A en juger par la situation internationale, » dit Morton d'un ton farouche, « il est possible que vous ne disposiez même pas de ce délai. »

— « Que faire, que faire? » Chi blottit son visage dans ses mains.

— « Une tribu, » dit Khorokum entre ses dents. « Une tribu de sauvages isolée du monde civilisé, ayant besoin d'une preuve spectaculaire, mais qui ne bouleverse pas leurs notions rétrogrades. Des sauvages trop aveugles pour comprendre... »

Il s'arrêta soudain. Chi se redressa dans son fauteuil et la même pensée jaillit simultanément de leurs deux cerveaux.

— « *Une tribu primitive...* »

Confusément conscients du puissant flux de volonté qui venait soudain de prendre naissance, les humains desserrèrent instinctivement le cercle formé autour de leurs visiteurs.

Puis Foxxe vit Khorokum s'approcher de lui, lui saisir la main et la lui secouer à lui en démancher le poignet, tout en parlant indistinctement des naturels de la planète Orkhuzan et de *production de masse par duplication, atome par atome, d'un prototype préparé en secret...* Puis, à la surprise de l'Anglais, et à son très vif plaisir, Chi Balkai s'approcha de lui et l'embrassa sur la joue.

*
* *

Quatre mois plus tard, on vit arriver les navires interstellaires. Ils apparurent dans un rayonnement de lumière, emplissant le ciel de flammes et de tonnerre. Ils étaient au nombre de trois, mesurant chacun trois cent cinquante mètres de long au minimum, et ils firent six fois le tour de la Terre avant de se poser dans un champ de maïs du Wisconsin.

Leurs équipages étaient largement humanoïdes en dépit de leur peau verte, de leurs antennes et de leurs mains pourvues de sept doigts. Ils accueillirent les curieux avec une parfaite courtoisie et se mirent aussitôt à apprendre l'anglais, travaillant avec une aisance surprenante. Dès qu'ils le purent, ils expliquèrent qu'ils venaient d'Orkhuzan, planète de l'Union Galactique.

Lorsqu'on les questionna au sujet du couple disparu depuis quatre mois et presque complètement oublié, ils parurent assez troublés et consultèrent leurs fiches. ls répondirent alors que ces deux personnages, En-Shan-Khorokum et Chi Balkhai, étaient des « trafiquants » notoires. Qu'était-ce qu'un « trafiquant »? Oh! tout simplement un menu délinquant qui, devançant le Service des Explorations Galactiques, arrivait le premier sur les nouvelles planètes et s'efforçait d'abuser de la confiance des indigènes crédules. Heureusement, les dirigeants *avisés* des pays de la Terre avaient percé ces desseins méprisables et le couple malveillant s'était enfui. Hélas! l'Union était loin d'être parfaite.

Pourtant, l'adhésion offrait des avantages. Les visiteurs présentèrent une abondante documentation : photographies, statistiques, spécimens. Ils se firent entendre à la radio, parurent à la télévision et répondirent avec une charmante franchise à toutes les questions qui leur furent posées. Ils firent au public les honneurs de leurs astronefs et laissèrent toucher leurs puissantes machines.

Oui, l'Union Galactique était désireuse d'admettre en son sein toutes les nations de la Terre. Celles-ci y trouveraient leur compte : oh! rien de bien spectaculaire, des réalisations qu'on pouvait tout naturellement attendre d'une science ayant quelque deux cents ans d'avance sur celle de l'humanité ; des remèdes à la plupart des maladies, la régénération des membres perdus et de quelques organes, un équilibre mental amélioré, une durée de vie triplée... des choses de cet ordre.

Bien sûr, l'offre n'était pas entièrement désintéressée. L'Union demandait en échange le génie technique de la Terre. Si incroyable que cela pût paraître, l'humanité, même à l'heure actuelle, avait, pour la fission de l'atome, trois variétés de piles dont personne dans l'Union n'avait eu l'idée.

Les honorables gouvernants et citoyens de la Terre seraient-ils disposés à envisager la question?

Les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, l'Inde et quelques pays européens et de l'Amérique latine avaient donné leur consentement, et un certain nombre d'autres nations étaient en proie à des révolutions qui allaient bientôt conduire à leur admission, quand un jeune reporter, débrouillard et plein de zèle, s'arrangea pour procéder à une inspection vraiment détaillée de l'un des grands navires. Ce qu'il y vit l'incita à entreprendre des recherches discrètes, mais ceux qu'il eût voulu retrouver avaient trop bien brouillé leur piste. Et puisque aucun limier plus qualifié ne fut capable (ou n'eut le désir) de passer outre aux règlements de sécurité protégeant les énormes navires, son seul témoignage ne

parvint jamais à convaincre son rédacteur en chef que plusieurs instruments de commande portaient des plaques de laiton bien nettes, revêtues de cette inscription :

GENERAL ELECTRIC
Schenectady, New-York, U. S. A.

Devant l'incrédulité générale des Terriens, il ne restait plus aux envoyés du Sagittaire qu'à se mettre à la portée de notre race arriérée, pour trouver dans sa propre primitivité le moyen de la convaincre. Les hommes avaient refusé de se laisser faire des cadeaux, mais ils acceptèrent béatement qu'on vienne solliciter leur soi-disant « génie technique ». De même, pour consentir à prendre au sérieux la Ligue Galactique, ils avaient besoin d'une arrivée spectaculaire d'astronefs, avec un débarquement de personnages suffisamment monstrueux pour avoir l'air d' « authentiques » habitants de l'espace. Aussi leur offrit-on cette mise en scène : rien n'était plus simple, pour des gens à qui la duplication *de* masse *offrait si peu de secrets qu'ils pouvaient, par exemple, produire et multiplier à volonté des automobiles ou des tracteurs, dans un music-hall. Mais il leur fallait bien auparavant trouver une « matière première de base » pour ces astronefs, c'est-à-dire opérer à partir de l'équipement fabriqué par une quelconque «* General Electric *» de la Terre. Le seul ennui — non prévu par eux — était qu'en reproduisant les instruments* atome par atome, *ils reproduisaient aussi certaines plaques de laiton révélatrices...*



■ *La « science-fiction » et les jeunes générations.*

« **Le Figaro Littéraire** » a publié en juin et juillet une série d'articles du célèbre romancier américain John Steinbeck, à l'occasion du séjour de celui-ci à Paris. De l'un de ces articles, publié dans le numéro du 24 juillet, extrayons les lignes suivantes :

Les enfants américains sont obsédés par des rêves d'espace et de voyage au pays des étoiles. Dans leurs jeux, ils se coiffent avec de grosses bulles en matière plastique. Ils parlent un mystérieux langage interplanétaire et ils rêvent à la Voie Lactée comme d'un but à leurs randonnées, et non comme d'une constellation mythique et diffuse.

La télévision donne sa forme visuelle à cette attirance, mais les enfants sont un public étonnant. Ils n'acceptent que ce qu'ils veulent, comme de nombreux producteurs, et non des moindres, ont pu le constater à leurs dépens.

On peut donc prévoir l'avènement prochain de toute une génération de futurs lecteurs de « science-fiction », formés dès leur enfance. La génération qui, peut-être, ira sur la Lune...

Mathématiques et Vaudou

(*The mathematical voodoo*)

par H. NEARING Jr.

Troisième épisode des fabuleuses aventures scientifiques (et para-scientifiques) de l'inimitable professeur Cleanth Penn Ransom, la terreur de l'Université de X... town, que nous avons déjà vu aux prises avec un cerveau électronique à l'âme byronienne dans « La machine à poésie » *: n° 3 de* « Fiction ») *et avec un perroquet aussi acariâtre que pédant (dans* « Le super-perroquet » *: n° 7).*

Cette fois, la dernière trouvaille du Pr. Ransom est une méthode inédite et... très personnelle d'enseigner les mathématiques (n'oublions pas que c'est là sa partie), méthode basée sur les pratiques magiques de l'envoûtement qui sont celles du culte Vaudou. Comment un cancre effarant arrive ainsi à résoudre des problèmes tels que celui de Dirichlet, devant lequel les maîtres de la science ont reculé, et ce qui s'ensuit, vous allez le savoir...



« DITES-MOI, comment s'appelait le maître de cet esclave que Socrate a fait accoucher d'un théorème de géométrie? » demanda le Professeur Cleanth Penn Ransom, de la Faculté de Mathématiques. « Naturellement, je veux dire, dont il a fait accoucher l'esprit (1). »

— « Ménon, » dit le Professeur Archibald MacTate, de la Faculté de Philosophie.

Les yeux de Ransom brillèrent.

— « C'est là le titre d'un dialogue de Platon. Celui dans lequel il relate toute cette histoire. »

— « Oui. »

— « Eh bien, c'est un ramassis de bêtises. » Ransom bomba son petit ventre et se mit à tourner dans son fauteuil pivotant.

MacTate sourit.

— « Ecoutez, mon vieux, vous parlez d'un type qui fait l'objet de *mes* cours. » Il tapota du doigt sur le bureau de Ransom. « M'avez-vous jamais entendu me moquer de Gauss et de Newton?... »

— « C'est exactement là que je voulais en venir. » Ransom s'arrêta

(1) Allusion à un point précis de la méthode socratique développée par Platon : la « maïeutique » ou « accouchement » des esprits, consistant à leur faire trouver d'eux-mêmes la vérité qu'ils connaissaient, sans le savoir, par « science infuse », innée.

Copyright, 1951, by Fantasy House, Inc.

de tourner et pointa l'index en direction de son collègue. « Tout au moins, vous pourriez enseigner à vos élèves des choses exactes. Dites-leur bien que l'esclave sur lequel travaillait Socrate ne pouvait pas être n'importe quel idiot. Je vous autorise à mentionner que ça vient de moi. »

Il s'enfonça le pouce dans la bedaine.

— « Ceci me paraît une conclusion plutôt évidente, » dit MacTate. « Mais que se passe-t-il? Quelqu'un se serait-il fait coller en algèbre? »

Ransom agita la main d'un geste de dédain.

— « Il y a toujours quelque imbécile pour se faire coller en algèbre. Mais ce n'est rien. Le type auquel je pense a été recalé six fois, dont deux pendant les cours de vacances. »

— « Vous n'allez tout de même pas me faire croire que vous ne pouviez pas remplacer cette matière barbare par autre chose... »

Ransom secoua la tête d'un mouvement d'impatience.

— « Un doyen gâteux nous a ressorti un vieux règlement de notre Université obligeant les étudiants à connaître un minimum d'algèbre. »

— « Mais ce garçon... »

— « Ce garçon! » gémit Ransom. « MacTate, j'aimerais que vous fassiez sa connaissance. Il doit venir me voir cet après-midi. Vous qui êtes un philosophe, vous arriverez peut-être à vous faire une idée sur lui. »

— « Je suppose que c'est un étudiant de votre cours d'algèbre? »

Ransom acquiesça d'un hochement de tête.

— « C'est un ancien et il est trop tard pour qu'il change de matière sans risquer un nouvel échec. Or, il... »

— « C'est un joueur de football? » (1).

— « Non, et c'est justement ce qu'il y a de curieux dans cette affaire. » Ransom avait l'air décontenancé. « Il est simplement bête de nature! »

Quelqu'un frappa très discrètement à la porte.

— « Le voici! Il... je... » Ransom fit pivoter son fauteuil, arrangea sa cravate, plaça avec grâce une main sur la tablette de son bureau et, de l'autre, saisit le revers de son veston. Puis, assumant un air grave, mais bienveillant, il psalmodia sur un ton modulé : « Entrez! »

Le jeune homme qui pénétra dans le bureau portait un pantalon brun, un veston bleu et une cravate jaune. Il était frêle, étroit d'épaules, mais sa tête et ses mains étaient démesurées. Dans son regard, perçait une expression de bête traquée.

— « J'avais rendez-vous, Monsieur. »

Sa voix était légère et mal timbrée.

— « Ah! oui! Prenez un siège, Finchell. » Ransom fit un geste en direction d'un fauteuil. « Voici Monsieur le Professeur MacTate de la Faculté de Philosophie. »

Le jeune homme serra la main de MacTate et s'assit.

(1) Allusion à l'importance que les sports prennent dans les Universités anglaises et américaines.

— « Voyons, Finchell, » dit Ransom, « qu'est-ce qui semble être le... hum... la base de vos difficultés? En ce qui concerne l'algèbre, bien entendu. »

Il dévisagea le jeune homme d'un regard perçant.

Finchell se frotta le nez. L'expression de bête traquée dans ses yeux sembla s'accentuer.

— « Eh bien... je ne sais pas, Monsieur. Je suppose que je suis simplement un peu arriéré. » Brusquement une idée illumina ses yeux. « Mon père et mon grand-père étaient des actuaires. Croyez-vous que cette veine pourrait être... exploitée? (Vous savez, comme on dit pour une mine?) »

Ransom continuait à le regarder. L'air de bête traquée revint dans les yeux de Finchell. Il eut un sourire un peu contraint. « Vous croyez que ça ne se peut pas? »

Ransom fouilla dans un des tiroirs de son bureau et en sortit un livre brun. Il le feuilleta.

— « Finchell, voici un livre d'arithmétique de l'école primaire. Sur la page 12, » — il tourna la page et la marqua — « nous trouvons un problème que la plupart des « demeurés » devraient être capables de résoudre. Le voici : « Si le cheval du fermier Brown mange un boisseau d'avoine en deux jours, quelle partie de la mesure constitue sa ration journalière? » En d'autres termes, Finchell... étant donné que la phraséologie de ce problème est quelque peu obscure, je vais vous l'expliquer... si le cheval mange *un boisseau* d'avoine en *deux* jours, combien d'avoine mange-t-il en *un* jour? » Ransom remarqua avec plaisir une légère lueur de compréhension dans les yeux de son élève. Il ajouta : « Je veux naturellement dire : exprimé en fonction du boisseau. »

La lueur s'éteignit dans les yeux de Finchell.

« Voyons, Finchell ! » Ransom considéra l'étudiant pendant un moment, le regard furieux. D'une voix ressemblant au bourdonnement d'une cloche, il répéta : « Voyons ! » Dans un tiroir de son bureau il prit une feuille de papier. Il y traça les contours d'une mesure et tira une bissectrice horizontale à travers son croquis. « Le cheval mange un boisseau entier en deux jours. » Il agita vaguement son crayon au-dessus du dessin. « Il lui faut *deux* jours pour manger le tout. Compris? Alors en un jour il mange... » — il désigna du crayon la partie supérieure de son croquis — « ...ceci. Vous n'avez qu'à diviser la mesure en deux. Vous y êtes? Alors, inscrivez sur ce bout de papier : un... divisé par... deux. » Il tendit le crayon au jeune homme.

Finchell regarda le papier avec l'air de quelqu'un à qui on aurait donné l'ordre de se jeter du haut d'un gratte-ciel. L'expression de bête traquée dans ses yeux devint poignante.

Ransom lui lança un sourire engageant. « *Un* divisé par *deux*. Vous devez y arriver. Allons, écrivez : *un*... »

Le jeune homme aspira profondément l'air avec un bruit de sanglot et traça un trait vertical très fin sur le papier.

« *C'est ça.* Vous y êtes presque. A présent divisez-le par deux. »

Finchell laissa tomber le crayon et jeta un regard implorant à son mentor. « Je ne *peux* pas y arriver, Monsieur, » dit-il. « C'est trop fort pour moi. »

MacTate sortit précipitamment son mouchoir, pris d'une quinte de toux irrésistible. Ransom regarda son protégé d'un air incrédule. Puis il laissa retomber le livre dans le tiroir du bureau. Le jeune homme se tortilla dans son fauteuil.

MacTate réussit enfin à maîtriser sa toux et s'essuya les yeux.

— « Dites-moi, où en êtes-vous avec la table de multiplications? » demanda-t-il en regardant Finchell.

Finchell s'épanouit. « Oh ! Les multiplications, je sais les faire. »

— « Ah ! vous savez les faire? » Ransom n'arrivait pas à déguiser complètement le scepticisme qui perçait dans sa voix. « Voyons un peu. Combien font deux... Non, Prenons un exemple vraiment difficile. Combien font neuf fois trois? »

Le jeune homme leva les yeux au plafond et sa mâchoire inférieure se mit à s'agiter. Pendant une minute ou deux, il sembla mastiquer un caramel imaginaire. Puis il dit : « Vingt-six... non... vingt-sept. »

— « Mon Dieu ! Mais c'est exact ! » s'écria Ransom stupéfait. « Comment avez-vous fait ça? Calcul de tête? »

Finchell baissa les yeux au sol, dans l'attente de reproches.

— « Eh bien oui, dans un sens. J'ai compté sur mes dents. »

— « Quoi? Sur vos dents? »

— « Oui. Vous comprenez, j'ai raisonné qu'une fois neuf fait neuf. *Tout le monde* sait ça. Alors, je place ma langue sur cette dent de sagesse, » — il mit un doigt dans sa bouche ouverte et désigna la dent — « et je dis qu'elle correspond à un. Or, je sais que j'ai huit dents de chaque côté de ma mâchoire inférieure. Aussi, celle sur laquelle il s'agit de s'arrêter de compter, lorsqu'on fait une multiplication par neuf, est celle-ci » — il la désigna — « soit une dent après le milieu de la mâchoire. Il n'y a plus qu'à compter trois fois jusqu'à ce point, en commençant à chaque fois par la dent « un », et on obtient trois fois neuf. » Finchell sourit avec l'air de quelqu'un qui a raisonnablement surmonté les difficultés. « C'est moins visible que de compter sur les doigts et les gens se moquent moins de vous. »

— « Eh bien, Ransom, vous ne pouvez pas prétendre que vous n'avez aucune base pour travailler, » dit MacTate en se tournant vers son collègue. « Il sait faire des multiplications. C'est déjà un début. »

— « En effet ! » Ransom regardait son élève d'un air menaçant.

MacTate se frotta le menton. « Peut-être y aurait-il un moyen de lui donner de l'assurance... Vous comprenez? Quelque formule très simple qu'il pourrait apprendre par cœur et appliquer à différents genres de problèmes? »

Ransom dévisagea son protégé et secoua judicieusement la tête. « Il lui faudrait plutôt un gri-gri. »

MacTate sourit.

— « Vous faites allusion à quelque chose dans le genre des amulettes des joueurs de football? »

— « J'en ai vu produire leur effet. »

Ransom regardait son protégé une fois de plus.

En suivant la direction du regard de son collègue, MacTate remarqua que les yeux de Finchell brillaient d'une ardeur insolite. Il s'empressa de disperser l'intérêt malsain que l'étudiant portait à ce tournant de leur conversation.

— « Allons, Ransom. Si vous continuez ainsi, vous allez bientôt donner des leçons particulières à une poupée en cire où vous aurez introduit des rognures d'ongles de votre élève. Un gri-gri vaudou ou je ne sais quoi. »

Ransom se tourna vers son collègue avec une expression aussi ardente que celle de Finchell.

— « Que disiez-vous? »

— « Tout simplement qu'il est absurde de supposer que cette magie contagieuse... »

— « Attendez ! » s'écria Ransom en pointant du doigt vers lui. « Que trouvez-vous de tellement absurde à ceci? J'ai lu dans... dans bien des publications que ces histoires de gri-gri produisent encore des résultats étranges parfois. Qui sait? » Il regarda Finchell. « Qui sait ce qu'il vaudrait mieux pour ce garçon. » Il plaça une main protectrice sur l'épaule du jeune homme. « Tout ce que nous pouvons faire pour lui est justifié. » Il tourna son fauteuil vers le bureau. « Sauf un assassinat, » ajouta-t-il à mi-voix.

— « Mais Ransom, ne pensez-vous pas... »

Ransom jeta à son collègue un regard d'avertissement.

— « Pour ma part je crois que l'idée du gri-gri vaut la peine d'être mise à l'épreuve. » Il fourragea dans un des tiroirs et en sortit une pince à couper les ongles. « Tenez, Finchell. Donnez-nous quelques rognures de vos ongles. »

Finchell pressa les poings contre son ventre et se recroquevilla dans le fauteuil.

— « Qu'est-ce qui ne va pas, mon garçon? » demanda Ransom. « Il s'agit cependant d'une chose qui pourrait jouer en votre faveur. »

— « C'est que... je... » haleta Finchell, « ... je n'ai plus d'ongles. Je les ai tous rongés en essayant de faire de l'algèbre. »

Ransom eut un sourire tendu, mais sympathisant.

— « C'est tout? Eh bien, une touffe de vos cheveux fera aussi bien l'affaire. »

Il sortit un canif de sa poche, l'ouvrit et coupa plusieurs mèches dans les cheveux du jeune homme.

— « Et à présent, MacTate et moi, nous allons faire cet après-midi une poupée de cire. Ce soir, » dit-il en envoyant une grande tape dans le dos de Finchell, « ce soir je ne serais nullement surpris si vous découvriez soudain que des concepts mathématiques germent dans votre cerveau. » Il rit, d'un rire peut-être un peu trop bon enfant. « Demain, au cours, nous verrons bien ce qui se sera passé. »

Finchell se leva, serra la main de Ransom de ses deux mains, avec ferveur, et plongea un regard grave dans les yeux du petit professeur. « Merci, Monsieur, merci... » Il pivota sur ses talons et quitta la pièce.

Dès que la porte se fut refermée sur Finchell, MacTate regarda son collègue.

— « Mon cher Ransom... »

— « Allons ! Il n'y a aucun mal à essayer cette méthode, MacTate. Ce garçon fait partie de cette catégorie de simples d'esprit qu'on peut aider par des superstitions. Si nous parvenons à lui inculquer des notions de mathématiques, peu importent les moyens... »

— « Mais il pourrait en parler à quelqu'un et vous seriez la risée de... »

— « *Lui!* Il n'en soufflera mot à personne, » dit Ransom avec un geste négligent en direction de la porte. « Ne venez-vous pas de l'entendre dire, il y a quelques instants à peine, qu'il comptait sur ses dents et non pas sur ses doigts, pour que les gens ne se moquent pas de lui ? Il a une peur bleue que quelqu'un découvre qu'il est un cancre. »

— « Cependant il vous a avoué compter sur ses dents. »

— « D'accord. Mais moi, c'est différent. Il se confessait à l'expert en diagnostic. Quant à ce gri-gri... » Ransom fit la grimace.

— « Eh bien, j'espère que vous voyez juste. A propos... » MacTate jeta un regard intrigué à son collègue. « Avez-vous vraiment l'intention de faire une poupée de cire ? »

Ransom leva les yeux sur lui avec un rictus de mépris qui, lentement, se transforma en une expression de méfiance.

— « Est-ce que c'est vraiment nécessaire ? Je veux dire que j'en fabrique une ? »

MacTate sembla pensif.

— « En faisant abstraction des considérations éthiques, il m'est venu à l'idée que, si vous ne vous êtes pas trompé dans le jugement que vous portez sur ce garçon, il est exactement du genre de type qui insistera pour voir la poupée. Et vous feriez même bien de laisser dépasser quelques-uns de ses cheveux de ce gri-gri. Si votre tentative doit être couronnée de succès, il faut que vous puissiez lui donner des preuves concrètes de tout ce que vous avancez. »

Ransom poussa un soupir. « Bon, bon ! Je ferai une poupée. » Il abattit sa main sur le bureau. « Mais je vous préviens que je n'irai pas jusqu'à *lui* enseigner l'algèbre. »

MacTate ne discuta pas sur ce point de détail, mais plus tard, il se demanda s'il n'aurait pas dû le faire. Le lendemain, pendant son cours,

ses pensées allaient de temps en temps vers Finchell et la poupée de cire. Le surlendemain, il se retrouva dans le bureau de Ransom.

— « Eh bien, Ransom? Comment va votre protégé? Comment s'appelle-t-il déjà... Finchell! »

Ransom foudroya son collègue du regard.

— « Je suppose qu'il n'y a aucun changement? » poursuivit MacTate, ses yeux parcourant le bureau. « Avez-vous cette poupée de cire sous la main? »

Ransom ouvrit le tiroir du bas de sa table de travail, en sortit la poupée et la plaça sur la tablette. Elle mesurait une quinzaine de centimètres et était peinte en brun et en bleu, avec un trait jaune représentant la cravate. Sur le sommet de sa tête, dépassaient quelques cheveux disposés en quinconce et pris dans la cire. Les traits étaient vagues, mais il s'en dégageait une impression sinistre.

— « Vous aviez raison pour une chose, » dit Ransom en tournant la poupée et en la dévisageant. « Finchell est venu me trouver le lendemain de notre entretien et a demandé à voir ce machin. Il a même voulu savoir comment je m'y prenais pour lui donner des leçons. »

Il sourit à ce souvenir.

— « Et que lui avez-vous répondu? »

— « J'ai été assez évasif. Je crois lui avoir dit que j'étudiais progressivement le manuel avec elle. Je ne me souviens plus... »

— « Vous a-t-il cru? »

MacTate avait tourné la poupée vers lui.

— « Quoi? » demanda Ransom, le regard fixé sur son collègue.

— « L'avez-vous convaincu que vous donniez réellement des leçons à la poupée? » MacTate agita la main. « Ou bien croyez-vous qu'il a déjoué votre ruse? »

— « Bien sûr que oui. Qu'il me croit, je veux dire. » Ransom eut l'air embarrassé. « Du moins j'espère qu'il m'a cru. Comment peut-on savoir ce que pense un garçon comme lui? Si seulement il lui arrive de penser. En tout cas, il n'a pas insisté. »

— « Je vois, » dit MacTate en passant les doigts sur les cheveux sortant de la tête de la poupée.

Les paupières de Ransom se plissèrent.

— « Ecoutez, MacTate, où voulez-vous en venir? Pourquoi ce garçon ne me croirait-il pas? J'ai fait la poupée... je la lui ai montrée. Est-ce que ça... »

— « Ransom, mon vieux, » — MacTate posa ses mains sur le bureau et se pencha en avant — « en tant qu'ami de longue date, je peux me permettre de vous dire, sans vous offenser, que vous êtes un des plus mauvais menteurs que la terre ait jamais portés. Comme je vous l'ai déjà fait remarquer l'autre jour, une mystification de ce genre doit être aussi convaincante que possible. Dites-vous bien que l'inaptitude de ce garçon pour les mathématiques ne l'empêche nullement d'être perspicace en ce qui concerne les réactions humaines. Il se peut qu'il

soit incapable d'apprendre votre algèbre, mais il est probablement plus apte à déceler votre sincérité que vous ne vous l'imaginez. Si vous voulez mon avis, je crois que vous devriez réellement étudier un manuel avec cette poupée — progressivement, comme vous venez de le dire — afin de pouvoir donner à ce garçon la preuve de votre bonne foi, sans aucune équivoque. »

— « Hé ! là, » s'écria Ransom, outragé. « Vous n'allez pas me dire que vous voulez me voir, *moi,* enseigner l'algèbre à ce... ce... » Il fit un geste de dédain en direction du gri-gri. « Mon Dieu, MacTate. Tout le monde va croire que je suis devenu fou à lier. »

— « N'est-ce pas vous-même qui m'avez fait remarquer que Finchell ne parlera probablement à personne de cette histoire ? »

— « MacTate, me voyez-vous... »

MacTate haussa les épaules.

— « Faites ce que vous voulez, mon vieux. Je vous ai simplement dit ce que je pensais. »

Ransom appuya les coudes sur son bureau et plaça le menton entre ses mains, le regard lugubrement perdu dans le vague.

— « Très bien. J'ai dit que je tenterais cette expérience idiote, aussi la mènerai-je à bout. Mais allez-vous-en, MacTate. Je ne ferai rien en présence d'un tiers. »

Le lendemain matin, la sonnerie du téléphone sur son bureau surprit MacTate dans un petit somme dû à la lecture du *Journal d'Esthétique* encore ouvert devant lui. La voix de Ransom, à l'autre bout du fil, était tendue et excitée.

— « MacTate ! Il a réussi à résoudre un problème ! Ce matin ! »

— « Problème ?... Il ?... » MacTate n'était pas encore entièrement éveillé. « Qui ça ? »

— « Finchell ! Qui voulez-vous que ce soit ? Il a réussi à résoudre un problème, pendant le cours, et tout seul encore. Croyez-moi, je n'exagère rien. »

— « Ah ! Finchell... Oui... Il a résolu un problème ? De quel genre ? »

— « Un problème d'*algèbre*. Mais qu'avez-vous, MacTate ? Vous dormez ou quoi ? »

— « Non, non. Je voudrais simplement savoir si c'était un problème de multiplication, comme l'autre jour, ou quelque chose de plus difficile ? Vous dites que c'était un problème d'algèbre ? Rien de très difficile, je suppose ? »

— « Oh ! non, rien de très difficile, » chevrota Ransom ironiquement. « Tout juste une toute petite chose faisant intervenir le théorème binômial, un point, c'est tout. »

— « Ransom, vous vous fichez de moi ? »

— « Ecoutez, MacTate, sur mon honneur de... Ecoutez ! Je jure par tout ce... »

— « Le théorème binômial ! » MacTate savoura l'idée. « Vous parlez vraiment sérieusement ? »

— « Sur mon honneur de... »

— « Et la solution était exacte? Vous ne soupçonnez pas que le problème avait été résolu par un de ses camarades qui le lui aurait fait ensuite apprendre par cœur... »

— « Absolument pas. Je lui ai fait refaire les opérations trois fois, chaque fois avec des signes différents, et même une fois j'avais changé les exposants. Il le possède sur le bout du doigt. Je parle du théorème binômial. »

— « Une minute, Ransom. Vous avez enseigné quelque chose à la poupée hier? »

— « De quoi vous mêlez-vous? »

MacTate ignora cette rebuffade.

— « Que lui avez-vous appris? Réfléchissez. »

— « Mais... » La voix de Ransom se réduisit presque à un murmure. « Je crois bien que c'était le théorème binômial. »

***

Une quinzaine de jours plus tard, Ransom informa son collègue que Finchell, ayant maîtrisé l'algèbre et la géométrie analytique, s'était plongé corps et âme dans le calcul infinitésimal et dans les mathématiques supérieures.

— « Nous allons lui faire passer des examens spéciaux pour satisfaire aux règlements de l'Université, » déclara Ransom. « N'importe comment, à la fin de l'année, il sera plus calé en mathématiques que bien des sommités de cette faculté. » Il rit. « Quel type ! Cependant, je continue à me sentir parfaitement idiot à donner des leçons à ce machin, » ajouta-t-il en caressant la tête de la poupée, « mais c'est une... expérience unique que de faire assimiler un traité de mathématiques par semaine à ce gri-gri, en sachant que quelqu'un apprend tout ce que vous enseignez à une chose inerte. A présent, je me sens dans la peau d'un répétiteur. »

— « Eh bien, vous donnez, en somme, des leçons particulières à deux élèves à la fois. » MacTate sourit.

— « Oui, et à eux deux ils font des progrès inouïs. Après tout, on devrait peut-être changer les méthodes d'enseignement et adopter celle-ci pour tout le monde? »

MacTate secoua méditativement la tête.

— « Non. Ça ne marcherait pas. Il n'y a déjà que trop de génies dans cette Université. »

— « Mais je vous assure que Finchell, lui, est un véritable génie, » dit Ransom en posant la poupée sur le bord de son bureau. « Ou bien c'est cette poupée qui en est un. Je ne sais pas lequel des deux. La semaine prochaine, nous nous attaquerons aux variables complexes. » Du

bout des doigts il fit basculer la poupée et la regarda tomber dans la corbeille à papier. « Je me demande combien de temps il mettra pour apprendre tout ce que je sais en mathématiques. » Il plongea la main dans la corbeille à papier, y repêcha la poupée et la replaça sur le bord de la table de travail.

MacTate le considéra pensivement.

— « Il est fort possible que des conceptions mathématiques que vous n'ayez jamais eues se forment dans le cerveau de Finchell. C'est une question de juxtaposition, d'attention et d'expérience générale, n'est-ce pas? »

— « Mais Socrate et l'esclave de ce type? Vous vous souvenez? Dans Platon. Il déclare bien qu'on naît avec, par exemple, toutes les mathématiques dans la tête, et qu'on n'a pas besoin de les apprendre, mais seulement de s'en souvenir. » De nouveau Ransom poussa la poupée et l'envoya valser dans le panier à papier. Sa tête vint porter sur le bord de la corbeille métallique et la fit résonner.

— « Ne craignez-vous pas de casser cette chose en jouant ainsi avec elle, Ransom? Je me demande ce qui se passerait si vous la cassiez? »

— « Elle est incassable, » déclara Ransom. « Elle est faite de cire d'une qualité spéciale. Je ne cesse de faire ça avec elle. »

— « Et en ce qui concerne l'esclave de Ménon, » — les yeux de MacTate scintillèrent — « c'est vous-même qui m'avez assuré que la notion de concepts mathématiques innés est insoutenable. Si je me souviens bien, vous avez dit que ce n'était là qu'un tas de balivernes. » Il se dirigea vers la porte, puis pivota sur ses talons. « N'oubliez pas de repêcher la poupée de la corbeille à papier. Que le ciel vous préserve de faire disparaître un génie en puissance en perdant son contrôle psychique. »

⁂

De temps en temps, au cours des mois suivants, MacTate écouta son collègue lui parler, avec ravissement, des triomphes nouveaux de Finchell. Puis un jour Ransom le convoqua à son bureau pour « quelque chose de très important ». Lorsque MacTate y arriva, il trouva le petit professeur souriant avec une joie visible à un jeune homme vêtu d'un costume gris qui le moulait parfaitement et assis devant son bureau. MacTate dévisagea le visiteur, essayant de le situer.

— « MacTate, vous vous souvenez certainement de Finchell? » dit Ransom, rayonnant.

Le jeune homme se leva pour lui serrer la main. MacTate faillit se frotter les yeux. Il n'y avait plus la moindre trace de timidité, plus le moindre regard de bête traquée, ni cette gaucherie de lapin effrayé, chez le cancre en mathématiques dont il avait fait la connaissance à peine quelques mois plus tôt. Le garçon qui lui serrait la main était un être

mûr, presque beau, respirant l'intelligence et la compétence. Sa poignée de main était presque paralysante.

— « Je n'ai pas oublié que je dois les débuts de ma carrière à une de vos suggestions, Monsieur. Je suis très heureux de vous revoir. »

Disparue également l'incertitude dans la voix. Finchell avait maintenant une basse sonore.

— « Dites donc, » dit Ransom, tandis que les autres se rasseyaient, « j'aimerais bien qu'on m'accorde à moi aussi le crédit d'avoir participé à cette métamorphose. A l'époque, j'avais raison au sujet de Socrate et de l'esclave, n'est-ce pas, MacTate? C'est simplement une question de capacités et d'expérience. Je veux dire d'aptitude aux mathématiques. Comment aviez-vous dit?... Juxtaposition et attention. »

— « Vous voulez dire que Finchell sait des choses que vous ne lui avez pas enseignées? »

MacTate considéra le jeune homme avec intérêt. Ransom parut agacé par ce doute sur les qualités de son protégé. « MacTate, Finchell sait une chose que jusqu'à nos jours aucun mathématicien n'a encore découverte. Il a résolu le problème de Dirichlet. »

— « Il a quoi? De quoi diable parlez-vous? »

— « Dirichlet était le successeur de Gauss à l'Université de Gœttingen. Entre autres choses, il a essayé de démontrer qu'une zone limitée par une seule courbe, comme par exemple un morceau de la surface terrestre, peut être projetée isogonalement et point par point sur un cercle. Dans le cas de la Terre, cela revient à reproduire une surface convexe sur une surface plane comme, par exemple, une carte. Eh bien, pour le démontrer, il s'attaqua à un problème analogue dans le calcul infinitésimal des variations. Le problème consistait à trouver une fonction *u*, qui, par ses premières dérivées, est continue dans la zone à projeter, dont les secondes dérivées sont elles-mêmes continues, et qui forme un minimum de l'intégrale... Je n'entre pas dans les détails. En tout cas, pendant un certain temps, ils déclarèrent qu'une telle fonction existait réellement et ils appelèrent la méthode qui aurait permis de résoudre ce problème, le Principe de Dirichlet. Puis un dénommé Weierstrass prouva que le raisonnement était insuffisant. Et voilà que Finchell... » — Ransom considéra le jeune homme avec une fierté presque maternelle — « ...Finchell a définitivement et irréfutablement prouvé que la fonction *u* existait. »

MacTate regarda Finchell et hocha la tête.

— « Je suppose qu'il s'agit là de quelque chose de très important? »

— « Oui. Ici à la Faculté nous avons vérifié et revérifié ses calculs, » poursuivit Ransom, « et puis nous les avons envoyés partout — à Chicago, à Princeton, à Londres, à Paris — en vue d'une contre-vérification, et personne n'a pu y découvrir la moindre erreur. » A nouveau il adressa un énorme sourire au jeune homme. « Finchell jouit déjà d'une réputation internationale. »

L'interpellé rit, magnifiquement et un peu pompeusement, puis se

leva. « Allons, allons, Professeur ! Vous allez me faire rougir. Je ferais mieux de retourner à mes travaux. » Il saisit la main de MacTate et un sourire cordial s'épanouit sur ses lèvres. « J'ai eu beaucoup de plaisir à vous revoir, Monsieur. »

Il se retourna vivement et quitta la pièce. MacTate le suivit du regard, pensif.

— « Et dire qu'il y a quelques mois à peine... »

— « Mon Dieu ! vous vous souvenez encore de ça? » Ransom fit la grimace. « Quand je pense que j'espérais de tout cœur qu'il lui arrivât quelque chose d'horrible. Et voilà qu'il est la gloire de notre Université. La semaine prochaine il doit faire une conférence sur la fonction *u*, dans notre série de cours publics. C'est le seul étudiant à qui l'on ait jamais permis de faire une chose pareille. Quelques-uns des plus gros bonnets de la région viendront exprès pour l'entendre. »

— « Eh bien, » dit pensivement MacTate, « je suis heureux d'apprendre toutes ces bonnes nouvelles. Je me demande simplement ce que fera Finchell, lorsque vous cesserez de donner des leçons particulières à cette poupée. Avez-vous déjà essayé de le sevrer? »

— « Non. » Ransom sortit la poupée du tiroir, la regarda longuement, puis la posa sur le bord de son bureau. « Mais d'ici peu de temps il n'en aura plus besoin. Il est en train de travailler sur une critique de la théorie du champ unifié d'Einstein... vous savez bien, celle qui prouve que la pesanteur et l'électromagnétisme sont une seule et même chose. Il doit présenter une communication à ce sujet à notre congrès de mathématiciens l'été prochain. Aussi me faut-il lui inculquer les tenseurs complexes. Et après nous pourrons arracher ces cheveux et enfin... » (il fit tomber la poupée dans la corbeille à papier) « ...jeter ce machin aux ordures. »

— « Lui en avez-vous parlé? »

— « Non. Et pourquoi lui en parlerais-je? Il se défend très bien dans l'état actuel des choses. »

— « Vous ne croyez pas qu'il prendra vos intentions en mauvaise part? »

Ransom récupéra la poupée du panier à papier.

— « Je ne vois pas pourquoi il l'apprendrait jamais. Il y a bien longtemps qu'il ne m'a pas demandé de nouvelles de la poupée. Il doit l'avoir complètement oubliée. En fait, » — ses yeux pétillèrent — « Finchell semble s'intéresser à un autre genre de poupée depuis quelque temps. Une fille qui chante quelque part dans le centre de la ville. Elle s'appelle... Dolorès quelque chose. Elle a développé en lui un tel goût pour la musique que j'en suis presque jaloux. »

Il ricana.

MacTate désigna la poupée d'un geste.

— « Je me demande si ce gri-gri l'est aussi? »

— « MacTate ! Voulez-vous cesser de vous tracasser au sujet de

cette poupée. On pourrait vraiment croire que vous prenez au sérieux cette histoire de gri-gri. Moi, je dois continuer à faire l'idiot avec, afin qu'il ne puisse pas s'imaginer que je lui mens, mais ce n'est nullement une raison pour que vous vous comportiez comme s'il y avait vraiment quelque chose de... de valable dans toute cette histoire. Je donne à résoudre à Finchell les mêmes problèmes que ceux que j'enseigne à la poupée et il parvient à en trouver la solution, c'est tout. » Ransom plaça la poupée sur le bord du bureau. « Un jour, lorsqu'il sera un vieux professeur gâteux, il pourrait se souvenir et dire : « Ransom, mon vieil ami et bienfaiteur, qu'est-il donc advenu de ce ridicule gri-gri de cire que vous aviez fait à mon effigie. » Et je lui taperai sur l'épaule en lui disant : « Finchell, vous rêvez. Il n'y a jamais rien eu de semblable. Tout ce dont vous aviez besoin, à l'époque, c'était d'un peu de confiance en vous-même et... » (Ransom fit basculer la poupée dans le panier à papier) « ...je vous l'ai donnée. Aussi, cessez de vous faire des cheveux au sujet de cette histoire. »

*
* *

MacTate aurait voulu partager l'optimisme de Ransom. Il n'arrivait pas à surmonter un pressentiment de mauvais augure, la sensation que toute cette affaire avait quelque chose qui ne tournait pas rond depuis le début, et qu'à présent elle échappait à leur contrôle. Mais il se consola à l'idée qu'au fond cela ne le regardait pas et, pendant toute la semaine qui suivit, il évita le bureau de son collègue pour ne pas avoir à se préoccuper de l'histoire.

Mais, un matin, la sonnerie du téléphone le surprit de nouveau en train de sommeiller sur le *Journal d'Esthétique*. Ransom insistait avec fougue pour qu'il vienne le voir sur-le-champ.

— « Que s'est-il encore passé? » demanda MacTate, somnolent. « Votre Finchell a-t-il découvert la treizième dimension? »

— « MacTate, vous n'êtes pas venu à la conférence hier soir? Je me souviens vous avoir dit... »

— « Quelle conférence? Ah! vous parlez de celle que devait faire Finchell? Sur une fonction quelconque? Non, je n'y étais pas... je... »

— « Eh bien, Finchell n'y était pas non plus! »

— « Quoi? »

Ransom avait raccroché. MacTate ne perdit pas de temps pour se rendre au bureau de son collègue. Le petit professeur était en train de l'arpenter, dans un état d'agitation extrême.

— « MacTate, pourquoi me fait-il une chose pareille? Pourquoi? J'en fais un grand mathématicien, je fais vérifier son problème partout, je réussis à le faire admettre comme conférencier, j'invite des huiles à venir l'entendre. Et voilà qu'il disparaît sans un mot. »

— « Qu'avez-vous fait? Annulé la conférence? »

— « C'était impossible. Tout le monde était déjà arrivé. Nous avons été obligés de demander au Doyen de parler des méthodes d'enseignement de calcul rapide. C'était... lugubre. » Ransom s'assit et se prit la tête dans les mains. « Et au point de vue mathématiques, la réputation de l'Université est fichue. »

MacTate avait l'air pensif.

— « Quand avez-vous vu Finchell pour la dernière fois? »

— « Voyons... nous sommes mardi. » Ransom réfléchit un instant. « Hier je m'étais dit qu'il se reposait en vue de sa conférence, aussi ne me suis-je pas préoccupé de lui. Le week-end ne compte pas. Jeudi et vendredi derniers j'étais en voyage. Je crois que cela doit faire une semaine environ. »

— « Mon vieux, vous êtes-vous renseigné dans les prisons? Ou dans les hôpitaux? » demanda MacTate en posant une main sur l'épaule de son collègue.

Ransom haleta. Ses yeux, subitement vitreux, fixèrent un point imaginaire derrière MacTate. Ses lèvres formèrent le mot « morgue ». Il saisit son chapeau et bondit vers la porte. « Allons-y ! »

***

Après une semaine environ de recherches frénétiques — entre les cours et après ceux-ci — à la morgue, au bureau des personnes disparues, aux postes de police, au service de la Santé Publique et auprès de cinq ou six compagnies d'assurances, Ransom commençait à se dire que Finchell avait été enivré quelque part pour être embarqué sur un bateau faisant un trafic illicite, tandis que MacTate penchait en faveur de la théorie selon laquelle la poupée avait eu une attaque d'amnésie contagieuse, sa tête ayant porté trop violemment sur le rebord de la corbeille à papier.

— « Savez-vous, » dit-il un jour qu'ils étaient installés dans le bureau de Ransom, exténués par une de leurs tournées habituelles, « je me demande s'il *pourrait* y avoir un rapport quelconque entre la poupée et la disparition de Finchell? S'il a senti qu'elle n'était pas traitée convenablement... »

— « Qui est-ce qui ne la traite pas convenablement? »

— « Vous rendez-vous compte que lorsque vous la faites basculer dans le panier à papier, sa tête vient souvent heurter le rebord de celui-ci. Avez-vous jamais remarqué si elle était peut-être félée, ou bien... »

— « Bien sûr que non, qu'elle n'est pas fêlée ! » Ransom paraissait offensé. « Il me semble que je devrais le savoir, puisque je travaille constamment avec elle. »

— « Quand lui avez-vous donné sa dernière leçon? »

— « Voyons... c'était... mais quelle importance cela peut-il avoir? Tenez ! je vais vous la montrer ! » Ransom ouvrit le tiroir du bas de son bureau et y plongea la main. « Ainsi, vous pourrez constater de *visu*

qu'elle est toujours la même et... » Il ouvrit son tiroir plus grand, se pencha dessus et y farfouilla. « Tiens! C'est étrange! Je suis cependant certain... Peut-être l'ai-je mise dans cet autre tiroir? » Il ouvrit le tiroir du dessus et le fouilla. Puis encore celui du dessus. Et, finalement, le tiroir central en haut du bureau. Puis il regarda MacTate d'un air complètement désorienté.

— « Où a-t-elle pu passer? »

— « Avez-vous pensé à la corbeille à papiers? »

Ils faillirent se cogner la tête l'un contre l'autre en se penchant avec un ensemble parfait sur le panier à papiers. Ransom y enfouit la main et en sortit quelques boules de papier froissé, ainsi qu'un carton à bonbons vide. Mais aucune poupée ne s'y trouvait.

— « Eh bien, » dit MacTate, « tout ceci pourrait avoir une signification beaucoup plus profonde que... »

— « Ecoutez, MacTate! Qu'a-t-il bien pu arriver à cette poupée? Il nous faut la retrouver. Il faut découvrir celui qui s'est permis de la voler! » Les yeux de Ransom étaient remplis d'angoisse. « Mais qui donc aurait voulu la prendre? » Il se tordit les mains. Quelqu'un frappa à la porte.

— « Zut! Qui?... »

La porte s'entrouvrit et une tête passa dans l'entrebâillement.

— « Professeur Ransom? » Le visiteur entra dans la pièce. Il portait un pantalon bleu, un veston marron et une chemise de soie à col ouvert. Malgré ses cheveux ondulés et une moustache de fraîche date, Ransom reconnut son ancien protégé.

Finchell se dirigea langoureusement vers un fauteuil, s'y laissa tomber et sourit stupidement au petit professeur.

— « Je quitte l'Université, Professeur. Cependant, comme je me suis souvenu que vous aviez été un conseiller précieux pour moi, je me suis dit que la moindre des choses était de vous mettre au courant de ma décision. »

Il parlait avec une étrange articulation précieuse, en tordant sa bouche en cul-de-poule.

— « Eh bien, je trouve que c'est très chic de votre part, Finchell. » Mais Ransom fut incapable de maintenir son sarcasme. « Où étiez-vous passé, espèce de Judas? » éclata-t-il. « Pourquoi me faites-vous courir de la morgue à... » Comme s'il s'était subitement rendu compte de l'inutilité de sa rage, il s'interrompit et jeta un regard implorant à son ex-protégé. « Finchell... pourquoi? » murmura-t-il.

Celui-ci paraissait légèrement étonné de l'éclat de Ransom.

— « Une conférence? A la morgue, dites-vous? » Il plissa les paupières et passa la main sur ses yeux d'un geste plein de grâce. « Ah! oui, je me souviens à présent. Oui, il y avait quelque chose au sujet d'une conférence. Mais elle ne devait pas être faite à la morgue, si je ne me trompe? Eh bien, » — il rouvrit les yeux — « j'espère que je n'ai rien manqué d'important. »

Ransom étant sans voix, ce fut MacTate qui parla.

— « Vous dites que vous quittez l'Université? »

— « Oui. » L'expression de Finchell trahissait une nuance de dédain. « Ce n'est pas que je désapprouve le genre de travail que vous faites ici, il doit certainement avoir une utilité quelconque, mais, comme dit si bien Dolorès : lorsque l'art est en jeu... »

Il eut un sourire patient. « Je dois passer mon audition décisive demain et d'attendre mon diplôme universitaire retarderait ma carrière de plusieurs mois. Ce n'est pas que je fasse fi des diplômes, mais... » A nouveau il eut un geste gracieux de la main. « Je suis sûr que vous me comprenez. » Il se leva. « J'ai été très heureux de vous connaître, Professeur, » dit-il en s'adressant à Ransom. « J'essaierai de me souvenir de vous et je vous ferai envoyer des billets de faveur un de ces jours. » Puis il se tourna vers la porte.

— « Finchell ! » s'écria MacTate, dans son dos. « Une dernière question avant que vous ne partiez. La fonction *u* a-t-elle pour vous la moindre signification? »

Finchell se retourna. « La fonction *u ?* » Il ferma les yeux et toucha ses paupières de la main, toujours avec une grâce parfaite. « Non, je ne vois vraiment pas. » Il rouvrit les yeux. « Cependant, cela m'a tout l'air d'être une de ces horribles histoires de mathématiques. Je n'y ai jamais rien compris. » Il pivota de nouveau sur ses talons et sortit de la pièce en tortillant les hanches.

MacTate poussa un soupir.

— « Eh bien, je me vois peiné de vous dire, Ransom, que je vous avais prévenu. Je savais bien que vous auriez dû être plus prudent avec cette poupée. »

Ransom sursauta.

— « La poupée, MacTate ! Rappelez-le ! Nous avons oublié de lui demander ce qu'il avait fait de cette poupée. »

— « Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il en ait fait quoi que ce soit? »

— « Mais nous sommes les seuls à être au courant de son existence. Qui d'autre que lui... »

— « Ce n'est pas tellement sûr. » MacTate secoua la tête. « A mon avis, c'est plutôt la personne chargée de vider votre corbeille à papiers qui pourrait le mieux vous renseigner sur le sort de la poupée. Quelle peut-elle être? »

Ransom le regarda.

— « Vous croyez? » Il se leva. « Essayons de découvrir qui s'en occupe. »

Ils allèrent trouver l'Architecte en Chef qui les envoya à l'Administrateur des Bâtiments et Jardins, et, après être passés par l'Econome Général, le Portier Chef et son Assistant, chargé des lavabos et des ordures, ils tombèrent finalement sur l'aide-portier qui était en train de remplir des distributeurs de savon à l'Ecole d'Administration Commerciale. C'était un homme entre deux âges, à la silhouette de fil de fer.

— « Une poupée? » demanda-t-il en réponse à leurs questions. De son index il se frotta méditativement le nez. « Ah! la petite poupée. Peinte de toutes les couleurs. Oui, je l'ai trouvée dans une corbeille à papiers, il y a deux ou trois semaines de ça. Je l'avais prise pour la donner à ma gosse, mais je l'ai perdue. »

Il secoua tristement la tête.

— « Comment avez-vous pu perdre une chose pareille, » éclata Ransom, furieux. « Vous étiez au moins... »

— « Un petit instant, mon vieux, » intervint MacTate, en faisant un pas en avant. « Dites-moi, » demanda-t-il à l'aide-portier, est-ce chez vous que vous l'avez perdue? »

L'aide-portier réfléchit, puis secoua la tête.

— « Non. Je ne l'avais plus en rentrant. Je n'en ai même pas parlé à la petite. Elle a... » L'homme hocha la tête, plissa les lèvres et y porta un doigt. Soudain, ses yeux s'illuminèrent. « Ah! Maintenant je me souviens. Je suis allé à l'Opéra où on donnait « *Les Maîtres chanteurs* » de Wagner. Je suis figurant. Je suis parti au cours du deuxième acte. J'y fais un apprenti. »

— « Vous parlez de la scène où tous les apprentis s'en vont en faisant du grabuge, parce que machin-chouette fait, par erreur, la cour à une de leurs fiancées. »

L'aide-portier sourit.

— « Oui, c'est ça, » dit-il en approuvant d'un hochement de tête. « C'est bien ça. »

— « Aviez-vous la poupée sur vous, lorsque vous êtes entré en scène? »

— « Oui, elle était dans la poche de mon pantalon. » Il tapota le fond de son bleu de travail. « Je l'avais enveloppée dans un bout de papier d'emballage. Elle était sous mon... enfin... mon costume, quoi! »

— « Et lorsque vous avez quitté la scène, vous êtes-vous assuré que la poupée était toujours dans votre poche? »

L'aide-portier secoua la tête et porta un poing à la hauteur de ses yeux.

— « En sortant de scène, j'avais... l'œil au beurre noir. Ils avaient oublié que c'était seulement un jeu. Je n'ai pensé à rien d'autre jusqu'à ce que je sois arrivé à la maison. Et alors, plus de poupée. »

— « Mais vous pensez l'avoir perdue pendant la scène de la bagarre? Sur le plateau. »

— « Quand j'y suis retourné, j'ai cherché. Le lendemain. Je faisais un contrebandier dans « *Carmen* » de Bizet. J'ai demandé aux machinistes. » L'homme haussa les épaules. « Ils n'avaient rien vu. Ils pensent, et moi aussi, qu'une des chanteuses a dû la ramasser. Les chanteuses sont très... enfin... superstitieuses, quoi! Si elles trouvent quelque chose sur le plateau, n'importe quoi, elles le ramassent et puis le cachent pour que ça leur porte bonheur, et elles n'en soufflent jamais mot à personne. »

— « Eh bien, Ransom, » dit MacTate en se tournant vers son col-

lègue, « voilà la solution. Votre gri-gri est probablement installé dans la loge d'une divette quelconque, écoutant des grands airs et des vocalises... » Il s'arrêta, frappé d'une idée subite. « Attendez une minute. Ne m'avez-vous pas dit que la petite amie de Finchell était chanteuse? Quel genre de chanteuse? Vous ne savez pas? »

Ransom fronça les sourcils avec impatience.

— « Quel rapport avec... » Sa bouche s'ouvrit. Il regarda MacTate, puis pointa un doigt vers lui. « Elle chante... à l'opéra ! »

MacTate haussa les épaules.

— « Ne serait-ce pas une coïncidence?... »

Ransom gémit.

— « Un chanteur d'opéra ! Oh ! mon Dieu ! Lui qui était sur le point de s'attaquer à Einstein ! MacTate, il nous faut à tout prix récupérer cette poupée. » Ses yeux jetaient des éclairs. « Je vais demander un mandat de perquisition... »

MacTate secoua la tête.

— « Inutile, mon vieux. Ils ne feraient que se moquer de vous. » Il ajouta pensivement : « Mais Finchell a certainement dû laisser des notes quelconques sur cette histoire d'électromagnétisme? Des calculs, des chiffres ou quelque chose? »

Ransom hocha la tête avec un air de tristesse infinie.

— « Ces notes, je les ai, » dit-il, « et elles me semblent être la chose la plus énorme dans le domaine des mathématiques depuis la théorie de la relativité spéciale. Mais personne ne les comprendra jamais. »

— « Pourquoi? »

— « Et bien, voilà, pour gagner du temps en faisant ses calculs, Finchell avait inventé deux symboles nouveaux, sans se donner la peine de consigner ce qu'ils représentaient. Il leur a donné des noms ridicules. Le premier est « *cheval* »...

MacTate considéra Ransom avec une surprise profonde.

— « Oui... et l'autre?... »

— « *Boisseau!* J'avoue ne pas comprendre, » dit Ransom en fronçant les sourcils, perplexe, « et je me demande où il a pu aller pêcher des appellations aussi idiotes. »



Le dernier bobard

(*Open ears.*)

par RALPH ROBIN

Le « bobard » est un phénomène psychologique digne d'intérêt et qui a déjà fait l'objet d'études. Pour ne citer que quelques exemples, Jean Galtier-Boissière a consacré plusieurs numéros spéciaux du « Crapouillot » *aux bobards de la guerre* 1939-1945 ; *de même, les fausses nouvelles de la Première Guerre mondiale ont fait l'objet de recherches remarquables, en particulier celles du Docteur Lucien Graux et de Mr. Norton Cru.*

Ceux de nos lecteurs qui ont été prisonniers se souviendront des « bobards » extraordinaires des camps, celui par exemple qui annonçait en janvier 1943 *que le général Giraud venait de débarquer à Gênes avec un million de noirs...*

Les bobards de l'âge atomique n'ont pas de raison d'aller moins vite que leurs prédécesseurs. Mais remonter à leurs sources peut avoir des effets inattendus. C'est ce que va vous montrer Ralph Robin, auteur apprécié de fiction fantastique aux U.S.A., et vous allez connaître, en lisant cette courte et sarcastique histoire, le tout dernier « bobard ».



LOUIS Maxwell n'avait jamais compris comment il avait pu se lier si intimement avec les Reid. En fait, ils lui étaient plutôt antipathiques, mais il ne s'en trouvait pas moins chez eux cinq ou six fois par mois. Cela tenait peut-être à ce qu'il n'avait pas de femme pour imaginer à son intention des excuses valables. De toute façon, les meilleures excuses du monde n'auraient sans doute pas découragé les Reid de leur hospitalité tyrannique.

Cette fois-ci, par exemple, il avait dit à Art Reid que son auto était en réparation — et c'était vrai. Art avait aussitôt proposé de venir le prendre dans sa propre voiture ! Et c'est pourquoi il se retrouvait une fois de plus en train de boire des « dry » (Gilda les préparait toujours elle-même et les faisait toujours trop doux) et d'écouter de leur bouche les derniers bobards qu'ils avaient recueillis Dieu sait où.

Les Reid croyaient à l'authenticité de toutes les histoires absurdes qu'ils entendaient raconter. A celle du sous-marin russe, par exemple, dont on aurait découvert l'épave dans la baie de San Francisco (natu-

Copyright, 1953, *by Fantasy House, Inc.*

rellement le gouvernement avait étouffé l'affaire !). Tous les membres de l'équipage étaient morts, mais quand les marins américains avaient fouillé les poches des officiers défunts, ils y avaient trouvé des talons de billets de théâtre. Ceux-ci étaient datés de la veille et venaient d'un théâtre de San Francisco. La preuve que le fait était vrai, c'est qu'un commis-voyageur de la société où travaillait Art Reid le tenait d'un officier de marine qui avait vu les talons des billets de ses propres yeux.

Ils avaient aussi à leur répertoire une horrible histoire de lépreux employé dans une fabrique de cigarettes. Du coup, les Reid avaient changé leur marque de tabac, quoique Louis leur eût patiemment expliqué que depuis le temps qu'on en parlait, ce malheureux lépreux avait sûrement droit à la retraite des vieux travailleurs. Et l'histoire du cinéma ! Gilda ne voulait plus mettre les pieds dans un cinéma : pour y recevoir une piqûre de narcotique aux toilettes et se faire expédier à Buenos-Ayres, merci bien ! Et il y avait aussi, bien entendu, l'histoire du cadavre trouvé dans le métro, avec la différence que dans la version des Reid, le métro était devenu un autobus. Ils connaissaient également une histoire particulièrement idiote qui concernait l'hôtel Waldorf, et était soi-disant bel et bien arrivée à deux cousines d'une dame avec laquelle Gilda jouait au bridge.

Ces deux jeunes personnes, tenez-vous bien, seraient allées à New-York pendant leurs vacances et, ayant décidé de faire une folie, auraient déjeuné au Waldorf. On leur y aurait servi un entremets si exquis qu'elles en auraient demandé la recette au garçon. Le chef aurait fait parvenir la recette sous enveloppe aux deux jeunes filles enchantées. Mais quinze jours plus tard elles auraient reçu du Waldorf une facture de cent dollars. Et elles auraient été forcées de la payer. Il ne fallait pas demander comment le Waldorf avait pu découvrir leur adresse, pourquoi elles avaient été forcées de payer la facture ni envisager l'invraisemblance qu'il y avait à ce qu'un hôtel de cette classe se livrât à d'aussi douteux trafics. Inutile aussi de souligner l'étrange coïncidence, grâce à laquelle la même aventure avait pu arriver à plus de sept millions d'amies de manucures, de manucures de cousines et de cousines de relations de bridge.

Qu'allait-il y avoir au programme de ce soir? Louis se le demandait mélancoliquement en sirotant son cocktail trop doux.

— « Il paraît qu'on cherche à étouffer l'affaire, mais... »

C'était là un exorde aussi traditionnel que le « il était une fois » des contes de fées.

Louis faisait de son mieux pour ne pas avoir l'air excédé. En regardant s'agiter la grotesque moustache rousse d'Art Reid, il se demandait combien de sottises avaient pu filtrer au travers, depuis quarante-cinq ans que ce malheureux était au monde !

— « A tous les coups, on cherche à étouffer ! »

— « Ça tu peux le dire ! Il ne faut pas avoir de coton dans les oreilles si on veut connaître les dessous des choses... Enfin, bref, comme

je te le disais, c'est une histoire qu'on cherche à étouffer, mais il y a des masses de gens qui disparaissent un peu partout dans le pays. »

— « Comment ça? Subitement? Comme un bocal de poissons rouges sous la baguette d'un prestidigitateur? »

— « Il y a des moments où je me demande si tu ne me prends pas pour un imbécile, Lou ! Je n'ai pas l'habitude de dire des bêtises pareilles. Non, voilà ce qui se passe : quelqu'un entre dans un magasin, l'employé capte son attention en lui faisant entendre une espèce de musique étrange et, tout d'un coup, au moment où le malheureux client s'y attend le moins, on lui enfile un sac sur la tête, on le ligote, on le fait tomber ; avant qu'il ait pu faire un geste pour se défendre, le voilà immobilisé, et, hop ! on ne le revoit plus jamais. »

— « Heureusement que tu m'as prévenu ! La semaine dernière, quand je demandais à voir les derniers enregistrements de Stravinsky, je ne me méfiais pas... Mais il y a quand même une chose qui m'intrigue : si on ne revoit jamais toutes ces pauvres victimes, comment les détails de leur malheureux sort ont-ils pu se répandre? »

— « Vous ne pensez quand même pas qu'on pourrait cacher indéfiniment des choses pareilles? » dit Gilda.

— « Après tout, pourquoi ne pas le lui dire? » fit Art. « La vérité, c'est que nous tenons personnellement ce renseignement d'un drôle de vieux bonhomme que nous avons rencontré dans un bistrot. »

— « La source a l'air digne de foi ! Vous a-t-il par hasard expliqué ce qui arrive aux gens qui se font ficeler et qu'on ne revoit plus jamais? »

— « Bien sûr ! On les vend à je ne sais quels êtres qui vivent sur une étoile à deux ou trois cents lumières d'ici. »

— « Là, tu mélanges un peu les choses, mon chéri, » dit Gilda. « Il n'a pas dit qu'ils vivaient sur une étoile, mais sur une planète. Et il n'a pas dit « lumières », mais « années-lumière. »

— « Oui, en effet. Enfin, en tout cas, ces êtres se livrent à des expériences scientifiques de... Comment disait-il déjà, Gilda? »

— « Je n'ai pas bien saisi. Ça sonnait un peu comme génital... »

— « Des expériences de génétique, peut-être? » suggéra Louis.

— « C'est ça même ! » dit Art. « De génétique, parfaitement. Ce vieux type nous a expliqué ce que c'était. D'ailleurs on connaît ça, même sur la Terre. Ça consiste à croiser des gros pois avec des petits pois et des mouches mâles avec des mouches femelles... des trucs comme ça. C'est rudement intéressant. En tout cas, c'est pour ça qu'ils ont besoin de cobayes. »

— « Il doit leur falloir aussi des femmes, je suppose? »

— « Oh ! il y a aussi des femmes qui disparaissent, » affirma Gilda.

Elle versa à nouveau dans le verre de Louis le contenu de son shaker d'argent. Gilda préparait suffisamment de cocktails pour abreuver un régiment. C'était même à se demander si elle ne les achetait pas tout faits, en se bornant à y rajouter du sucre.

Enfin, c'était toujours de l'alcool... Louis but, sourit poliment et

demanda : « Et comment les êtres qui vivent sur la planète en question emmènent-ils leurs victimes? En soucoupe volante? »

— « Non, bien sûr, » dit Art. « J'aurais cru que tout le monde savait maintenant que les soucoupes volantes sont en réalité des astronefs avec lesquels nous transportons depuis la lune les matériaux pour fabriquer nos armes secrètes. Tu me croiras si tu veux, mais je n'ai pas eu l'idée de demander au type comment ils enlevaient leurs cobayes. »

— « Ils doivent se servir d'un astronef ordinaire, » dit Gilda.

— « Ça me paraît probable, » dit Art.

Louis en avait par-dessus la tête. Il éclata. « Mais qu'est-ce que vous avez donc dans le crâne tous les deux? Comment pouvez-vous croire des idioties pareilles? Est-ce que je ne vous ai pas démontré des douzaines de fois l'imbécillité de tous vos bobards? »

La moustache rousse de Art se hérissa comme s'il allait aboyer, mais Gilda lui lança un regard de maîtresse de maison qui rappelle son conjoint à la politesse. Aussi se contenta-t-il de protester courtoisement. « Tu vas quand même un peu loin. Autant nous traiter tout de suite d'idiots ! De la part d'un vieil ami, ça n'a pas d'importance, mais pour ce qui est de prouver quelque chose... Après tout, tu ne nous a donné que ton opinion. Tu nous répètes toujours que ce sont de vieilles histoires, qu'elles sont censées être arrivées partout à la fois, qu'elles ont circulé sous des formes différentes pendant très longtemps et que de toute façon elles ne tiennent pas debout. Soit. Mais pourquoi la même chose ne pourrait-elle pas s'être produite à différents endroits, comme dans le cas des disparitions dont nous parlions. Et pourquoi différentes personnes n'auraient-elles pu embrouiller un peu les mêmes faits? De toute façon, quand on y réfléchit, on voit que par les temps qui courent rien ne tient plus debout. Non, je ne trouve pas que tu aies rien démontré. »

— « Quelles preuves te faut-il alors? »

— « Que j'entende quelqu'un reconnaître qu'il a inventé l'histoire. Notre voyageur qui m'a parlé du sous-marin russe et qui est un garçon très sérieux, par exemple. Ou encore l'officier de marine qui lui en a parlé, bien qu'on sache très bien que les marins ne mentent jamais. D'ailleurs le commis-voyageur est retourné en Californie et l'officier de marine est sans doute en mer. »

— « Alors concentrons notre critique sur cette histoire de gens auxquels on met un sac sur la tête. Sais-tu où tu pourrais retrouver ce vieux type à qui Gilda et toi, parliez au bistrot? »

— « Le retrouver comme ça, tout de suite? » dit Art.

— « Ah ! non, » protesta Gilda. « Le dîner est presque prêt. Vous n'allez pas sortir maintenant. »

— « Il s'agit bien de ton dîner ! » déclara solennellement Art. « Oui, je sais où le retrouver. Il n'a pas dû encore quitter son travail. »

Art vida son verre et se leva.

Louis n'avait pas vraiment eu l'intention de se mettre sur-le-champ à la recherche du vieux menteur, mais il estima que l'occasion était bonne pour donner une leçon à Art Reid. Il se leva d'un air assuré.

— « Si vous y allez, je vous accompagne, » déclara Gilda. « Attendez seulement que j'éteigne le four. Je me demande pourquoi un savant n'a pas encore inventé un four qui marche à l'envers et fasse redevenir crues les choses qu'on décide de ne pas manger ! »

— « Tu penses bien que les fabricants de produits alimentaires empêcheraient son invention d'arriver sur le marché ! Les sociétés pétrolières ont fait la même chose pour un produit en pilules qui, mélangé à l'eau pure, aurait permis de faire marcher les autos presque pour rien, » assura Art.

Gilda fit un rapide aller et retour dans sa cuisine, prit son manteau dans la penderie et dit : « Allons-y. »

— « Et on dira que les femmes sont longues à se préparer ! » dit fièrement Art. « La mienne pourrait s'aligner contre n'importe laquelle du comté ! Mon vieux, le mariage c'est quand même une bonne chose. L'homme n'est pas fait pour vivre seul. »

— « Je regrette souvent de vous voir rester vieux garçon, voué à la solitude, vous savez, Lou, » dit Gilda.

« Voué à la solitude? » pensait Louis. « Pas encore assez ! »

Il prit la décision de décliner fermement à l'avenir toute nouvelle invitation des Reid, sans quoi, la prochaine fois, Gilda lui lancerait sûrement dans les pattes une de ses parentes en quête de mari.

Ils s'installèrent tous les trois sur la banquette avant, ce qui agaça Louis, qui avait horreur d'être tassé. Il avait également horreur de la façon dont conduisait Art, c'est-à-dire en recourant sans interruption au frein et au klaxon. Il se répétait qu'il était idiot de se trouver dans cette bagnole, lancé en compagnie de ces casse-pieds dans une expédition de ce genre. Il songeait au plaisir qu'il aurait à ne plus voir les Reid. Il songeait à la faim féroce qu'il sentait monter en lui. Gilda avait au moins une qualité : elle faisait bien la cuisine. Il regrettait de ne pas avoir dîné avant de partir.

Art fit une peur terrible à un passant, l'injuria et coupa la file voisine de la sienne pour tourner à gauche. Ils pénétrèrent dans un de ces quartiers devenus à moitié commerciaux où bien des maisons ont été prolongées jusqu'au ras du trottoir pour en faire des magasins. Là, derrière une fenêtre, on voit une famille en train de dîner ou de regarder la télévision, tandis qu'à la fenêtre voisine, des hommes travaillent à la lueur de tubes au néon.

Art freina brusquement et se rangea en marche arrière derrière un camion. « C'est en face, » dit-il. « Le vieux tient une boutique de marchand de couleurs. »

Gilda donna gaiement le bras aux deux hommes. « Moi je trouve ça tordant, » dit-elle, tandis qu'ils traversaient la rue.

A leur entrée, un vieux monsieur, vêtu d'un veston d'alpaga fraîchement repassé cessa d'empiler des pots de peinture sur un rayon. Son visage rond et son crâne chauve plurent tout de suite à Louis.

— « Vous tombez bien, » dit le vieux monsieur, « j'allais fermer dans cinq minutes.. Que puis-je faire pour vous? »

— « Nous n'avons pas besoin de peinture... ni d'alcool à brûler, rassurez-vous ! L'alcool nous le préférons comestible ! Ah ! ah ! elle est bien bonne, non?... Voilà, mon vieux, nous sommes venus pour une petite vérification. »

— « Ah ! oui? Je vous remets, maintenant. Vous êtes Art et Gilda. Nous nous sommes vus au *Tiptop Grill.* »

— « Tout juste. Ecoutez : voilà de quoi il s'agit. Mon ami, ici présent, ne croit pas que des êtres d'une autre planète enlèvent des gens pour s'en servir de cobayes. »

— « Et après? A qui ferez-vous croire ça? »

— « Enfin, vous nous avez pourtant bien raconté l'autre jour que... »

— « Oh ! moi quand j'ai sept whiskies dans le nez, je dirais n'importe quoi ! »

Son visage était plissé de rides joyeuses comme celui des vieux bonshommes illustrant les cartes de Noël anglaises.

Du coup, Louis, qui n'avait pourtant pas l'habitude de se livrer à des familiarités, tapa sur l'épaule de Art et pinça le bras de Gilda. Il se sentait maintenant déborder de bienveillance à leur égard. « Vous voyez ! » dit-il. « J'espère que vous n'avez pas mal pris la chose ; je voulais seulement vous prouver la stupidité de toutes ces histoires. »

— « Un instant, » dit Art. « Il n'a pas dit avoir inventé son histoire de toutes pièces. Il aurait pu l'entendre raconter par quelqu'un d'autre et elle pourrait quand même être vraie, quoi qu'il en pense. »

— « Qu'en dites-vous, Monsieur, euh...? » dit Louis en rendant son sourire au vieil homme.

— « Barber, Monsieur. Fred Barber. C'est un diminutif de Barberousse. Effectivement, je descends de Frédéric Barberousse, le grand Allemand. »

« Même sans whisky, il ne se défend pas mal ! » pensa Louis.

— « Alors, Monsieur Barber, » reprit-il tout haut, « permettez-moi de vous poser la question : avez-vous inventé vous-même cette histoire ou l'avez-vous entendue raconter par quelqu'un d'autre? »

— « Je l'ai inventée bien sûr ! Ça m'amusait de voir si je pourrais arriver à la mettre en circulation. Mais ça ne m'intéresse plus. A vrai dire, je m'intéresse maintenant à quelque chose d'autre. »

Louis regarda les Reid. Ils ne disaient plus rien. Ne voulant pas leur retourner le fer dans la plaie, il se tourna vers Mr. Barber.

— « Et à quoi donc vous intéressez-vous actuellement, Monsieur Barber? » demanda-t-il, se doutant que ce ne devait pas être quelque chose de banal.

— « Un avocat très distingué de mes amis m'a enseigné un nouveau talent de société. Il faut vous dire qu'il est aussi chauve que moi. Il m'a montré qu'en se tapant la tête avec ses doigts repliés, il pouvait produire des sons reconnaissables. Il m'a appris son truc. »

— « Vraiment? »

— « Oui. Ça consiste à ouvrir la bouche plus ou moins grande selon

la note que l'on désire. Comme ça... Ecoutez bien... Je rendrais des points à un phoque savant devant son xylophone... »

Mr. Fred Barber, dernier descendant des souverains du Saint Empire romain-germanique se mit à cogner des doigts sur son crâne chauve, tandis que sa bouche s'ouvrait et se fermait comme celle d'un poisson. En tendant l'oreille, Louis parvint effectivement à reconnaître les premières mesures de « *Stars and Stripes...* »

A la dixième note, un sac de toile s'abattit sur la tête et les bras de Louis. Quelqu'un lui ligota les jambes avant qu'il eût l'idée de lancer un coup de pied ; un croc en jambe le jeta par terre et ses mains furent liées derrière son dos. Il essaya de crier, mais on entoura son visage d'une bande de sparadrap qui appuya sur sa bouche le rude tissu de jute dont le sac était fait. Il se dit qu'il allait immanquablement étouffer mais quelqu'un eut la même pensée et découpa un petit morceau du sac à la hauteur de son nez. Ainsi allongé sur le sol, sans pouvoir bouger, il avait la désagréable impression d'être devenu un sac de grain.

— « Vous commencez à bien avoir la technique, » entendit-il Mr. Barber dire aux Reid. Un, deux, trois, quatre, cinq : cinq cents dollars... voilà... »

— « Le compte y est, » dit Art. « Merci beaucoup. »

— « Après tout, on ne lui fera pas de mal, » dit Gilda. « Et je suis sûre que ces savants lui trouveront une femme charmante. »

■ **Cinéma.**

Le thème — souvent utilisé en « science-fiction » — des insectes gigantesques (voir « *La bataille noire* » dans notre numéro 8) vient d'être l'objet d'une nouvelle mouture avec « *Them !* », un des derniers films du genre sortis aux U. S. A. On y assiste, à la suite, une fois de plus, de ces fameuses radiations atomiques provoquant de monstrueuses mutations, à l'invasion du territoire par des fourmis de... trois mètres de long, brusquement surgies des profondeurs du sol. Les truquages de ce film sont, paraît-il, particulièrement étonnants et la critique le considère comme une réussite promise à un succès spectaculaire.

Gros succès également que celui remporté là-bas par « *Gorilla at large* », que notre critique F. Hoda vous a déjà annoncé. Ici, les vertus du cinéma en relief (car il s'agit d'un film en 3 D.) concourent à décupler les effets horrifiques. Admettons-le, quoique si l'on en juge par les photos publicitaires, cette histoire de gorille géant n'a guère l'air que d'être une « resucée » du fameux « *King-Kong* ».

Pour ne pas en rester là avec les monstres, décrivons, pour finir, le visiteur d'un autre monde, tel que nous le montrent les photos d'un autre film d'anticipation américain. C'est un charmant personnage intermédiaire entre l'homme, l'insecte et le crabe. Du dernier, il a les pinces (énormes) en guise de mains. Mais sa super-intelligence est décelable à son cerveau démesuré (dont l'absence de boîte crânienne laisse visibles toutes les circonvolutions !).

Munis de ces données, il ne vous reste plus qu'à trouver l'âge, non pas du capitaine, mais des spectateurs...

Epaves

(*Jetsam*)

par A. BERTRAM CHANDLER

Voici un des thèmes primordiaux, essentiels, de la « science-fiction », celui qui inspira Wells et Jules Verne et nous semble aujourd'hui le plus proche de la future réalité : le thème des premiers hommes sur la Lune. Mais l'auteur nous en offre une transposition inédite, qu'il se contente d'ailleurs de suggérer avec une subtilité quasi déconcertante et qui tend à prouver que le mot « premiers », précisément, n'a qu'une valeur relative.

Ajoutons qu'A. Bertram Chandler est anglais et officier de marine marchande. Il commença à écrire pendant la bataille de l'Atlantique, puis continua sous d'autres cieux. Il signe aussi quelquefois George Whitley.



AVEC une aisance trompeuse, la fusée descendait, plus bas, toujours plus bas. La flamme aveuglante jaillie de sa tuyère striait le ciel noir ; le long ruban de gaz incandescents agitait la fine poussière de pierre ponce en tourbillons furieux. En perdant encore de l'altitude, l'engin fit fondre cette presque imperceptible poussière, la transformant en une plaque vitrifiée d'un rouge brillant, qui se recouvrait plusieurs minutes après d'une croûte grise s'épaississant peu à peu.

Les réacteurs auxiliaires projetèrent une brève flamme rageuse, destinée à compenser la dérive latérale. Ils grondèrent deux ou trois fois de suite. La fusée était encore à trois mètres au-dessus de la surface presque plane. Soudain, tous les réacteurs s'arrêtèrent à la fois, comme une chandelle qu'on souffle. Elle tomba alors, mais avec une lenteur bizarre et cauchemardesque. Elle se posa aussi silencieusement qu'elle était venue, oscillant de plus en plus faiblement, d'un côté et de l'autre, tandis que ses puissants ressorts baignés d'un fluide spécial, agissant un peu comme le frein de recul d'un canon, absorbaient à la fois sa masse et le choc pour, après quelques balancements et frémissements, la maintenir à la verticale.

Elle resta ainsi toute droite, étincelante dans la lumière crue du soleil, pareille à un œuf brillant en équilibre sur le tripode qui constituait son train d'atterrissage escamotable. Elle aurait dû paraître étrange, déroutante, et cependant elle semblait faire partie du décor naturel, au même titre que la plaine de poussière de ponce, que les cratères circulaires, que la crête déchiquetée d'une lointaine chaîne de montagnes

Copyright, 1953, by Fantasy House, Inc.

au-dessus de laquelle flottait, semblant presque toucher les pics abrupts, l'opale nuageuse, énorme dans le ciel noir piqueté de diamants, qu'était maintenant la Terre. La fusée était neuve et brillante, sa coque avait à peine été griffée par son rapide et assourdissant passage à travers l'atmosphère de sa planète natale, mais son aspect s'harmonisait avec le décor. Elle était neuve certes (c'était la première de son espèce), mais elle était l'expression d'un vieux, d'un très vieux rêve.

Elle faisait partie de ce rêve.

A l'intérieur de la fusée, dans l'étroite cabine qui était en même temps le poste de pilotage, les astronautes enfilèrent leurs lourds scaphandres par-dessus leurs épais sous-vêtements de matière plastique poreuse. Le plus grand de tous était le Capitaine. Il ajusta paisiblement ses ardillons et ses fermetures éclair, sans même jeter un coup d'œil au dehors par les hublots maintenant décasqués du côté opposé au soleil. Le Pilote, le Radio et le Mécanicien s'efforçaient d'imiter son flegme. Seul le Navigateur, dont le corps mince était presque encore celui d'un adolescent et qui avait conservé tout son juvénile enthousiasme, contemplait le paysage lunaire, ce qui amenait chez lui une certaine maladresse dans la vérification machinale des fermetures étanches de son scaphandre. Sa gaucherie lui valut un froncement de sourcils de la part du Capitaine.

C'est que tout ceci faisait partie du rêve — et il était en train de le vivre...

— « Toi, le Radio, » dit le Capitaine, « assure-toi donc que notre « astrologue » a correctement fermé son scaphandre. Sans lui je ne sais pas comment nous retrouverions le chemin du retour ! »

— « On se débrouillerait toujours, Capitaine, » assura le Radio. « A cette distance la Terre est trop grosse pour qu'on la rate. »

— « C'est ce que dira la future garnison, » remarqua le Pilote en riant. « Quand on aura aménagé un terrain d'atterrissage. »

— « *S'ils* nous en laissent le temps, » dit le Mécanicien.

— « En voilà assez ! » coupa le Capitaine. « Nous sommes arrivés, et pour le moment rien d'autre ne compte. Notre tâche est précise : nous devons nous livrer à des reconnaissances, prélever des échantillons du sol et des roches, bref, explorer tout ce que nous pourrons. Pour nos amis de l'autre côté du Rideau, il ne doit s'agir que d'une expédition scientifique. Compris? »

— « Compris, » dirent les hommes.

— « Eh, « l'astrologue », presse-toi un peu, » dit le Capitaine. Ça sera encore plus beau dehors. »

— « A vos ordres, » dit machinalement le Navigateur en bouclant les dernières courroies de son scaphandre. « C'est quand même dommage », murmura-t-il. « Il aurait mieux valu que ce que vous disiez soit vrai, que notre expédition reste purement scientifique... »

— « Ne dis pas de bêtises, » fit sèchement le Capitaine. « Tu m'as dit toi-même que tu as toujours rêvé d'aller dans la Lune, depuis l'époque où tu étais gosse et où tu lisais ces bouquins idiots à couvertures bariolées. Eh bien, tu l'as ton rêve... »

(« *On me l'a volé,* » pensa le Navigateur.)

« Tu l'as : donc, cesse de geindre. Vous tous, mettez vos casques. Vérifiez vos radios. »

Un brouhaha de voix métalliques, déformées, s'éleva, bientôt coupé une fois de plus par la voix rude et impérieuse du Capitaine.

— « La première chose à faire, » dit-il à son équipage, « c'est de nous occuper du signalisateur. » Il se retourna pour regarder les hublots; son bras gonflé et alourdi par la manche du scaphandre désigna un point de l'espace. « Ce monticule, là-bas, fera très bien l'affaire. C'est à peu près à quinze cents mètres d'ici. »

Deux hommes soulevèrent la grosse caisse qui contenait le signalisateur. Deux autres ouvrirent la porte du sas, descendirent dans le petit compartiment, reçurent la caisse à bout de bras et la posèrent avec précaution sur le plancher.

— « C'est bon, Pilote, » cria le Capitaine. « Sors de là. Le sas ne peut contenir que deux hommes à la fois et je dois être le premier à mettre le pied sur la Lune. Le Navigateur m'accompagnera, si ça lui chante. Tu entends, « l'astrologue »? Tu peux rester ici. »

— « C'est tout de même moi qui ai posé la fusée, Capitaine » dit le Pilote d'une voix maussade.

— « Je sais. Et tu t'y es même si mal pris que si tu n'avais pas l'excuse de manquer de pratique, je te ferais dégrader au retour ! Une seule giclée des tuyères aurait suffi. Tu as tellement gaspillé de combustible que nous risquons d'être forcés de nous délester pour repartir... Vous avez le drapeau, là-haut? »

— « Voilà, Capitaine, » dit le Mécanicien en passant à son supérieur un long étui cylindrique.

— « C'est bon. Refermez le sas. »

***

Dans le réduit exigu, le Capitaine et le Navigateur regardèrent l'aiguille du manomètre descendre par saccades jusqu'au zéro.

« Ça y est, » pensait le Navigateur. « Ça y est, enfin ! »

Et follement, égoïstement, il se disait : « Je n'ai qu'à le repousser de côté quand la porte s'ouvrira et à sauter... Et c'est moi qui serai le premier homme à mettre le pied sur la Lune... Mais ce serait aussi mon premier et dernier voyage ! Après, j'aurais bien vingt ans à tirer dans une prison militaire... »

— « Qu'est-ce qui ne va pas? » demanda le Capitaine. « Tu as l'air d'un poisson malade derrière ton casque... Allez, ouvre ! »

Le Navigateur fit tourner le volant de contrôle; à travers les gros gants qui gênaient ses mouvements, il sentit le déclic des verrous qui s'écartaient. La porte s'ouvrait vers l'intérieur. Par l'ouverture circulaire, il jeta un coup d'œil sur la plaine d'un blanc aveuglant, sur les cratères lointains, sur l'ombre noire de l'astronef. Le capitaine le bouscula pour passer devant lui : un de ses gros bras était passé dans la courroie de

l'étui du drapeau. Il se laissa glisser avec précaution par l'ouverture, cherchant les encoches creusées dans l'aileron le plus proche. Descendant avec des gestes lents et prudents, il sortit du champ de vision du Navigateur. « Vas-y, toi ! » cria-t-il. « Les autres nous passeront le signalisateur. »

« Il serait encore temps de me laisser glisser, » pensait le Navigateur. « Ç'aurait l'air d'un accident. Et je serais le premier... »

Mais il suivit le Capitaine avec les mêmes précautions que ce dernier ; il s'arrêta un instant sur l'échelle pour appeler ceux de ses camarades restés dans la fusée, leur dire par radio de refermer la porte extérieure du sas par le mécanisme automatique et d'y faire remonter la pression. Il sauta cependant quand il ne fut plus qu'à trois mètres du sol. Le Capitaine s'était déjà avancé à quelques pas de l'échelle et se carrait, les jambes écartées, dans une attitude arrogante. En tombant lentement vers le sol, le Navigateur se dit que c'était là le rêve qui l'avait habité toute sa vie — ce rêve devenu enfin réel...

A côté du Capitaine, il regarda la porte se rouvrir. Il vit le Pilote et le Radio, reconnaissables à la couleur de leur scaphandre, descendre lentement l'échelle à leur tour. La porte se referma une fois de plus derrière eux. Les quatre hommes attendirent en silence qu'elle se fut rouverte et que le Mécanicien s'encadrât dans l'orifice.

— « N'oublie pas le signalisateur, » lui cria le Capitaine.

C'était un avertissement superflu. Le Mécanicien n'avait pas oublié. Lentement, soigneusement, il laissa descendre la caisse carrée au bout d'une corde. Quand le Pilote l'eut reçue dans ses bras et l'eut détachée de la grosse corde, le Mécanicien hala celle-ci à lui, avec la même lenteur, en la lovant méthodiquement au fur et à mesure.

— « Laisse donc ça tranquille, » cria le Capitaine. « On t'attend. »

Les cinq hommes se trouvèrent enfin alignés, à la lisière de la zone d'ombre projetée par l'astronef. Il faisait très chaud au soleil. Le Navigateur se disait que les mécanismes isolants et réfrigérants des scaphandres devaient être moins efficaces qu'on ne le leur avait promis. A moins que l'effet de la chaleur ne fût plus psychologique que physique... Dans cette lumière éblouissante, jetée par un soleil qui brillait d'un éclat intolérable dans le ciel noir, l'esprit s'attendait à une sensation de chaleur intense et, à la différence des instruments ayant servi à expérimenter les scaphandres, il faisait de son mieux pour suppléer à l'absence éventuelle d'une telle sensation.

Le Capitaine avait pris la parole. Le Navigateur, toujours occupé à philosopher sur l'objectivité et la subjectivité des sensations, n'entendait consciemment que quelques phrases décousues crépiter dans le haut-parleur de son casque.

— « ... prendre possession... au nom de... »

Le chef de l'expédition retira le drapeau de son étui et enfonça profondément la pointe ferrée de sa hampe dans le sol pulvérulent. Pendant une brève seconde le léger rectangle de matière plastique se déploya et on put rapidement entrevoir le traditionnel dessin géométrique composé de bleu, de blanc et de rouge. Mais le drapeau ne fut bientôt plus qu'un

lambeau coloré pendant mollement au bout d'un bâton. Ses couleurs semblaient déjà ternies sous l'éclairage ardent du soleil.

« Il faut une atmosphère pour des manifestations de ce genre » pensa le Navigateur. « Une atmosphère et du vent... »

Soudain il se rappela les mots du Capitaine, des mots qui, tout comme cette cérémonie du salut aux couleurs, symbolisaient des idées.

« Prendre possession... » pensait-il. « Possession? Et quel droit avons-nous de prendre possession de la Lune, sinon au nom de l'humanité tout entière? Nous avons construit la fusée et nous l'avons amenée jusqu'ici, mais les idées, la technique, qui ont permis de la construire, de la lancer et de la diriger, sont la propriété commune de toute l'humanité. La science ne connaît pas de frontières. Pas plus que le rêve dont nous avons eu la chance d'être le... point d'aboutissement. » Il sourit amèrement. « Notre rêve s'est pourri. » murmura-t-il tout haut.

— « Tu dis? » demanda sèchement le Capitaine.

— « Rien, Capitaine, » affirma mensongèrement le Navigateur.

— « Attention les enfants, » recommanda le Capitaine. « Pas d'acrobaties. Traînez les pieds. N'essayez pas de sauter. Vous pouvez vous casser une jambe ou fracturer vos casques aussi facilement que sur la Terre. »

Le Radio et le Mécanicien prirent le signalisateur et suivirent les trois autres hommes qui se dirigeaient à pas prudents sur la plaine nue, vers le petit monticule désigné par leur chef et d'où ils devaient signaler à la Terre leur arrivée sur la Lune.

***

Ils constatèrent en y arrivant que le monticule ressemblait plutôt à un petit cratère peu profond. Jusqu'à la crête la pente était si faible qu'elle se remarquait à peine, mais la dépression du centre était plus prononcée. « On dirait, » pensa le Navigateur « qu'un géant a soufflé sur la couche de poussière de ponce. Mais il aurait fallu qu'il ait l'haleine rudement chaude... »

La poussière, en effet, au centre du cratère notamment, était recouverte d'une fine croûte cassante qui craquait sous les lourdes bottes des astronautes comme de la neige gelée.

Le Navigateur s'arrêta soudain et tomba à genoux dans la poussière. Dans leurs gros gants, ses mains cherchèrent à tâtons l'obstacle qui l'avait fait trébucher. L'objet qu'il porta avec curiosité à ses yeux avait été réduit en piteux état par ses mains gantées, ses pieds lourdement bottés, et surtout la chaleur intense à laquelle il avait été soumis... Au fait quand donc?

Le Capitaine, s'arrêtant à côté de lui, lâcha un violent juron.

— « Alors nous ne sommes pas les premiers? *Ils* nous ont devancés ! »

Le Navigateur se releva, serrant doucement entre ses doigts l'objet écrasé et distordu.

— « *Ils?* » demanda-t-il. « *Ils*. Capitaine? Mais qui sont (ou qui

étaient) *ils?* Ceci est ou était une sorte d'instrument. A première vue, son étui est en métal ; or, pas plus que nous, nos amis de l'autre côté du Rideau ne peuvent se permettre de gaspiller du métal quand du bois ou une matière plastique pourraient faire aussi bien l'affaire... Tenez, regardez... là sur le côté... ce doit être le mode d'emploi. Cette écriture semblerait à tout habitant de la Terre un gribouillage inintelligible. »

— « Nous aurions dû amener un archéologue avec nous, » remarqua le Radio à moitié sérieusement.

— « Personne ici ne connaît le Martien? » demanda le Pilote.

— « Assez, » jeta d'un ton cassant le Capitaine. « Il n'y a pas de quoi rire. C'est extrêmement sérieux. Quelqu'un est arrivé ici avant nous et s'y trouve peut-être encore. Notre devoir est de découvrir qui il est, quand et pourquoi il est venu. Le Radio et le Mécanicien vont porter le signalisateur à environ un mille plus au nord. Là-bas, par exemple, sur ce rocher isolé... En admettant que ce soit un rocher. S'il s'agit d'autre chose, prévenez-moi tout de suite. Vous autres... creusez ! »



Pendant un bon moment ils ne trouvèrent rien d'autre.

Ils ne possédaient pour outils que leurs mains gantées. Il y avait naturellement des pelles-bêches dans la fusée, mais personne apparemment ne pensait à aller les y chercher. Eu égard à la hâte étrange qui les possédait, aller jusqu'à l'astronef et en revenir aurait été une perte inutile d'un temps aussi précieux que fugitif. Ils suaient à grosses gouttes dans leurs scaphandres ; leurs épais sous-vêtements étaient trempés. Si l'un d'eux travaillait plus d'une minute en tournant le dos au soleil, la matière plastique transparente de son casque se couvrait aussitôt de buée.

Pendant ce temps le Radio et le Mécanicien étaient arrivés à l'endroit choisi pour le signalisateur. La voix du Radio résonna avec un timbre métallique dans les haut-parleurs des casques. « Nous y sommes, Capitaine ! Tout est prêt ; l'appareil est dirigé vers le nord, dans la direction opposée à la vôtre. »

— « Parfait. Avez-vous trouvé d'autres traces d'intrus? »

— « Non, Capitaine. »

— « Alors, procédez à la mise de feu et revenez ici. »

Comme par un accord tacite, les trois fouilleurs redressèrent leurs dos endoloris et regardèrent leurs camarades revenir lourdement vers eux dans la plaine éblouissante. Derrière leurs silhouettes qui se déplaçaient avec des mouvements saccadés surgit un subit et rapide éclair de lumière rouge. Il fut suivi d'un épais nuage noir qui parut s'étendre comme une tache d'encre sur du buvard propre, mais beaucoup plus rapidement. Pourtant l'opération avait quelque chose de décevant, de peu spectaculaire. Sous un ciel terrestre, qu'il fût bleu, blanc ou gris, l'explosion du récipient de noir de fumée aurait produit un effet dramatique. Ici, en l'absence de toute atmosphère qui pût en supporter les particules, elle impressionnait beaucoup moins.

« Ça fera toujours assez d'effet là-bas, chez nous, » pensait le Navigateur. « Nos astronomes le verront... Les autres aussi... Et alors... »

— « Reprenez les fouilles, » ordonna le Capitaine. « Le Radio et le Mécanicien s'y mettront aussi, dès qu'ils auront rejoint. »

— « Capitaine ! » cria soudain le Pilote. « J'ai trouvé quelque chose ! C'est un homme ! »

Bien entendu ce n'était pas un homme. Ce n'était qu'un scaphandre, assez semblable à ceux que portaient les hommes. Mais il avait appartenu à quelqu'un qui, à en juger d'après leur échelle, était un vrai géant — il les dépassait d'une bonne demi-hauteur. On eût pu supposer que le propriétaire de ce scaphandre constituait une exception si les trois autres, qui furent découverts peu après à côté du premier, n'avaient eu les mêmes dimensions.

— « Je ne sais pas d'où ils sont venus, » dit enfin le Capitaine, « mais c'étaient de sacrés gaillards. Ils avaient un type humanoïde en tout cas : deux jambes, deux bras, une tête... Mais pour la taille... pardon ! »

— « Ce sont des Martiens, » dit le Pilote. « Je vous le disais. »

— « Qu'est-ce qui te fait dire cela, Pilote? »

— « Regardez vous-même, Capitaine : vous croyez être dans un petit cratère? Mais supposez que notre astronef décolle, que laissera-t-il derrière lui? Une trace analogue. La fusée arrière fera fondre une certaine quantité de ponce — en même temps que d'autres particules se trouveront soulevées de terre et projetées tout autour. Si nous avions dû au préalable abandonner une partie de nos équipements pour alléger l'astronef, la poussière les recouvrirait exactement de la même manière que ces objets en attendant que nous venions les rechercher. »

— « Mais pourquoi des Martiens? » demanda le Capitaine.

— « Parce que s'il y a des hommes sur Mars, enfin des hommes à peu près semblables à nous, ils seront certainement étirés en longueur, en raison de la plus faible pesanteur. Et ils seront plus tentés d'aller explorer la Lune que la Terre. Peut-être leurs astronefs, étaient-ils — ou *sont-ils* — comme eux-mêmes, trop fragiles pour pouvoir se poser sur une planète où la pesanteur est relativement plus élevée que chez eux. Ils sont venus ici, ils ont fait des observations, pris des photos peut-être... Personnellement, je crois que l'objet qu'a trouvé le Navigateur est une espèce de caméra... En vérifiant leurs réserves de combustible, ils ont constaté qu'ils ne pouvaient pas tout à fait atteindre la vélocité suffisante pour repartir chez eux et ils se sont délestés de tous ces objets. »

— « L'hypothèse est ingénieuse, » dit le Capitaine. « Mais si les Martiens sont aussi faibles et dégingandés que tu le dis, ces scaphandres sont bien trop lourds pour eux ! Regarde-les. Regarde la façon dont on a constamment utilisé du métal alors que de la matière plastique plus légère aurait fait au moins aussi bien. »

— « Oui, ils sont peut-être trop lourds, en effet, » reconnut à regret le Pilote. « Mais, » ajouta-t-il tout à coup, « sur la Lune ils n'auraient pas été trop lourds ! »

Le Capitaine se mit à rire.

— « Tu m'as presque convaincu. En tout cas une chose est sûre : nous n'avons pas affaire à nos amis de l'autre côté du Rideau. A moins, » reprit-il en riant de nouveau, « que leur biologistes n'aient mis au point une nouvelle souche d'hommes spécialement adaptés à la vie lunaire. Mais combien de temps y a-t-il que les Martiens sont passés ici? Je me demande quand ils vont revenir. »

— « Ils ne reviendront pas, » dit alors le Navigateur. « Ceci a dû rester une tentative sans lendemain. Venez un peu voir par ici, Capitaine. »

Le Capitaine le suivit au centre du petit cratère et regarda curieusement son subordonné se mettre à genoux pour gratter la ponce.

— « Où veux-tu en venir? »

— « Tenez, Capitaine, voyez : la poussière... Touchez vous-même. »

— « Mais qu'est-ce que?... »

— « Sous la poussière, il y a une sorte de plaque solide, du même genre que celle que vous apercevez juste au-dessous de nos tuyères. Une plaque épaisse, dure, bien différente de la mince croûte de la crête. Elle est recouverte d'au moins trois centimètres de poussière. Dans une planète sans air, donc sans vent, seul a pu amener là cette poussière un lent, très lent glissement de particules microscopiques tombées des pentes du cratère au cours de... des siècles. Non, pas des siècles. Des millénaires plutôt. Ou plus encore... »

— « Dommage! » dit le Capitaine. « J'aurais assez aimé faire la connaissance des Martiens du Pilote. Mais alors, qui étaient ces êtres? »

Le Navigateur tourna la tête dans son casque pour amener ses lèvres jusqu'au petit réservoir d'eau potable. Il but une brève gorgée avant de répondre. Un sentiment étrange fait de méfiance, d'intuition et de crainte, avait soudain desséché sa gorge.

— « Je ne sais pas, Capitaine, » dit-il. « Vraiment, je ne sais pas... »

— « Mais tu as une idée? »

— « Oui, je crois. Une impression plutôt. Mais je préférerais la garder pour moi jusqu'à ce que nous ayons davantage de preuves. »

— « A ton aise. Mais il va bientôt falloir regagner l'astronef, je commence à me sentir déshydraté. Ah! voilà le Radio et le Mécanicien ; ils vont pouvoir nous donner un coup de main. »

*
* *

Lentement le tas de matériel exhumé de la ponce grossissait. Ils trouvèrent une seconde caméra, plus petite que la précédente et en meilleur état ; des cylindres métalliques à oxygène (ce fut du moins ce que supposèrent les explorateurs); des bouteilles de verre aux étiquettes encore intactes, sur lesquelles on reconnaissait clairement le même type de caractères indéchiffrables ; une paire de jumelles ; un tas de vêtements qui tombaient en fine poussière dès qu'on y touchait ; trois couteaux-poignards encore recouverts d'un tégument sec et friable qui avait

été du cuir ; et enfin une boîte remplie de fils métalliques fins comme des cheveux.

Ce fut le Navigateur qui découvrit le livre. C'était plutôt un magazine, du reste. Il se composait d'une série de légères feuilles d'un papier qui avait dû être brillant, orné d'images qui gardaient encore de faibles traces de couleur. Il était resté ouvert, jeté sans doute négligemment par un hublot ou abandonné là par l'astronaute depuis longtemps décédé qui en avait feuilleté les pages de ses mains gantées et maladroites.

Il était ouvert sur une image représentant une femme nue, couchée sur ce qui pouvait être une pelouse verte. Il y avait des arbres à l'arrière-plan. Un chien se tenait à côté de sa maîtresse. Sous l'image il y avait des mots écrits dans la même langue inconnue.

— « Tenez, voyez, » dit le Navigateur. « La voilà, la preuve ! Aucune convergence d'évolutions parallèles n'aurait pu produire cette femme, ce chien et ces arbres. »

— « La preuve de quoi ? »

— « Que les êtres qui ont été contraints de délester leur astronef avant de repartir venaient de la Terre — de notre Terre. »

— « Quelle blague ! » explosa le Capitaine.

— « Non, Capitaine, je vous assure. Naturellement, cela s'est passé il y a très longtemps... »

— « Tu vas me dire qu'on connaissait déjà les fusées, la photo et l'imprimerie au Moyen Age ? C'est ça que tu prétends ? »

— Non, Capitaine. Pas au Moyen Age. Avant le Déluge. »

— « Tu rêves, « l'astrologue » ! On savait que tu étais cinglé, mais pas à ce point. »

— « Alors comment expliquez-vous tout ceci ? Suivez-moi bien, Capitaine : toutes les mythologies, *toutes*, vous entendez, rapportent la légende d'un déluge, d'une inondation qui aurait anéanti toute vie à l'exception de quelques élus. Ceux-ci ont pu être favorisés par les dieux, ou tout simplement avoir de la chance. En tout cas, ce sont nos ancêtres. Mais le Déluge lui-même était-il une inondation pareille à celles que nous connaissons ? Était-ce seulement une marée anormalement forte ? Une grosse crue ? Je vous le répète, tous les peuples, qu'ils soient du Nord, du Sud, de l'Est ou de l'Ouest, ont dans leurs mythologies cette tradition d'un Déluge. D'un Déluge et de continents disparus... »

— « Continue. »

— « Il y a effectivement eu un déluge. Et il *existait* des continents très peuplés, très civilisés, aujourd'hui disparus. Tout cela fait partie de la même histoire. Un violent séisme s'est produit sur une échelle énorme, engloutissant corps et biens de grandes masses de continents, tandis que d'autres terres surgissaient du fond des mers. »

— « Mais, » objecta le Capitaine, « ces hommes, s'ils ont jamais existé, étaient des savants. Ils avaient atteint au moins le même degré de culture scientifique que nous. On penserait qu'ils auraient été capables de prendre des mesures appropriées contre un tel désastre. »

— « Pas s'ils l'avaient eux-mêmes provoqué ! Il est logique de sup-

poser qu'un certain niveau de technologie peut donner naissance à la fois à l'astronef et à la bombe atomique. Imaginez l'effet de... mettons vingt bombes à hydrogène, explosant en même temps le long d'une ligne géologique de moindre résistance! »

— « C'est tout de même étrange qu'ils ne soient jamais revenus ici, » dit le Pilote. « Etrange aussi que ce séisme dont tu parles se soit justement produit après leur premier voyage dans la Lune. »

— « Est-ce si étrange? Peut-être eux aussi avaient-ils comme nous un Rideau qui séparait leur univers en deux camps. Peut-être eux aussi voulaient-ils utiliser la Lune à des fins militaires... Le signal de radio annonçant qu'ils étaient arrivés sains et saufs sur la Lune a peut-être été le détonateur qui a déclenché le grand branle-bas. »

En silence, les cinq hommes contemplèrent ensemble la Terre qui pendait juste au-dessus de l'horizon.

— « Hypothèses que tout cela! » dit enfin le Capitaine d'une voix lourde. « Ramassez le plus que vous pourrez de toute cette... camelote et ramenez le tout dans la fusée. Nous ne sommes que des officiers en mission, au service de l'Impératrice-Mère. Nous laisserons les savants se lancer dans des contes de fées quand nous serons revenus sur la Terre. »

Et, en se baissant pour prendre la paire de jumelles, il trouva un dernier objet, à demi enseveli dans la poussière de ponce. Il le ramassa soigneusement dans sa main gantée. C'était un objet fragile et sans valeur, un récipient abandonné, qui jadis avait contenu quelque chose, mais était maintenant vide. C'était un petit étui fait d'un papier métallique, recouvert d'une feuille de papier plus mince encore, sous une dernière couche de matière transparente; le papier portait quelques signes d'écriture et l'image d'un animal familier qui, dans des temps très reculés, avait dû symboliser... *quelque chose.*

— « Un chameau... » dit enfin le Capitaine en le regardant pensivement. « Un chameau... Je me demande bien ce qu'il pouvait y avoir dans ce paquet... »

Ce n'est qu'à la lecture de la chute surprenante de cette histoire (la découverte du paquet de... Camel!) qu'on comprend où l'auteur voulait en venir. Les astronautes qu'il nous présente sont ceux de la prochaine ère de la Terre: leur civilisation est celle qui succédera à la nôtre et aboutira elle aussi, après une longue évolution, à la conquête de l'Espace. Et les Terriens qui les ont précédés des millions d'années sur la Lune, c'est donc... nous-mêmes, ou enfin nos descendants immédiats, dont l'un a laissé tomber, entre autres « épaves », cet étui à cigarettes vide sur une plaine lunaire.

Une fois admis ceci, les détails s'expliquent d'eux-mêmes. Le « Rideau » dont il est question dans la nouvelle n'est pas notre actuel Rideau de Fer et le pronom « ils » ne représente pas les Russes; mais, une fois de plus, dans cette civilisation

d'un lointain avenir parvenue comme la nôtre à un dangereux degré de progrès, l'Humanité s'est divisée en deux camps adverses, séparés par un « Rideau » fictif.

De même, ce n'est pas à notre *Moyen Age qu'il est fait allusion, mais à celui par lequel est passée la civilisation future en question. Dans l'histoire de toute civilisation, il y a une période correspondant à un Moyen Agé, intermédiaire entre un stade primitif et un stade évolué (le grand historien Arnold J. Toynbee a déjà relevé dans le passé de la Terre seize civilisations qui ont suivi ce cycle immuable.)*

Quant au « Déluge », c'est ici le bouleversement qui a amené la ruine et la disparition de notre propre civilisation, prélùdant au point de départ de la suivante : et ainsi se trouve rejoint, mais poussé plus loin, le thème du « recommencement » que nous évoquions dans l'introduction à « La puissance suprême *» (n° 6 de «* Fiction *»). Il est à noter d'ailleurs que, si l'auteur attribue ce bouleversement à des causes humaines (explosions de bombes, etc.), le « Déluge » n'en est pas moins un phénomène qui, d'après beaucoup de géologues, doit se reproduire périodiquement au cours des âges de notre planète.*

Il est possible que ce cataclysme, survenu juste avant l'avènement de cette race soit le responsable de sa dégénérescence physique. Si nous en croyons l'auteur, ces humains nouveaux sont en effet d'une taille qui les fait considérer leurs prédécesseurs comme des géants. Il y a là une thèse opposée à celle de Ward Moore dans « Un homme jaugé *» (1) qui, lui, nous présente les hommes futurs comme des géants.*

Enfin, la mention qui est faite de « l'Impératrice-Mère » donne une idée du système social en vigueur dans ce futur état terrien : un système peut-être assez voisin de celui de la Chine de 1900, où l'Impératrice était à la fois chef politique et religieux.

(1) Voir *Fiction* n° 9.



NUMÉROS ANTÉRIEUREMENT PARUS

Nous sommes à la disposition de nos lecteurs qui désireraient se procurer les numéros de « **FICTION** » antérieurement parus pour les leur adresser sur demande.

N'attendez pas qu'ils soient épuisés !

Envoi contre virement postal (C. C. P. OPTA 1848-38) à raison de 100 francs par numéro, ou tout autre mode de règlement à votre gré.

Drôles de locataires !

(*The tenants*)

par WILLIAM TENN

William Tenn, auteur de « science-fiction » renommé pour l'ironie et la fantaisie de ses histoires, nous offre ici une nouvelle fantastique aussi savoureuse qu'inquiétante. Sur un sujet ahurissant, qui aurait pu donner lieu à des développements du genre délirant, il a préféré bâtir un récit plein de mesure et d'humour réaliste, mais nul, à notre avis, ne saurait s'en plaindre. Quant à ce sujet lui-même, dont l'idée de base est une trouvaille, ce serait le déflorer que de vous en entretenir par avance. Nous vous abandonnons le soin d'en découvrir vous-mêmes la nature et les répercussions.



LORSQUE sa secrétaire, Miss Kerstenberg, lui annonça par l'interphone qu'elle avait près d'elle deux messieurs qui exprimaient le désir de louer des locaux dans l'immeuble, la réponse de Sydney Blake : « Mais, faites-les entrer, Esther, faites-les entrer tout de suite, » fut d'une telle suavité qu'on eût pu la croire enduite du contenu d'un pot de vaseline. Il y avait seulement deux jours que *Wellington Jimm & Fils, Administrateurs fonciers,* avaient confié à Blake ce poste d'agent immobilier, en résidence dans le MacGowan Building, aussi était-il normal que la perspective de louer un bureau ou deux de la vieille baraque si peu de temps après son entrée en fonctions lui eût causé un plaisir extrême.

Cependant, dès qu'il eut jeté les yeux sur les futurs locataires, il commença à avoir des doutes. Sur presque tout.

Ses deux visiteurs étaient exactement semblables en tous points, à l'exception d'un seul : la taille. Le premier était grand, très grand, immense même, près de deux mètres quinze, estima Blake quand il se leva pour les accueillir. Il était plié en deux endroits : son corps, incliné en avant à partir des hanches, se cambrait en arrière au niveau des épaules, donnant ainsi l'impression d'être monté sur charnières au lieu d'être simplement articulé. Derrière lui se dandinait une minuscule boule humaine, un personnage lilliputien qui, toute question de taille mise à part, lui ressemblait comme un frère jumeau. Tous deux portaient une chemise blanche empesée, un chapeau noir, un pardessus noir, une cravate noire, un complet noir, des chaussettes noires et des chaussures d'un noir inimaginable, assez intense pour absorber les ondes lumineuses qui venaient les frapper.

Copyright, 1954, by Fantasy House, Inc.

Ils prirent place dans des fauteuils et adressèrent avec ensemble un sourire à Blake.

— « Euh, Miss Kerstenberg... » dit celui-ci à sa secrétaire, restée debout à la porte.

— « Oui, Mr. Blake? » demanda-t-elle d'un ton éveillé.

— « Euh, rien, Miss Kerstenberg. Rien, merci. » A regret, il la regarda fermer la porte et entendit grincer son siège pivotant comme elle reprenait son travail dans la pièce voisine. Il était assurément dommage que, dépourvue de facultés télépathiques, elle n'eût pu recevoir le message par lequel il la suppliait en pensée de demeurer là, pour lui apporter l'appui moral qui lui faisait terriblement défaut.

Oh ! et puis, après tout ! On ne pouvait s'attendre à voir les firmes les plus cotées par *Dun & Bradstreet* (1) louer des bureaux dans le MacGowan Building.

Il s'assit et tendit aux visiteurs sa boîte à cigarettes toute neuve. Ils déclinèrent son offre.

— « Nous désirerions louer un étage dans votre immeuble, » commença le grand individu, d'une voix qui n'était faite que de la juxtaposition de profonds soupirs.

— « Le treizième étage, » ajouta le nabot d'une voix exactement semblable.

Sydney Blake alluma une cigarette et aspira avec lenteur une bouffée de fumée. Un étage entier ! Fichtre ! Comme quoi il ne faut pas se fier aux apparences.

— « Je regrette, » leur dit-il. « Il m'est impossible de vous donner le treizième étage. Mais... »

— « Pourquoi non? » fit le grand dans un souffle. Il avait l'air irrité.

— « Pour la raison essentielle qu'il n'y a pas de treizième étage. Nombreux sont les immeubles qui n'en ont pas. Puisque les locataires croient que le nombre treize porte malheur, nous donnons le numéro quatorze à l'étage qui vient immédiatement après le douzième (2). Si vous voulez bien consulter notre répertoire, Messieurs, vous remarquerez de même qu'il n'y figure pas de bureaux dont le numéro commence par treize. Cependant, si vous désirez occuper un étage entier, je pense que nous pouvons vous loger au sixième... »

— « Il me semble, » dit le grand, d'un ton lugubre, « que si quelqu'un veut louer un étage *déterminé,* le moins qu'il puisse attendre d'un agent immobilier, c'est que celui-ci le lui obtienne. »

— « C'est bien le moins, » renchérit le nabot. « D'autant plus que nous ne faisons intervenir aucune question d'arithmétique compliquée, vous le remarquerez. »

Blake parvint à conserver son calme et à leur faire un petit sourire affable.

---

(1) Agence de renseignements commerciaux connue et réputée.

(2) Le fait n'a rien d'exceptionnel. A New-York, il n'y a pas de treizième étage dans les grands magasins ni dans la plupart des hôtels et immeubles résidentiels, pas plus qu'il n'existe de chambre ou appartement portant le numéro 13.

— « Je ne demanderais pas mieux que de vous louer le treizième étage... si nous en avions un. Mais je ne puis évidemment pas vous louer quelque chose qui n'existe pas, n'est-ce pas? » Il étendit les mains, paume en dessus et leur adressa un nouveau ricanement du type « nous-sommes-trois-hommes-intelligents-faits-pour-nous-entendre ». « Il reste très peu de place au douzième et au quatorzième, ce dont je ne peux que me féliciter. Mais je suis sûr qu'une autre partie de l'immeuble MacGowan vous conviendra parfaitement. » Tout d'un coup, il s'avisa que le protocole avait failli être violé. « Mon nom, » dit-il, tapotant de son index soigneusement manucuré la plaque posée sur son bureau, « est Sydney Blake. A qui ai-je le plaisir...? »

— « Tohu et Bohu, » dit le grand.

— « Pardon? »

— « Tohu, ai-je dit, et Bohu. Tohu, c'est moi. » Il désigna sa miniature de jumeau. « Et lui, c'est Bohu. Ou, si les circonstances l'exigent, vice versa. »

Sydney Blake réfléchit là-dessus jusqu'à ce qu'un centimètre de cendre, se détachant de sa cigarette, vînt faire une tache de poussière grise sur son pantalon au pli irréprochable. Des étrangers. Il aurait dû le voir tout de suite à leur peau olivâtre et à leur léger accent exotique. Non pas tant que cela eût une importance quelconque dans l'immeuble MacGowan. Ou dans n'importe quel autre immeuble géré par *Wellington Jimm & Fils, Administrateurs fonciers*. Mais il ne pouvait s'empêcher de se demander dans quel pays du monde on trouvait des gens avec de tels noms et des tailles si disparates.

— « Très bien, Mr. Tohu. Et... euh, Mr. Bohu. Pour en revenir à notre affaire, je vois le problème ainsi... »

— « Il n'y a absolument pas de problème, » dit le grand avec pondération et en martelant chaque syllabe. « C'est vous qui allez chercher des complications, jeune homme. Vous avez un immeuble avec des étages de un à vingt-quatre. Nous voulons louer le treizième étage qui est apparemment libre. Maintenant, si vous aviez le sens des affaires et si vous nous donniez cet étage en location sans plus discuter... »

— « Ou couper les cheveux en quatre, » plaça le petit.

— « ...eh bien, nous n'en demanderions pas plus. Vos employés y trouveraient leur compte et vous devriez y trouver le vôtre. C'est un marché extrêmement simple et qu'un homme dans votre situation devrait pouvoir conclure facilement. »

— « Comment diable est-ce que je le pourrais... » s'écria Blake qui s'interrompit aussitôt, se rappelant les conseils du professeur Scoggins, de l'Institut des Hautes Etudes Immobilières. (« N'oubliez pas, Messieurs, qu'en perdant son calme, on perd un locataire. Si le client du commerçant doit toujours avoir raison, le client de l'agent immobilier ne doit jamais avoir tort. Cherchez, débrouillez-vous, c'est à vous de trouver le remède à ses petits ennuis commerciaux pour imaginaires qu'ils soient. L'agent immobilier doit prendre rang dans la société

moderne, à côté du médecin, du dentiste et du pharmacien, et calquer sa devise sur la leur : *toujours prêt à répondre présent, toujours désintéressé, toujours digne de confiance.* ») Blake courba la tête pour concentrer toutes ses pensées sur ses responsabilités professionnelles avant de poursuivre.

« Ecoutez-moi, » dit-il enfin avec un sourire sur lequel il comptait désespérément pour forcer le succès. « Je vais vous exposer ma façon de voir comme vous m'avez exposé la vôtre. Vous désirez, pour des raisons qui vous sont personnelles, louer un treizième étage. Il se trouve que cet immeuble, pour des raisons qui sont personnelles à son architecte — homme stupide et excentrique que, j'en suis certain, nul d'entre nous ne jugerait digne du *moindre* respect — cet immeuble n'a pas de treizième étage. Par conséquent, je ne puis vous en louer un. A première vue, je l'admets, cela semble constituer une difficulté : il semblerait que vous ne pouvez obtenir ce que vous désirez dans le building MacGowan. Mais qu'advient-il si nous examinons la situation avec soin? Tout d'abord, nous constatons qu'il existe plusieurs autres *magnifiques* étages... »

Il s'interrompit en s'apercevant qu'il était seul. Ses visiteurs s'étaient levés d'un même mouvement, incroyablement rapide, et avaient gagné la porte.

Comme ils s'éloignaient, traversant le salon d'attente, il entendit le plus grand déclarer :

— « C'est vraiment regrettable. L'endroit nous aurait convenu parfaitement ; si loin du centre et de ses commodités. »

— « Pour ne rien dire, » ajouta le microbe, « de l'apparence de l'immeuble. Si peu présentable. Dommage. »

Il se lança à leur poursuite mais, au moment de les rattraper dans le couloir qui menait au vestibule, deux choses le firent s'arrêter net :

D'abord, le sentiment qu'il était contraire à la dignité d'un agent immobilier récemment entré en fonctions, de faire revenir de force dans son bureau des clients éventuels qui venaient d'en sortir si brusquement. Après tout, il ne tenait pas une boutique de tailleur au rabais ; il gérait l'immeuble MacGowan.

Ensuite, ceci, qui le frappa soudain : le grand escogriffe était seul. Il ne voyait pas trace du petit. A moins — peut-être — que cette protubérance, dans la poche droite du pardessus du grand...

— « Deux numéros, » se dit-il en faisant demi-tour pour regagner son bureau. « Sûrement pas des clients sérieux. »

Il tint absolument à narrer toute l'histoire à Miss Kerstenberg, en dépit des consignes formelles du professeur Scoggins visant à réprimer l'excès de familiarité avec le personnel subalterne. Elle fit claquer sa langue à plusieurs reprises contre son palais en signe de réprobation, tout en le regardant attentivement à travers ses verres de myope.

— « Des cinglés, ne pensez-vous pas, Miss Kerstenberg? » lui de-

manda-t-il quand il eut fini. « On ne peut pas appeler ça des clients sérieux, hein? »

— « Je ne sais pas, Mr. Blake, » répondit-elle, sans se départir de sa réserve. Elle inséra une feuille de papier à en-tête dans sa machine à écrire. « Voulez-vous que le courrier pour Hopkinson parte cet après-midi ? »

— « Comment? Oh ! oui, bien entendu. Sans faute cet après-midi, Miss Kerstenberg. Et je veux le vérifier avant que vous le portiez à la poste. »

Il rentra dans son bureau et se laissa glisser au fond de son fauteuil. Cette aventure l'avait complètement bouleversé. La première occasion qu'il avait de conclure une grosse affaire de location. Et ce petit bonhomme — Bohu, sauf erreur? — et cette poche gonflée...

Ce n'est que très tard dans la journée qu'il parvint à concentrer son attention sur son travail. Et c'est à ce moment qu'il reçut le coup de téléphone.

— « Blake? » demanda une voix revêche au bout du fil. « Ici Gladstone Jimm. »

— « *J'écoute,* Mr. Jimm. » Instinctivement, Blake rectifia la position. Gladstone était l'aîné des « Fils ».

— « Blake, qu'est-ce que signifie ce refus de louer des locaux? »

— « Un *refus?* Je vous demande pardon, Mr. Jimm, mais je... »

— « Blake, deux clients viennent d'arriver à la direction. Ils se nomment Mr. Tooley et Mr. Booley. Ils me rapportent qu'ils se sont vainement adressés à vous pour louer le treizième étage du MacGowan Building. Ils me disent que vous avez reconnu que les lieux étaient libres, mais que vous vous êtes obstinément refusé à les leur donner. Qu'est-ce que cela veut dire, Blake? Pourquoi la maison vous a-t-elle nommé agent sur place, selon vous, Blake? Pour envoyer promener les candidats locataires? Je tiens à vous faire savoir que personne, ici à la direction, n'apprécie ce genre de plaisanteries, Blake. »

— « J'aurais eu le plus grand plaisir à leur louer le treizième étage, » fit Blake d'une voix lamentable. « Le seul ennui, Monsieur, vous comprenez, c'est que... »

— « De quel ennui voulez-vous parler, Blake? Expliquez-vous, mon vieux, expliquez-vous. »

— « Il n'y a *pas* de treizième étage, Mr. Jimm. »

— « Quoi? »

— « L'immeuble MacGowan est de ceux qui n'ont pas de treizième étage. » Laborieusement, sans rien omettre, il reprit toute l'histoire pour son patron. Il fit même un dessin approximatif du bâtiment sur son bloc-notes tout en parlant.

— « Hum, » fit Gladstone Jimm quand il eut terminé. « C'est bon. Je conviens que votre explication paraît plaider en votre faveur, Blake. » Et il raccrocha.

Blake se prit à frissonner.

— « Des cinglés, » marmonna-t-il avec colère. « Des cinglés comme on en voit peu. Assurément pas des locataires sérieux. »

Quand il arriva à la porte de son bureau, le lendemain matin de bonne heure, il trouva Mr. Tohu et Mr. Bohu qui l'attendaient. Le grand lui tendit une clé.

— « Aux termes de notre bail, Mr. Blake, » dit-il, « l'agent en résidence dans l'immeuble doit avoir en sa possession une clé de la porte de notre bureau principal. Nous venons de faire faire cette deuxième clé par le serrurier. J'espère qu'elle vous conviendra. »

Sydney Blake s'appuya au mur, le temps que ses jambes aient retrouvé assez de vigueur pour le soutenir.

— « Un bail? » murmura-t-il. « Est-ce que la direction vous a fait un bail? »

— « Oui, » dit le grand. « Sans trop de difficultés, il nous a été possible de parvenir à un... comment dites-vous? »

— « A une communion d'idées, » précisa le petit dans un souffle qui monta de la région des genoux de son compagnon. « Un triomphe de la raison. Un épanchement des âmes. Personne ne s'attache à des subtilités numériques à la direction, mon jeune ami. »

— « Puis-je voir ce bail? » parvint à articuler Blake.

Le grand plongea la main dans la poche droite de son pardessus et en tira un papier plié d'apparence familière.

C'était un bail en bonne et due forme. Pour le treizième étage de l'immeuble MacGowan. Seulement, ce bail présentait une petite particularité.

La clause suivante y avait été introduite par Gladstone Jimm : ... *le bailleur donne en location un étage dont le bailleur et le preneur s'accordent à reconnaître la non-existence, mais auquel le preneur désire avoir droit pour la raison que le droit à cet étage représente pour le preneur une valeur intrinsèque, laquelle a pour équivalent le loyer qu'il paiera...*

Blake poussa un soupir de soulagement :

— « Dans ce cas, c'est différent. Pourquoi ne pas m'avoir dit ce que vous vouliez, c'était simplement avoir droit à l'étage? Je supposais que vous aviez l'intention d'occuper les lieux. »

— « Mais nous avons bien l'intention de les occuper. » Le grand remit le bail dans sa poche. « Nous avons payé un mois de loyer d'avance à cet effet. »

— « ... Et, » ajouta le petit, « un mois à titre de cautionnement. »

— « ... Et, » termina le grand, « un mois de loyer supplémentaire comme honoraires. Je pense bien que nous avons l'intention d'occuper les lieux ! »

— « Mais, » fit Blake avec un petit rire nerveux, « comment allez-vous occuper un emplacement qui n'est même pas... »

— « Au revoir, mon ami, » firent-ils à l'unisson. Et ils se dirigèrent vers les ascenseurs.

Il les regarda pénétrer dans une des cabines.

— « Au treizième, s'il vous plaît, » dirent-ils au liftier. La porte se referma. A ce moment, Miss Kerstenberg passa devant lui pour entrer dans le bureau, lui lançant d'une voix flûtée un respectueux « Bonjour, Mr. Blake. » Mais ce fut tout juste s'il lui répondit par un léger signe de tête. Il tenait les yeux fixés sur la porte de l'ascenseur. Bientôt, celle-ci s'ouvrit et le liftier, un petit homme replet, sortit pour entamer une conversation avec le chasseur.

Blake ne put se retenir. Il courut à l'ascenseur. Ses yeux explorèrent la cabine. Elle était vide.

— « Dites-moi, » fit-il, empoignant le liftier par la manche de son uniforme crasseux. « Ces deux hommes qui sont montés à l'instant, à quel étage les avez-vous déposés? »

— « A celui qu'ils m'avaient indiqué. Au treizième. Pourquoi? »

— « Il n'y a pas de treizième étage, voyons. Pas la moindre trace de treizième étage ! »

Le petit liftier bedonnant haussa les épaules.

— « Ecoutez, Mr. Blake, je fais mon métier. Quelqu'un me dit « treizième étage », je l'emmène au treizième étage. Quelqu'un me dit « vingt et unième étage », je l'emmène au... »

Blake entra dans l'ascenseur.

— « Vous allez m'y monter, » ordonna-t-il.

— « Au vingt et unième? Bien. »

— « Non, vous... vous... » Blake se rendit compte que le chasseur et le liftier échangeaient un sourire complice. « Pas au vingt et unième, » reprit-il avec plus de calme. « Au treizième. Montez-moi au treizième étage. »

Le liftier manœuvra son commutateur et la porte se referma en geignant. Ils s'élevèrent lentement. Tous les ascenseurs du MacGowan avaient une vitesse fort réduite et Blake n'eut aucun mal à suivre les numéros des étages à travers la lucarne de la cabine.

...dix ...onze ...douze ...quatorze ...quinze ...seize...

Ils s'arrêtèrent. Le liftier souleva la visière de sa casquette et se gratta la tête. Blake lui lança un regard triomphal. Ils redescendirent.

...quinze ...quatorze ...douze ...onze ...dix ...neuf...

— « Alors? » demanda Blake

L'homme haussa les épaules.

— « Il n'a plus l'air d'être là maintenant. »

— « *Maintenant?* Il n'a *jamais* été là. Alors, où avez-vous emmené ces hommes? »

— « Oh ! ceux-là. Je vous l'ai dit : au treizième. »

— « Mais puisque je viens de vous prouver *qu'il n'y a pas de treizième étage!* »

— « Et puis après? Vous avez de l'instruction, Mr. Blake. Moi pas. Je fais mon travail, c'est tout. Si vous trouvez à redire, je ne peux vous répondre qu'une chose : je fais mon travail. Quelqu'un entre dans l'ascenseur et me dit « treizième étage », je le monte... »

— « Je sais, je sais ! Vous le montez au treizième étage. Mais puisqu'il n'y a pas de treizième étage, espèce d'idiot ! Je peux vous montrer les plans du bâtiment, les plans qui ont servi à le construire, et je vous mets au défi, vous m'entendez, au défi de me montrer un treizième étage. Si vous pouvez me montrer un treizième étage... »

Il laissa traîner sa voix sans achever, car il s'apercevait qu'ils étaient de retour dans le vestibule et qu'un petit attroupement se formait autour d'eux.

— « Ecoutez, Mr. Blake, » dit posément le liftier. « Si vous n'êtes pas content, c'est bien simple, je peux appeler le délégué syndical et vous vous expliquerez ensemble. Qu'en dites-vous? »

Blake leva les bras au ciel en signe d'impuissance et regagna son bureau d'un pas décidé. Derrière son dos, il entendit le chasseur demander au liftier :

— « Qu'est-ce qu'il avait à faire tant d'histoires, Barney? »

— « Oh ! ce type-là, » répondit le liftier. « Il voulait me rendre responsable de la construction de la maison. Si vous voulez mon opinion, les études l'ont complètement abruti. Je vous le demande un peu, qu'est-ce que j'ai à voir avec les plans de la maison? »

— « Je me le demande aussi, » dit le chasseur. « Bon Dieu, oui, je me le demande. »

— « Et je vais vous poser une autre question, » poursuivit le liftier, d'un ton encore plus assuré maintenant qu'il se sentait en veine d'éloquence, si l'on peut dire. « Qu'est-ce que les plans de la maison ont à voir avec *moi?* »

Blake n'en put supporter davantage et referma la porte de son bureau. S'y adossant, il passa ses doigts dans ses cheveux clairsemés.

— « Miss Kerstenberg, » dit-il enfin d'une voix étranglée. « Que dites-vous de ça? Les deux phénomènes qui étaient là hier — ces deux mabouls — croiriez-vous que la direction n'a rien trouvé de mieux que de leur louer le treizième étage? »

Elle quitta sa machine des yeux pour le regarder.

— « Vraiment? »

— « Et croyez-le ou non, ils sont montés prendre possession de leurs bureaux. »

Elle lui sourit, d'un sourire éclair comme seules savent le faire les femmes.

— « Eh bien, mais c'est *parfait,* » dit-elle. Et elle se remit à taper sur son clavier.

Le lendemain matin, le spectacle qui s'offrit à Blake dans le vestibule le fit se précipiter au téléphone. Il appela la direction.

— « Mr. Gladstone Jimm, » demanda-t-il haletant.

« Ecoutez, Mr. Jimm. Ici Sydney Blake, du MacGowan. Mr. Jimm, ça devient sérieux. Ils sont en train d'emménager. On leur apporte des meubles de bureau. Et je viens de voir monter des ouvriers qui vont installer le téléphone. Mr. Jimm, ils emménagent pour de bon ! »

Gladstone Jimm fut instantanément en état d'alerte et commença avec véhémence :

— « Qui est-ce qui emménage, mon vieux? La Société Immobilière Tanzen? Ou est-ce les Blair Brothers qui nous font la surprise de revenir? Je disais, pas plus tard que la semaine dernière, qu'il y a un calme bien anormal dans nos affaires. J'aurais parié que le Code des pratiques loyales de l'année dernière ne serait plus respecté bien longtemps. Ils veulent faire une descente dans nos bureaux, c'est ça, n'est-ce pas? » Il renifla longuement et avec agressivité. « Eh bien, la vieille boîte a encore plus d'un tour dans son sac. D'abord, assurez-vous que tous les papiers importants — listes de locataires, quittances de loyer, ne négligez rien, mon vieux — sont dans le coffre-fort. Nous allons vous envoyer trois hommes de loi avec un arrêté d'expulsion d'ici une demi-heure. En attendant, tenez... »

— « Non, vous n'y êtes pas, Monsieur, » parvint à placer Blake. « Il s'agit de ces nouveaux locataires. Ceux à qui vous avez loué le treizième étage. »

Arrêté net dans son improvisation, Gladstone Jimm réfléchit un instant. Ah ! Il comprenait. Il se lança sur la bonne piste avec le même élan.

— « Vous voulez parler de ces deux types, euh... Toombs et Boole? »

— « C'est ça, Monsieur. Ils font monter des bureaux, des fauteuils et des classeurs. Il y a des ouvriers de la compagnie des téléphones et de l'électricité. Ils montent tous au treizième étage. Seulement, Mr. Jimm, *il n'y a pas de treizième étage !* »

Un silence. Puis :

— « Est-ce que des locataires se sont plaints, Blake? »

— « Non, Mr. Jimm, mais... »

— « Est-ce que Toot et Boob ont fait quoi que ce soit de répréhensible? »

— « Non, pas du tout. C'est seulement que je... »

Mais Gladstone Jimm l'interrompit en repartant de plus belle :

— « C'est seulement que vous n'apportez pas tout le soin désirable aux affaires ! Vous m'êtes sympathique, Blake, mais je crois de mon devoir de vous avertir que vous prenez un mauvais départ. Il y a maintenant bientôt une semaine que vous êtes agent en résidence au MacGowan et la seule affaire de quelque importance intéressant l'immeuble a du être négociée par la direction. Ce ne sera pas une bonne note pour vous, Blake. Ce n'est pas brillant du tout. Est-ce que vous avez toujours cette grande superficie de locaux inoccupés au troisième, au seizième et au dix-neuvième? »

— « Oui, Mr Jimm. Je projette de... »

— « Projeter n'est pas suffisant, Blake. Les projets ne sont que le *premier pas*. Ensuite, ce qu'il faut, c'est passer à l'action. A l'action, Blake ! A-C-T-I-O-N ! Pourquoi n'essayez-vous pas ce petit truc : écrivez le mot « action » sur un carton, peignez-le en grosses lettres rouges et

accrochez cet écriteau en face de votre bureau, à un endroit où vous pourrez le voir chaque fois que vous lèverez les yeux. Et au dos, inscrivez tous les locaux vacants de votre immeuble. Chaque fois que vous vous surprendrez à regarder cet écriteau, demandez-vous combien de vacances sont encore inscrites au dos. Et alors, Blake, passez à l'action ! »

— « Oui, Monsieur, » dit Blake d'une voix faible.

— « En attendant, ne me racontez plus de bêtises sur des locataires respectueux de la légalité et des stipulations de leur contrat. S'ils vous laissent la paix, laissez-leur la paix de votre côté. C'est un ordre, Blake ! »

— « J'ai compris, Mr. Jimm. »

Il resta un long moment absorbé dans la contemplation du récepteur téléphonique qu'il venait de replacer sur son support. Puis il se leva, passa dans le couloir et entra dans une cabine d'ascenseur. L'expression inaccoutumée d'insouciance et de jubilation qui se lisait sur son visage et la sûreté de sa démarche ne pouvaient être le fait que d'un homme qui passait délibérément outre à un ordre reçu directement du chef suprême de la Société *Wellington Jimm & Fils, administrateurs fonciers.*

Deux heures plus tard, il rentrait dans son bureau en traînant les pieds, les épaules courbées, le goût amer de la défaite dans la bouche.

Toutes les fois que Blake s'était trouvé dans un ascenseur plein de monteurs de téléphones et de déménageurs allant au treizième étage, il n'y avait pas eu de treizième étage. Mais dès que, quelque peu irrités, ces hommes l'avaient laissé pour changer d'ascenseur, ils avaient, autant qu'il en pouvait juger, été conduits droit à leur point de destination. La chose était évidente : pour lui il n'y avait pas de treizième étage. Il n'y en aurait probablement jamais.

Il était encore en train de méditer sur l'injustice dont il était victime quand, à cinq heures, les femmes de ménage arrivèrent avec autant de précipitation que le permettaient leurs jambes rhumatisantes pour pointer leur prise de service à l'horloge enregistreuse du salon d'attente.

— « Laquelle d'entre vous, » demanda-t-il, s'approchant d'elles, mû par une inspiration soudaine, « laquelle d'entre vous s'occupe du treizième étage? »

— « C'est moi. »

Il attira dans son bureau la vieille femme au châle à franges vertes.

— « Quand avez-vous commencé à nettoyer le treizième étage, Mrs. Ritter? »

— « Eh bien, le jour où les nouveaux locataires ont emménagé. »

— « Mais avant ce jour-là? » Il attendait, scrutant son visage.

Elle sourit et plusieurs de ses rides prirent un autre cours.

— « Avant, Dieu vous garde, mon bon Monsieur, il n'y avait pas de locataires. Pas au treizième. »

— « Par conséquent... » lui souffla-t-il.

— « Par conséquent, il n'y avait rien à nettoyer. »

Blake haussa les épaules et n'insista pas. La femme de ménage se disposait à s'en aller. Il lui mit la main sur l'épaule pour la retenir.

— « Comment est-il? » demanda-t-il, lui jetant un regard d'envie, « comment est-il.. ce treizième étage? »

— « Comme le douzième. Et comme le dixième. Comme n'importe quel autre. »

— « Dire que tout le monde parvient à y aller, » murmura-t-il pour lui-même. « Tout le monde, sauf moi. »

Il fut un peu gêné en se rendant compte qu'il avait parlé trop haut et que la vieille femme le considérait en inclinant la tête avec compassion.

— « C'est peut-être, » suggéra-t-elle doucement, « parce qu'il n'y a pas de *raison* pour que vous veniez au treizième étage. »

Il était encore debout à la même place, à assimiler ces paroles, quand toute l'équipe monta pesamment l'escalier, les bras chargés de balais, de serpillières et de seaux métalliques.

Il entendit une toux et l'écho d'une toux derrière lui. Il se retourna. Mr. Tohu et Mr. Bohu lui firent une courbette. En réalité, ils semblèrent se plier et se déplier.

— « Voici pour le répertoire du vestibule, » fit le grand, tendant à Blake un bristol blanc. « C'est ainsi que nous voulons être inscrits. »

G. TOHU & K. BOHU
Spécialistes en Impondérables

Blake s'agita, humecta ses lèvres, lutta contre sa curiosité, mais celle-ci l'emporta :

— « Quels genres d'impondérables? »

Ses deux interlocuteurs échangèrent un regard. Le petit eut un haussement d'épaules.

— « Ceux qui sont inconsistants, » dit-il.

Ils gagnèrent la sortie.

Blake fut absolument certain d'avoir vu le grand soulever le petit de terre juste avant d'arriver dans la rue. Mais il ne put voir ce qu'il en faisait. Une chose était sûre : le grand, sur le trottoir, s'en allait tout seul.

A partir de ce jour, Sydney Blake n'eut plus qu'une occupation : s'efforcer de trouver un prétexte pour visiter le treizième étage. Malheureusement, quelle raison valable aurait-il pu invoquer dès l'instant que les locataires ne causaient pas d'ennuis à personne et payaient régulièrement leur loyer?

Les mois succédèrent aux mois ; les locataires payaient avec régularité. Et on ne pouvait absolument rien leur reprocher. Les laveurs de carreaux montaient nettoyer les carreaux. Les maçons, les menuisiers et les peintres montaient remettre à neuf les bureaux du treizième étage. De jeunes garçons de courses entraient, ployant sous d'énormes charges de papier et de fournitures. On voyait monter au treizième jusqu'à des gens qui, de toute évidence, étaient des clients. Des gens qui n'avaient absolument rien de commun ; le pauvre paysan en galoches pouvait fort bien suivre le bookmaker vêtu avec une élégance de mauvais goût. Par-

fois, un groupe de messieurs en complet noir de bonne coupe, s'entretenant de taux d'intérêts et d'émissions de Bons du Trésor sur un ton qui laissait deviner une éducation soignée, demandaient au liftier de les conduire chez Tohu et Bohu. Oui, il y avait affluence pour le treizième étage.

Tout le monde, commençait à se dire Blake, tout le monde sauf moi, Sydney Blake. Il tenta de glisser subrepticement au treizième par l'escalier. Chaque fois, il arrivait au quatorzième ou au douzième complètement hors d'haleine. Une ou deux fois, il avait essayé d'embarquer clandestinement dans le même ascenseur que G. Tohu et K. Bohu en personne. Mais, aussi longtemps qu'il était resté dedans, la cabine n'avait pu trouver leur étage. Et ils s'étaient retournés tous deux en souriant vers l'endroit où il s'efforçait de se cacher parmi les autres passagers de l'ascenseur, en sorte qu'il avait dû sortir, le visage cramoisi, au premier étage qui s'était présenté.

Un jour, il avait même essayé, en vain évidemment, de se déguiser en inspecteur des bâtiments à la recherche de défauts dans le système de détection des incendies.

Rien ne lui réussit. Il n'avait rien à faire au treizième étage et voilà tout.

Jour et nuit, il ne cessait de s'interroger. Son ventre y perdit de sa rondeur, ses ongles leur vernis, son pantalon même y perdit son pli.

Et personne d'autre ne semblait s'intéresser le moins du monde aux locataires du treizième étage.

Un jour mémorable fut pourtant celui où Miss Kerstenberg quitta son travail des yeux pour lui demander :

— « Est-ce ainsi que s'orthographie leur nom : T-O-H-U et B-O-H-U? C'est drôle. »

— « Qu'est-ce qui est drôle? » Il accourut vers elle.

— « Ces noms viennent de l'hébreu. Je le sais parce que... » — elle rougit jusque bien plus bas que son décolleté — « ... parce que je donne des cours le soir dans une école israélite, le mardi, le mercredi et le jeudi. Et ma famille, qui est très pratiquante, a surveillé particulièrement mon éducation religieuse. Je suis d'avis que la religion est une bonne chose, surtout pour les filles... »

— « *Parlez-moi donc de ces noms!* » Il exécutait presque un pas de danse autour d'elle.

— « Eh bien, dans la bible des Hébreux, avant que Dieu crée la Terre, la Terre était *tohu oobohu*. Les deux O signifient « et ». Quant au mot *tohu* et au mot *bohu*, ça alors, c'est difficile à traduire (1). »

— « Essayez, » lui dit-il d'une voix implorante. « Essayez. »

— « Oh! par exemple, la traduction habituelle de *tohu oobohu* est « sans forme et sans contenu ». Mais par lui-même, *bohu* signifie vide dans quantité de... »

— « Des étrangers, » fit-il avec un ricanement. « Je savais bien que

(1) Il est évident que ces deux mots ne rendent pas, pour les lecteurs américains, le son banal qu'il ont pour une oreille française. D'où un élément qui se perd malheureusement à la traduction.

c'étaient des étrangers. Et qu'il n'y avait rien de bon à en attendre. Avec des noms comme ça. »

— « Je ne suis pas d'accord avec vous, Mr. Blake, » dit-elle d'un ton aigre. « Je ne suis pas d'avis que ces noms ne promettent rien de bon. Pas quand ils viennent de l'hébreu. » Et, à partir de ce moment, elle se montra beaucoup moins favorablement disposée à son égard.

Quinze jours plus tard, Blake reçut de la direction un message qui faillit faire chavirer le peu de raison qui habitait encore son cerveau en voie de ramollissement rapide. Tohu et Bohu avaient donné congé ; ils quittaient les locaux à la fin du mois.

Pendant un jour ou deux, il tourna en rond en soliloquant à voix haute. Les liftiers assurèrent l'avoir entendu dire des choses telles que : « Ce sont les étrangers les plus étranges qu'on puisse trouver... Ils n'appartiennent même pas à l'univers matériel ! » Les femmes de ménage se sentirent saisies d'un frisson quand elles parlèrent, dans la pièce qui leur servait de débarras, de la lueur de folie qui avait brillé dans ses yeux quand il avait murmuré, avec des gestes extravagants : « Bien sûr... Treizième étage ! Où donc pensez-vous qu'ils puissent demeurer, les non-existants Machin-Chose? Ha ! ha ! ». Et une fois, quand Miss Kerstenberg l'avait surpris à jeter des regards fulgurants sur le distributeur d'eau fraîche et à s'exclamer : « Ils essaient de nous ramener à deux milliards d'années en arrière et à tout recommencer, je parie. Ils sont de la cinquième colonne, ces cochons ! », elle pensa, entre ses tremblements, à prévenir le F.B.I., mais ne donna pas suite à son projet. Après tout, se dit-elle, une fois la police introduite dans un endroit, on ne sait jamais qui elle enverra en prison.

Et d'ailleurs, après quelque temps, la conduite de Sydney Blake tendit à redevenir normale. Il recommença à se raser chaque matin et la crasse disparut de sous ses ongles. Mais il n'était certainement plus le jeune agent immobilier plein d'allant qu'il avait été autrefois. Il avait presque en permanence sur le visage un air de triomphe étrange et niais.

Vint le dernier jour du mois. Toute la matinée, des meubles en quantité innombrable avaient été descendus et emportés dans des camions. Comme les derniers paquets arrivaient, Sydney Blake, une fleur fraîche à la boutonnière, se dirigea vers l'ascenseur le plus proche de son bureau. Il savait maintenant qu'il avait enfin une raison *valable* de parvenir au treizième étage. Il entra dans la cabine.

— « Treizième étage, s'il vous plaît, » dit-il d'une voix claire et bien timbrée.

La porte se referma. L'ascenseur s'éleva. Il s'arrêta au treizième étage.

— « Ah ! Mr. Blake ! » s'exclama le grand Tohu. « Quelle bonne surprise ! Qu'y a-t-il pour votre service? »

— « Comment allez-vous, Mr. Tohu? » fit simplement Blake. « Ou bien Mr. Bohu, peut-être? » Il se retourna vers son minuscule compa-

gnon. « Et vous, Mr. Bohu — ou si les circonstances le veulent, Tohu — j'espère que vous êtes en bonne santé? Parfait. »

Il fit pendant un moment le tour des bureaux vides et spacieux, se bornant à regarder de tous côtés. Même les cloisons provisoires avaient été enlevées. Ils étaient seuls, tous trois, au treizième étage.

— « Vous avez quelque chose à nous dire? » demanda le grand.

— « Bien sûr qu'il a quelque chose à nous dire, » fit le petit avec hargne. « Il faut bien qu'il ait quelque chose, *sans cela il ne serait pas arrivé jusqu'ici.* Seulement je voudrais bien qu'il fasse vite et qu'il en finisse, de n'importe quoi qu'il s'agisse. »

Blake s'inclina :

— « Titre trois, paragraphe dix de votre bail : *...il est en outre convenu que, congé ayant été régulièrement donné comme il vient d'être dit, un représentant autorisé du bailleur, tel que l'agent en résidence dans l'immeuble s'il en existe un,* aura le droit *d'examiner les locaux avant leur évacuation par le preneur, afin de s'assurer qu'ils ont été laissés en bon état par le preneur...* »

— « Voilà donc ce qui vous amène, » dit le grand.

— « Il fallait bien que ce soit quelque chose comme ça, » dit le petit. « Eh bien, mon jeune ami, si vous voulez bien vous dépêcher, vous nous ferez plaisir. »

Sydney Blake parcourut les pièces d'un pas nonchalant. En dépit de l'émotion extraordinaire qu'il ressentait, il devait admettre qu'il n'y avait apparemment pas de différence entre le treizième étage et un autre étage quelconque. Excepté... Oui, pourtant, excepté...

Il alla à la fenêtre et regarda en bas. Il compta. Douze étages. Il regarda en l'air et compta. Douze étages. Avec l'étage auquel il se trouvait, cela faisait vingt-cinq. Cependant, le MacGowan était un immeuble de vingt-quatre étages. D'où sortait cet étage supplémentaire? Et comment l'immeuble se présentait-il du dehors, à ce moment précis où sa tête émergeait d'une fenêtre du treizième étage?

Il quitta la fenêtre et jeta un regard attentif sur G. Tohu et K. Bohu. Ils devaient le savoir, eux.

Ils se tenaient près de la porte de l'ascenseur qui était ouverte. Un liftier, presque aussi impatient que les deux hommes en noir, questionnait : « Pour descendre? Pour descendre? »

— « Eh bien, Mr. Blake? » demanda le grand. « Les locaux sont-ils en bon état, oui ou non? »

— « Oh ! ils sont en bon état, c'est entendu, » répondit Blake. « Mais la chose importante n'est pas là. »

— « Nous nous moquons de la chose importante, » dit le petit au grand. « Allons-nous-en ! »

— « Bien dit, » fit le grand. Il se baissa et souleva son compagnon. Il le plia une fois en arrière et une fois en avant. Puis il le roula en serrant fortement et l'introduisit dans la poche droite de son pardessus.

Il se poussa pour faire une place devant lui dans l'ascenseur. « Vous venez, Mr. Blake? »

— « Non, merci, » dit Blake. « J'ai passé trop de temps à essayer de monter ici pour en redescendre si vite. »

— « A votre aise, » dit le grand. « Rez-de-chaussée, » dit-il au liftier.

Resté seul sur le palier du treizième étage, Sydney Blake dilata longuement ses poumons. Il lui avait fallu si longtemps ! Il alla à une porte qu'il avait cherchée bien souvent : celle qui donnait dans l'escalier. Il tira sur la poignée. Cette porte était bloquée. Curieux. Il se baissa et l'examina avec soin. Elle n'était pas fermée à clé. Juste coincée. Il faudrait faire venir le menuisier pour la réparer.

On ne sait jamais. Il pourrait avoir un étage de plus à louer dans le vieux MacGowan désormais. Il faudrait qu'il le tienne en état.

Comment pouvait bien être le bâtiment vu de l'extérieur? Il se trouvait près d'une autre fenêtre et il essaya de regarder dehors. Quelque chose l'en empêcha. La fenêtre était ouverte et pourtant il ne pouvait passer la tête au-delà de la barre d'appui. Il retourna à celle par laquelle il avait regardé la première fois. Même difficulté.

Alors, soudain, il comprit.

Il se précipita à l'ascenseur et pressa son poing avec vigueur sur le bouton. Il tint sa main dans cette position tandis que sa respiration se faisait de plus en plus courte. A travers les lucarnes en losange des portes, il voyait des ascenseurs qui montaient et d'autres qui descendaient. Mais aucun ne voulait s'arrêter au treizième étage.

Parce qu'il n'y avait plus de treizième étage. Et que, en fait, il n'y en avait jamais eu. Est-ce que quelqu'un avait jamais entendu parler d'un treizième étage dans le MacGowan Building?...



QUAND VOUS SOUSCRIVEZ UN ABONNEMENT

à l'une de nos deux revues en utilisant une formule de virement postal, veuillez bien préciser, au verso du talon qui est destiné à nos services, si cet abonnement est pour **Mystère-Magazine** ou pour **Fiction** et à partir de quel numéro il doit prendre effet. Merci d'avance !

ROBIDA, LE JULES VERNE DU CRAYON

par J.-J. BRIDENNE

PROPOSITION DE NOTICE BIOGRAPHIQUE POUR ENCYCLOPEDIES, SUR UN AIR 1900.

Robida (Albert), né à Compiègne en 1848, mort à Paris en 1926. Collabora dès l'âge de 18 ans au « *Journal Amusant* » et se fit connaître dans le dessin satirique et la lithogravure. Séjourna à Vienne où il fut attaché au magazine « *Der Floch* » (*La Puce*) et, de retour à Paris, fonda « *La Caricature* ». Tout en s'illustrant (doublement) comme artiste de la plume et du crayon, il écrivit des contes et romans qui s'adressent en majeure partie aux enfants (aux enfants de 10 à 80 ans et plus). Favori des génies et des fées, grand familier des dragons, des chevaliers en armure et des dames en hennin, des beffrois et des anciennes cathédrales. Familier aussi des locomotives baladeuses, des monstres électriques, des voleurs volants et des gendarmes ailés. Célébra les vieilles villes de Flandre, d'Espagne, d'Italie et les Babels de l'avenir. Reconstitua en maquettes le Paris médiéval pour l'Exposition de 1900 et caricatura le progrès des transports et de la stratégie.

LES ANTICIPATIONS DE ROBIDA

En 1879, Albert Robida publia « *Voyages très extraordinaires de Saturnin Farandoul dans les mondes connus et inconnus... même de M. Jules Verne* ». Tout le livre est une époustouflante caricature des « *Voyages extraordinaires* » et des robinsonnades en tout genre. Son héros, naufragé dès le berceau et élevé par des singes, traverse les plus invraisemblables aventures sous toutes les latitudes, parcourant le monde en bateaux à voiles et à vapeur, en scaphandre, en traîneau, en ballon, à dos de chameau, d'éléphant et d'hippopotame, se trouvant entraîné un moment par les espaces interplanétaires, rencontrant successivement Philéas Fogg et Passepartout, le capitaine Nemo, le capitaine Hatteras, Hector Servadac, Michel Strogoff... A vrai dire, l'ouvrage vaut plus par ses dessins (notamment par ses dessins en couleurs) que par son texte, amusante mais facile parodie des grands récits de voyages réels ou imaginaires et, avant l'heure, du « *Voyage à travers l'impossible* » de Jules Verne et D'Ennery (1). Mais le stupéfiant visionnaire qui déjà se révèle par endroits dans « *Saturnin Farandoul* » va se donner libre cours dans « *Le XXe siècle* ». Ce roman-album parut en 1883 et comporta de véritables suites qui sont : « *Un voyage de fiançailles au XXe siècle* », « *La vie électrique* » et « *La guerre au XXe siècle* » (qui parut dans « *La Caricature* »). L'histoire contée y est pratiquement inexistante et ne sert qu'à la description des temps futurs tels que l'auteur les voit (ces « temps futurs » qui sont notre actualité). Avant tout, Robida donne une place considérable à l'aviation, disons plutôt à la navigation aérienne. Dès le milieu du siècle, on voyage essentiellement par les airs. Ballons-oiseaux, ballons-poissons, aéroplanes, hélicoptères pullulent et il en est résulté un bouleversement de l'architecture : des aérogares, aéropalaces, aérocasinos sont apparus de toute part, cependant que pour les élégants et élégantes la présence aux grandes courses aériennes a remplacé la présence aux courses d'Auteuil et de Longchamp. Mais on va aussi beaucoup sous mer où sont édifiées de complètes et confortables stations; il est de bon ton d'avoir son sous-marin de plaisance et

(1) En fait, cette pièce ou plutôt cette revue dramatique à grand spectacle de 1882 fut tirée par d'Ennery des « *Voyages extraordinaires* » contre le gré de Jules Verne. Il paraît en effet que celui-ci n'apprécia pas l'ambitieux galimatias antiscientiste qui la caractérise. Les critiques théâtrales du temps furent généralement dures pour cette œuvre qui, à notre connaissance, n'a pas été éditée.

de participer à des chasses aquatiques et abyssales. Non seulement le télégraphe et le téléphone ont pris un développement inouï, mais une télévision totale s'est imposée : sur l'écran familial, on peut contempler aussi bien les grandes retransmissions théâtrales que des reportages d'actualité comme les horribles scènes de la guerre de Chine! Des conduits électriques (?) répandent à domicile la musique et aussi la nourriture... Le génie constructif des industriels ne connaît plus de bornes, un « sixième continent » est construit par procédés madréporiques et l'on entreprend, par attraction électrique, de rapprocher la Lune de la Terre pour la rendre accessible aux machines volantes.

Mais tout est loin d'être pour le mieux dans le meilleur des mondes. Les mœurs familiales ont été révolutionnées et le divorce-éclair est d'usage courant. Les femmes, qui peuvent être non seulement avocates, médecins, astronomes, mais aussi journalistes, financières et politiciennes, se battent en duel à l'occasion. Les modes sont somptueuses, mais extravagantes. L'art mérite de moins en moins son nom et l'on voit triompher la photo-peinture et la sculpture galvanoplastique. Quant aux études, résolument modernisées, elles ont tourné le dos à tout restant d'humanités classiques. Les merveilles mécaniques comportent une contrepartie souvent désagréable. Au moins en France, les émeutes sont évitées, mais par « légalisation » : elles sont organisées à dates fixes et donnent lieu à récompenses comme les expositions techniques et artistiques ! Il y a toujours des bandits — des bandits motorisés comme il se doit — qui donnent fort à faire à la police de l'Air. Surtout, il y a toujours des guerres... Et, bien entendu, celles-ci mettent en action des moyens supérieurs de destruction collective. Outre les bombardements aériens, Robida annonce en effet les lancers de microbes et de gaz toxiques, les médecins mobilisés pour tout autre chose que pour soigner les blessés, les autocanons et de véritables tanks dont la figuration en couleurs est criante de vérité anticipée.

A ce propos, il faut signaler que ses publications sur le XXe siècle sont à compléter par « *La guerre infernale* » (1908), qui est de Pierre Giffard (1), mais que Robida illustra puissamment et dont on est tenté de croire qu'il l'inspira au moins pour l'essentiel. En moins littéraire, c'est, somme toute, le répondant à « *La guerre dans les airs* » de Wells. Mais le romancier français se plaît visiblement à accumuler les aventures terribles et les grosses atrocités pour nous découvrir aux dernières pages que tout n'a été qu'un songe (le narrateur se réveille après avoir été décapité par un Jaune; car l'entr'égorgement scientifique des nations blanches a eu pour résultat l'effroyable victoire de l'Extrême-Orient). En vérité, il nous semble que c'est aux dessins de Robida que cette œuvre — publiée en fascicules chez Méricant — doit de n'être point oubliée et dut peut-être la plus grande partie du vif succès qu'elle remporta en son temps.

Les canons et les microphones géants — aux tournures de reptiles secondaires — les grands bombardements et torpillages, les aéronefs de combat, les offensives bactériologiques et les massacres systématiques y sont figurés avec une fantaisie qui n'ôte rien — bien au contraire — à leur relief cauchemardesque. Malgré ce caractère, il ne semble pas que Robida prenait plus au tragique à ce moment qu'au moment de « *La guerre au* XXe *siècle* » les redoutables perspectives qu'évoquait sa plume déchaînée. On a la nette impression qu'il s'agit là d'avertissements tour à tour cocasses et fantasmagoriques, dont l'auteur veut espérer qu'ils seront inutiles. Mais Robida connut effectivement la première guerre mondiale et, peu après son achèvement, il composa « *L'ingénieur von Satanas* », dont le ton est bien différent. Si l'on trouve toujours de la spirituelle drôlerie dans les images comme dans le texte, il est manifeste, cette fois, que l'auteur craint et dé-

(1) Lieutenant de mobiles en 1870-1871, Pierre Giffard devint reporter et ensuite rédacteur en chef du Journal « *Le Vélo* ». Il a laissé des livres de voyages, de sports, de vulgarisation scientifique, des romans d'aventures et quelques comédies. On peut citer de lui « *L'enfer de neige* », « *Le Tombeau de glace* », « *Les Drames de l'air* » et son humoristique étude sur les transports à la fin du XIXe siècle intitulée « *La Fin du Cheval* » et également illustrée par Robida.

nonce tout de bon la future autodestruction de l'humanité. Il vitupère toutes les folies guerrières et particulièrement cette guerre scientifique incarnée par le personnage symbolique de von Satanas (moine Schwartz en d'autres temps). Ici, c'est à peine s'il y a anticipation : pratiquement, on est en présence d'une réédition « améliorée » de la Guerre 1914-1918, qui s'étend sur de nombreuses années et où les engins de combats terrestres, maritimes, aériens, ruinent toute la civilisation. La guerre va s'achever (par l'écrasement définitif des Allemands) avec des arcs, des épieux et des haches, dans l'effondrement des techniques et l'espoir que la société nouvelle ne suivra jamais les voies de la science infernale. En 1925, Robida devait encore publier une œuvre anticipatrice, « *Le chalet dans les airs* ». Pur roman à la Jules Verne (sans didactisme), il offre un ton apaisé et, à l'encontre du précédent (on peut même dire des précédents), s'adresse beaucoup plus aux jeunes qu'aux adultes. La villa volante Beauséjour, les aventureuses excursions de ses passagers, les animaux « préhistoriques » peuplant une île tombée du ciel, tout cela est vivement attachant. Mais on ne retrouve évidemment pas ici la profondeur de pensée qu'on découvrait, non sans surprise, dans « *L'ingénieur Von Satanas* » et même dans bien des pages du « *Vingtième siècle* » et de ses annexes.

LA PENSEE DE ROBIDA

Ayant l'air de ne viser, le plus souvent, que la plus plaisante fantaisie, Albert Robida témoigne, ainsi qu'on a pu le voir, de sérieuses qualités de prescience battant quelquefois celles de Jules Verne (« *Le XXe siècle* » parut quelques années avant « *La Journée d'un journaliste américain en 2889* »). Mais la vérité oblige à constater que celui-ci, tout en évitant le pédantisme, possédait bien la matière scientifique de ses histoires et n'anticipait qu'en s'entourant de garanties positives, alors que celui-là suit à peu près intégralement les caprices d'une intuition échevelée. Ainsi — par exemple — il donne la primauté à des ballons parfaitement dirigeables (tandis que Verne, avec raison, n'y eut jamais foi) et il semble considérer le Plus-Lourd-que-l'Air comme ne pouvant être que leur auxiliaire, dans la guerre comme dans la paix. Ses communications avec la Lune n'ouvrent aucune voie, même empirique et romancée. Nul éclaircissement n'est fourni sur le fonctionnement de ces monstrueux aérostats, des mirobolantes transmissions électro-mécaniques, visuelles et sonores, du moteur atomique de la Villa Beauséjour ni des grandes réussites thérapeutiques et antithérapeutiques.

Mais c'est dans l'expression graphique que se manifeste toute la puissance divinatoire de Robida. Bien peu technicien sans doute, il trouve dans le coup de crayon, le trait d'encre ou le jeu des couleurs le moyen d'annoncer avec exactitude apparente de frappantes réalisations techniques. Mais ces dernières ne forcent jamais l'admiration du caricaturiste - prophète et c'est bien plus souvent la satire que la louange du Progrès qui se fait jour chez lui. Ce dessinateur et graveur d'êtres légendaires, de clochers et de guerriers moyenâgeux, de ruines et de sites montagnards avait un doux faible pour tout le Passé, ainsi qu'on peut s'en rendre compte d'après son « *Jadis chez aujourd'hui* ». En même temps, il égratigne à toute occasion l'automobilisme, l'aéronautique, la fièvre de déplacement, la Bourse, le service militaire obligatoire, les nouvelles mœurs publiques et privées.

Dans « *Saturnin Farandoul* », dans « *Le XXe siècle* », dans la plupart de ses productions de « *La Caricature* », tout cela est encore traité en style « chansonniers ». Il y ressort que les plus merveilleuses applications de la science n'ont point que de bons côtés, mais les ennuis qu'elles apportent sont plus drôles que catastrophiques; il ressort aussi que tout leur progrès ne change pas grand-chose à la nature humaine et les gens de 1952 dépeints par Robida ne diffèrent pas foncièrement des Parisiens de 1880-1890, mais ceux-ci n'étaient-ils pas singulièrement aimables?... Le système parlementaire n'est pas idéal, tant s'en faut, mais lui aussi donne plus à rire qu'à pleurer. Et l'invasion du machinisme, la mécanisation humaine n'est encore symbolisée que par l'amusante substitution d'un automate en gibus au Président de la

République française (ce fut Sadi Carnot, dont on disait qu'il était en zinc, qui suggéra fort involontairement cette idée du Robot présidentiel).

Mais « *La Guerre du XXe siècle* » revêt déjà une toute autre expression et la satire amère y prend le pas sur l'aimable bouffonnerie. La Civilisation y est figurée en distributrice de boîtes à mitraille et de projectiles perfectionnés; on voit une famille de Parisiens de 1915 (nous disons bien : 1915) qui, pour aller dîner en ville, se sont bardés et casqués de métal, pourvus d'armes invraisemblables ; et on peut lire ce qui suit :

« *La Science, rapprochant les distances, écartant les obstacles, coupant les isthmes et perforant les montagnes, a créé des points de contact entre les peuples les plus éloignés et permis toutes les communications... amicales ou autres.* »

Enfin, « *L'Ingénieur von Satanas* » est la grande, l'éloquente imprécation contre le prétendu progrès qui n'aboutit qu'à rendre la guerre plus savamment monstrueuse, qu'à renvoyer l'homme moderne au stade des troglodytes, qu'à mettre les résultats scientifico-industriels au service de la plus grande sauvagerie et à multiplier les deuils, les ruines, les infirmités, le crime et la misère. Tout ce qui peut s'écrire aujourd'hui à ce sujet, toutes nos apocalypses atomiques existent en puissance dans ces pages illustrées que Robida composa vingt ans au moins avant qu'il fût seulement question de bombe atomique. Toutefois, l'humour noir du grand conteur-caricaturiste ne prend jamais le ton grinçant et désespérant de certains anticipateurs actuels, Barjavel par exemple. Encore qu'il ait toujours été porté — à l'instar de tant de ses contemporains — à confondre la Science avec ses manifestations mécaniques, Robida ne la traite pas comme mauvaise en soi, comme diabolique par nature. Même dans « *L'Ingénieur von Satanas* », il sait que le plus grand bien pourrait en résulter et que ce sont ses usages par l'Homme qui sont mauvais. Que l'Homme soit imperfectible, il est probable que tel était bien son avis. Cependant, la conviction d'un bon et nouveau départ de la race semble animer l'épilogue de « *L'Ingénieur von Satanas* », qui est de loin l'ouvrage le plus sombre — le plus fort aussi du point de vue littéraire — produit par quelqu'un en qui l'on ne connaît trop souvent que l'illustrateur de Rabelais et le caricaturiste léger des mondaines, des hommes d'Etat et des sportsmen du XIXe siècle finissant.



Rendre compte par écrit de l'œuvre de Robida, c'est la trahir fatalement. C'est par la connaissance de ses incomparables croquis et gravures qu'il est seulement possible de l'apprécier, en particulier comme anticipateur. Si cette communication ne donne qu'une pâle et infidèle notion de son étonnant talent, il en va tout autrement du film que lui ont consacré — avec beaucoup d'habileté — France Roche et Pierre Kast et qui, en utilisant une judicieuse sélection de ses compositions prophétiques, reconstitue visuellement l'univers Robidesque (1).

---

(1) Notre collaborateur F. Hoda a rendu compte de ce film dans notre numéro 6, page 121. Il est programmé dans les salles, en première partie, couplé avec « *l'Affaire Maurizius* ».



Réponse à une attaque contre la « science-fiction »

OÙ LA POLITIQUE VA-T-ELLE SE NICHER ?

Nous n'avons jamais eu, à « Fiction », *le dessein de faire de la politique, et l'aurions-nous voulu que la chose nous aurait semblé, eu égard à notre matière, plutôt difficile. Mais comme c'est la politique elle-même, dans son envahissement toujours plus grand, qui est venue à nous (et de quelle façon !), il nous était impossible de ne pas relever l'incroyable article dont la teneur est analysée dans les lignes qui suivent ; le genre littéraire que nous illustrons étant directement mis en cause, à qui plus qu'à nous appartenait-il de réagir ? Nous ne nous en excusons pas moins auprès de nos lecteurs d'avoir accordé cette importance à un débat, comme ils le verront, strictement étranger à la littérature. Mais nous les laissons juges de son opportunité.*

⁂

« *La Nouvelle Critique* » — dont le sous-titre : « *Revue du Marxisme militant* » est à lui seul tout un programme — vient de publier sur la « science-fiction » un article fort long (oh combien !), signé Pierre Villadier et intitulé : « *Science-fiction et anticipation* ».

Ayant poussé la conscience professionnelle jusqu'à décortiquer soigneusement chaque paragraphe de ces abondantes pages, nous ne pouvons mieux faire que de donner à nos lecteurs l'occasion de profiter (?) un peu de leur contenu.

La première portion de cet article-fleuve (parue au mois de juin) est la partie négative.

Nous y apprenons tout d'abord, pour notre édification, que la « science-fiction » est un des moyens employés par la « *classe dominante* » pour « *mener l'opinion et mutiler les esprits* », autrement dit : « *dévoyer la conscience politique des membres de la classe antagoniste* ». Voici d'ailleurs les buts précis de la monstrueuse machination : « *Ainsi une fraction de la classe opprimée, gagnée par cette propagande de tous les instants, peut laisser dévoyer sa conscience de classe, s'éloigner des positions du prolétariat pour se rapprocher de celles de la bourgeoisie. Coupée de la masse pleinement consciente et agissante, cette fraction sera devenue inoffensive, enchaînée : même si elle voit le mal, elle sera incapable d'y porter remède, car elle partagera le point de vue de ses oppresseurs.* »

Et ce hideux point de vue, c'est : l'espoir en l'avenir de la Science, rêve abominable et trompeur que développe et entretient l'horrible littérature de « science-fiction ». Cette même « science-fiction » qui parachève en outre son entreprise de « *détourner l'esprit des réalités politiques ou économiques* » en se faisant l'écho à l'occasion d'un espoir encore plus néfaste : « *l'espoir mystique* », c'est-à-dire l'espoir en un Sauveur venu d' « ailleurs », d'un autre monde pour soulager notre humanité souffrante. Ce « *Messie Technique* » est « *le dernier mot d'impuissance et de pessimisme devant nos réalités ; comment pouvons-nous espérer nous en tirer si nous sommes obligés d'avoir recours « au-delà » pour nous sauver ? C'est le dernier degré de l'esprit de démission.* »

Ces prémisses prometteuses ainsi posées, en une superbe démonstration l'auteur passe du général au particulier et se met à étudier en détails les romans de « science-fiction ». Il apparaît alors que nous avons affaire à un sensible. Il a la nausée devant l'abondance de morts violentes qui s'y trouvent décrites (il a même pris la peine de déterminer, sur dix volumes, le chiffre total des victimes : on ne lui en demandait pas tant !) Et là, sa plume se fait lyrique. Il se voile la face devant ces tableaux d'Apocalypse, qui ne sont que « *provocations à la guerre, à l'assassinat et au génocide* » (tout simplement !). Circonstance encore aggravante (vous ne l'auriez sans doute pas deviné, mais c'est ainsi) : les auteurs

de « science-fiction » sont d'affreux « racistes ». (Nous n'inventons pas, le mot est en toutes lettres !). Voyez plutôt : « *les assaillants sont presque toujours des êtres monstrueux. Et l'homme, dans ce cas, n'hésite pas à les exterminer jusqu'au dernier. Même lorsque ces êtres monstrueux sont inoffensifs, il nous est bien précisé qu'ils étaient barbares, et que c'est l'homme qui a su les faire bénéficier de la civilisation. Et d'ailleurs, même dans les races analogues à la nôtre, ce sont les belles princesses étrangères qui sont séduites par les valeureux Terriens, et non le contraire.* » (1)

A ces races cyniquement « rabaissées », s'oppose au contraire le héros, Messie Technique comme nous l'avons déjà cité ou savant bénéficiant des pouvoirs surhumains de la Science. Mais quel qu'il soit (faites bien attention à cela !) il intervient toujours *pour dominer*. Et c'est ainsi que sa personnalité découle...
Terriens, et non le contraire. » (1)

Car les romans de « science-fiction », sont également volontiers « fascistes », en se complaisant à faire l'apologie de la dictature et de la tyrannie !

Nous pourrions continuer nos citations. Encore, comme nous l'avons dit, tout ceci ne concerne-t-il que la première partie de l'article, qui nous laissait en suspens au moment le plus palpitant en reportant la suite « au prochain numéro », cette suite devant répondre à la question « toute littérature d'anticipation est-elle condamnable ? »

Dire que nous avons attendu cette réponse avec une anxiété haletante serait une galéjade, car il n'était pas besoin d'être excessivement futé pour deviner dans quel bateau M. Villadier nous mènerait pour finir. Nous pouvions en effet avancer avec certitude que la conclusion de cette étude serait basée sur : 1° la littérature d'anticipation soviétique et 2° le célèbre roman « *Le cheval roux* » par la non moins célèbre Elsa Triolet (dans l'intimité, Mme Aragon, muse de notre grand poète).

Nous étions d'ailleurs assez curieux, il faut l'avouer, de voir comment M. Villadier parviendrait à faire servir à ses fins ledit « *Cheval roux* », en lequel nous avions vu, dans notre naïveté, tout ce qu'il reproche à la « science-fiction capitaliste », à savoir : cataclysme atomique, visions de cauchemar, descriptions de massacres et conclusion faussement mystique de la pire espèce. Mais nous n'en comptions pas moins sur ses ressources et notre espoir ne fut pas déçu.

La livraison de juillet de « *La Nouvelle Critique* » nous parvint... Nous avons ouvert : en dix-sept pages cette fois (au lieu de quinze le mois précédent), M. Pierre Villadier nous entretenait avec gravité d'auteurs d'anticipation très connus ayant noms C.-E. Tsiolkovski ou V. Zakhartchenko, puis d'un certain livre de Mme Elsa Triolet, intitulé « *Le cheval roux* »...

Cette fois, l'auteur s'était surpassé. Nous n'entrerons pas dans le détail, mais on peut quand même citer une perle comme celle-ci : « *A nos yeux d'hommes vivant dans l'oppression du régime capitaliste, n'est-ce pas le plus beau roman d'anticipation qui se déroule en U.R.S.S. sous nos yeux ? Lorsque nous lisons un roman qui, pour l'habitant de Moscou, représente la réalité quotidienne, n'avons-nous pas l'impression de faire un voyage dans l'avenir ? Les réalisations toujours plus grandioses de la civilisation socialiste en marche vers le communisme ne sont-elles pas pour nous comme un rêve qui se matérialise ?* »

Quant à ce qui concerne le livre d'Elsa Triolet, c'est un plaisir de voir M. Villadier s'efforcer à nous démontrer que ce roman a beau décrire la destruction de presque toute l'humanité, ce n'est *pas du tout* la même chose que les sordides ouvrages américains. Si ceux-ci sont des provocations au meurtre, « *Le*

---

(1) Ce point précis des allégations de M. Villadier mérite réellement une mention spéciale, tant il est le type même du raisonnement absurde. L'argument de l'auteur est le suivant : les romans de S. F. nous dépeignent les êtres d'un autre monde comme monstrueux et comme barbares, donc, ils font preuve de racisme. Mais, de deux choses l'une : ou bien ces êtres sont monstrueux, mais *non barbares*, comme les Martiens de Wells (et dans ce cas, il n'y a pas de « racisme », puisque leur race est donnée comme supérieure), ou bien ils sont, si l'on veut, « barbares », mais *non monstrueux*, comme les Martiens de Bradbury (et alors il n'y a pas non plus de « racisme », puisque leur race vaut la nôtre). Inutile de préciser qu'ils peuvent aussi être *ni* barbares, *ni* monstrueux (voir comme exemple le plus récent la nouvelle *Ces Terriens si terre à terre*, dans ce numéro). Mais ils ne sont jamais *à la fois* barbares et monstrueux.

cheval roux », lui, est un « *tragique poteau de signalisation, montrant les deux voies qui s'offrent à nous : la mort ou la vie* ».

⁂

Inutile d'insister. Mais pour terminer, parlons — quand même ! — un peu sérieusement et signalons à M. Villadier, qui les ignore délibérément ou fait mine d'en parler tout en en déformant le sens, les thèmes suivants et les romans auxquels ils se rapportent :

— L'attaque des U.S.A. par un agresseur néo-fasciste qui n'est pas l'U.R.S.S. (« *Assassinat des Etats-Unis* », par Will Jenkins).

— La révolte des hommes libres contre les tyrans (« *Le dernier astronef* », par Murray Leinster).

— La description d'un monde de liberté et de justice (« *L'enfant de la science* », par Robert Heinlein).

— Une satire de la mauvaise « science-fiction » (« *L'Univers en folie* », par Fredric Brown).

— Un réquisitoire contre la société capitaliste (« *Cette sacrée planète* », par S. Fowler Wright).

— Une attaque de la Science considérée comme destructrice (« *Les chroniques martiennes* », par Ray Bradbury).

— La collaboration U.R.S.S.-U.S.A. (« *La Guerre des Soucoupes* », par B.-R. Bruss.)

Et, accessoirement, rappelons à M. Villadier, puisqu'il a voulu voir dans « *Ravage* » de Barjavel (paru en 1942) un « roman de propagande pétainiste » (avec apologie du retour à la terre) que « *Le voyageur imprudent* » du même auteur (paru l'année suivante) contient une satire poussée jusqu'à l'absurde dudit retour à la terre comme fondement d'une société future.

Sans vouloir imposer à M. Villadier la lecture de notre magazine, nous pourrions citer aussi des nouvelles de « *Fiction* » : réquisitoire contre la guerre dans « *L'androïde inspiré* » (n° 1), dénonciation de la psychose de guerre dans « *Avis aux forcenés* » (n° 9).

Sans oublier, au cinéma, « *Le jour où la terre s'arrêta* », film de « science-fiction » rigoureusement antibelliciste (bien que nous ayons entendu Adonis Kyrou, pseudo-surréaliste, prétendre publiquement qu'il s'agissait là d'une propagande pour la guerre de Corée !).

Recommandons aussi à M. Villadier, s'il a de jeunes enfants, de surveiller leurs lectures. C'est en effet dans les numéros 359 et 360 de l'illustré communiste « *Vaillant* » qu'on a pu trouver ce magnifique spécimen d'empoisonnement de la jeunesse : le combat hideux d'un mammouth et d'un cératosaure (animal qui, entre parenthèses, avait disparu depuis des millions d'années à l'époque des mammouths, mais qu'importe !).

Ajouterons-nous que nous connaissons personnellement la méthode marxiste dans les sciences ? Elles ne consiste pas, comme le fait M. Villadier, à choisir dans un ensemble de données, uniquement celles qui servent un parti pris !

Pour terminer, nous voudrions rappeler (ou apprendre ?) deux choses à M. Villadier :

1° Lénine a écrit dans « *Cahiers Philosophiques* » : « *Il est absurde de nier le rôle que joue la fantaisie jusque dans la science la plus sévère.* »

2° La revue russe « *Technique et Jeunesse* » de Moscou vient d'organiser un grand concours de nouvelles de « science-fiction » doté des prix suivants :

Un premier prix de 7.000 roubles ;
Deux deuxièmes prix de 4.000 roubles ;
Quatre troisièmes prix de 2.000 roubles ;
Quatre prix d'encouragement de 1.000 roubles ;

L'exposé des motifs de ce concours insiste sur le côté *romanesque* de la « science-fiction » et demande des récits optimistes et dramatiques, basés sur une science exacte.

Devons-nous conclure de tout ceci que, en matière de marxisme, il faut exiger le véritable article et se méfier des imitations ?

A. D.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par JACQUES BERGIER et IGOR B. MASLOWSKI

Le livre du mois nous paraît être « *Enchantements sur Paris* » de M. Jacques Yonnet (Denoël). Comment décrire ce chef-d'œuvre étrange ? L'auteur y conte sa vie de « résistant » dans Paris occupé, de 1940 à la Libération.

Il explique comment sa lutte l'a amené à s'apercevoir que Paris de 1940-1944 était un monde étrange, où le passé était tout proche. Comment la lutte contre la tyrannie des nazis lui apparut comme le prolongement d'autres luttes, et les mystères de Paris 1940-1944 comme une suite à d'autres mystères plus anciens. L'auteur de ce compte rendu fut lui-même clandestin dans Paris en 1943 et a ressenti — sans pouvoir la rendre aussi admirablement que le fait M. Yonnet — cette atmosphère où tout semblait possible et où l'extraordinaire arrivait tous les jours. Tout amateur de l'étrange se doit de lire et de conserver dans sa bibliothèque « *Enchantements sur Paris* ». Ceux de nos lecteurs qui habitent la capitale pourront vérifier par eux-mêmes certains points curieux du récit.

Un bon mois pour la vulgarisation scientifique : Deux livres sur des sujets difficiles, tous les deux réussis, tous les deux du même auteur, qui, il est vrai, est un maître en cette matière.

Il s'agit de deux ouvrages de M. Fernand Lot « *Antibiotiques* » (Mame) et « *L'empire du froid* » (Hachette), livres remarquables par l'intérêt de l'exposé, par l'exactitude des données scientifiques et par la facilité de lecture.

A recommander particulièrement à nos auteurs « *La Cybernétique* » par T.-H. Guilbaud (Collection « Que sais-je ? » Presses Universitaires de France). Ce livre brillant et incisif démolit un certain nombre de mythes et contient à peu près un sujet de nouvelle pour « *Fiction* » par page.

J. B.

●

Premier volume d'une nouvelle collection intitulée « Epouvante », *L'inhumaine Création du professeur Lynk* de Robert Georges-Méra (Ed. de la Corne d'or), est la nième variante du thème du surhomme. Mais l'auteur, qui a à son actif un nombre impressionnant de romans d'espionnage ou d'aventures d'une facture assez inégale et, depuis quelques mois, trois ou quatre « criminels psychologiques » tout à fait remarquables (chez le même éditeur), a surtout insisté sur le côté macabre, grand guignolesque de son sujet, plutôt que sur son aspect fantastique. L' « Inhumaine création » n'est autre chose qu'un être humain d'un an (baptisé Adam Newman !) mais ayant le développement physique d'un homme de vingt-cinq, car il a été soumis par le professeur Lynk à un régime alimentaire spécial, en l'espèce des glandes (humaines) encore vivantes. Adam est en outre doué d'une force peu commune (il peut soulever une voiture) ; mais c'est surtout son cerveau qui intéresse Lynk lequel espère en faire le plus grand génie de tous les temps. Malheureusement, Adam a ceci de commun avec une machine qu'il lui faut régulièrement du combustible, c'est-à-dire des sécrétions glandulaires, sinon il retombe à l'état (intellectuel) de nouveau-né vagissant. Or, comme on n'a pas toujours de cadavre frais d'homme bien portant sous la main... Cela nous vaut une fin très Frankenstein, où l'on voit le monstre semer la terreur dans la ville à la recherche de sa nourriture préférée, le corps thyroïdien. Viennent se greffer sur cela un homicide que, ignorant sa force, Adam commet accidentellement et l'idylle qu'il noue avec la fille de son créateur et qui se termine comme on se l'imagine. Dans l'ensemble donc, le roman, ainsi qu'on a pu le constater, se rattache à plusieurs genres. Il est d'une écriture fort correcte et intéressera certainement un nombreux public friand d'histoires de terreur. Mais il est un peu simpliste pour les amateurs de bonne A. S. ou ceux du fantastique d'un niveau élevé.

Tout comme le roman de Georges-

Méra, celui de Robert Collard : *Les bagnards du ciel* (Série 2.000. — Ed. Métal) se rattache, lui aussi, à plusieurs genres. Et la « science-fiction » semble avoir surtout servi de prétexte à l'auteur pour écrire, en même temps qu'un ouvrage d'aventures extrêmement vivant, une satire de mœurs parfois assez cruelles. Gregorio Palacios, policier, en l'an de grâce 2041, a été envoyé par ses chefs dans la planète Io où l'on relègue les assassins depuis la suppression de la peine de mort. Comme il s'agit d'un monde interdit aux non-criminels, on ne sait trop ce qui s'y passe. Mais le chef de la Secrète n'a-t-il pas été averti que les convicts préparaient un retour sur Terre et la conquête du monde ? Se faisant passer pour un meurtrier crapuleux, Palacios s'embarque donc pour la lointaine Io, érigée en république. Il y trouvera un univers concentrationnaire assez proche de celui qu'ont connu certains pays, des mœurs rappelant celles du Far-West (et, parfois, celles des Romains, témoin cet admirable chapitre sur les jeux de cirque) et, enfin, une jeune fille qui... Mais nous ne vous en dirons pas plus long, car c'est aussi un roman de *suspense*, et nous ne voudrions pas vous priver de la ration d'angoisse à laquelle vous avez droit. Habilement bâti (coups de théâtre, nombreuses chutes), l'ouvrage ne prétend pas se hisser aux sommets de la super « science-fiction » genre Van Vogt, Brown ou Asimov, mais il est extrêmement sympathique sous bien des rapports, agréablement écrit, jamais ennuyeux. En outre, il ne manque ni d'imagination ni même (chose pas tellement fréquente en A. S.). d'une certaine profondeur humaine. Eh oui ! l'auteur dissèque par endroit la psychologie de ses personnages, et son ouvrage acquiert une densité accrue. En résumé, un livre que, personnellement, nous avons lu avec plaisir.

Le microbe détective (Needle) de Hal Clement (Rayon Fantastique-Hachette) est un « policier » d'A. S. assez curieux. Pour vous en donner tout de suite une idée, nous allons reproduire le début de la prière d'insérer :

« *Dans un univers d'infiniment petits, un microbe a commis un crime et, pour échapper aux foudres de la justice, il se sauve vers la terre. Un microbe détective se lance à la poursuite du criminel, mais comment le retrouver ? Les microbes ne peuvent pas vivre seuls sur la terre, ils doivent se glisser dans un corps humain pour y subsister comme des parasites. Parmi les jeunes garçons courant sur cette île du Pacifique, qui, sans le savoir, donne asile au microbe assassin...* »

Il semblerait, à première vue, que nous ayons là un « science-fiction » pour adolescents. Pourtant nous sommes persuadé que bon nombre de grandes personnes le liront avec plaisir. Pourquoi ? demanderez-vous. Eh bien, parce que l'auteur a traité son sujet avec un sérieux et une conscience professionnelle tels que l'ouvrage n'est pas sans rappeler, très souvent, un roman comme *Cyclone à la Jamaïque*. On finit par s'attacher à l'alliance conclue entre le microbe détective et Bob, le J2 dans le corps duquel il s'est installé, et aux efforts combinés des deux pour démasquer le microbe criminel dont la simple présence dans un corps humain présente un grave danger non seulement pour ce dernier mais aussi pour ceux qui l'entourent. L'action est lente et méticuleuse, mais constamment intéressante. Pour notre part, nous avouons avoir pris grand plaisir à ce livre pour la jeunesse qui, au fond, n'en est pas tellement un, vu son côté scientifique qui dépasse nettement l'entendement de ceux à qui il semble s'adresser.

I. B. M.



MOMIES D'ÉPOUVANTE

par F. HODA

Dans la galerie des « monstres » cinématographiques les « revenants » tiennent une place de choix. A intervalles réguliers, vampires, zombies et autres défunts récalcitrants nous font entendre la voix d'outre-tombe. Le cinéma parlant a ajouté à cette catégorie le nouveau venu qu'est la « momie » vivante.

En vérité il ne s'agit pas tout à fait d'un nouveau venu ; dès le XIXe siècle, grâce aux progrès de l'égyptologie, ce personnage avait acquis droit de cité dans la littérature fantastique. Si on connaît bien « *Le Roman de la Momie* », on a moins entendu parler de ce passionnant conte de Théophile Gautier intitulé : « *Le Pied de la Momie* ». En furetant dans un magasin d'antiquité le héros trouve et achète un pied de momie. Il le place sur une table dans sa chambre et s'endort. En songe, une princesse égyptienne avec une jambe rompue à la cheville lui apparaît. Elle cherche son pied. Le héros de Gautier s'offre à le lui rendre. Elle accepte et, pour le remercier, elle lui donne une statuette d'Isis en pâte verte qui pendait à son cou. A son réveil, à sa grande surprise, il trouve sur la table la statuette verte à la place du pied de momie !...

L'Egypte a inspiré plus d'un écrivain fantastique depuis Gautier, Conan Doyle et bien d'autres. Le cinéma ne pouvait s'en désintéresser. Dès son apparition, le nouvel art fait appel à la momie : en 1918, Ernst Lubitsch réalise *Die mummie Ma* (Les yeux de la momie), avec Pola Negri. Mais il faudra attendre le parlant pour voir sans apprêts ce sinistre monstre qu'est la momie encore vivante trois mille ans après sa mort.

En 1932, la société Universal sort *The Mummy* (La momie) de Karl Freund sur un scénario de John L. Balderston et d'après une histoire imaginée par Nina Wilcox Putnam et Richard Schayer. Le sujet quoique abracadabrant s'inspirait pourtant d'un fait divers des années 1920. Ceux qui s'intéressent à l'archéologie se rappelleront la mort soudaine d'un égyptologue après l'ouverture d'une tombe pharaonique. Les inscriptions promettaient malédiction à quiconque oserait troubler le sommeil des Pharaons. Là-dessus les auteurs avaient imaginé une histoire d'épouvante à faire dresser les cheveux des plus incrédules. Il est vrai que le maquillage troublant de Boris Karloff ne fut pas étranger au succès du film.

Après cet essai, la momie disparut des écrans jusqu'en 1940, date à laquelle Christy Cabanne, autrefois assistant de D. W. Griffith, la ressortit de la galerie des monstres avec *The Mummy's Hand* (La main de la momie). Ce film a été projeté en 1952 en France. Le sujet de Griffin Jay et Maxwell Shane est proprement idiot et, malgré tous les efforts du réalisateur n'arrive pas à nous... épouvanter. Des archéologues américains sont à la recherche d'une tombe inconnue. Mais le directeur des Antiquités Egyptiennes qui est resté fidèle au culte d'Isis et d'Osiris (*sic*) veut les empêcher, avec l'aide d'une momie-garde-de-corps, de violer la sépulture. Evidemment une jeune et belle américaine accompagne l'expédition et est sur le point d'être enlevée par le mort-vivant. Mais tout finira par s'arranger et la momie brûlera dans le feu qui servait justement à bouillir les feuilles-de-longue-vie dont elle devait se nourrir.

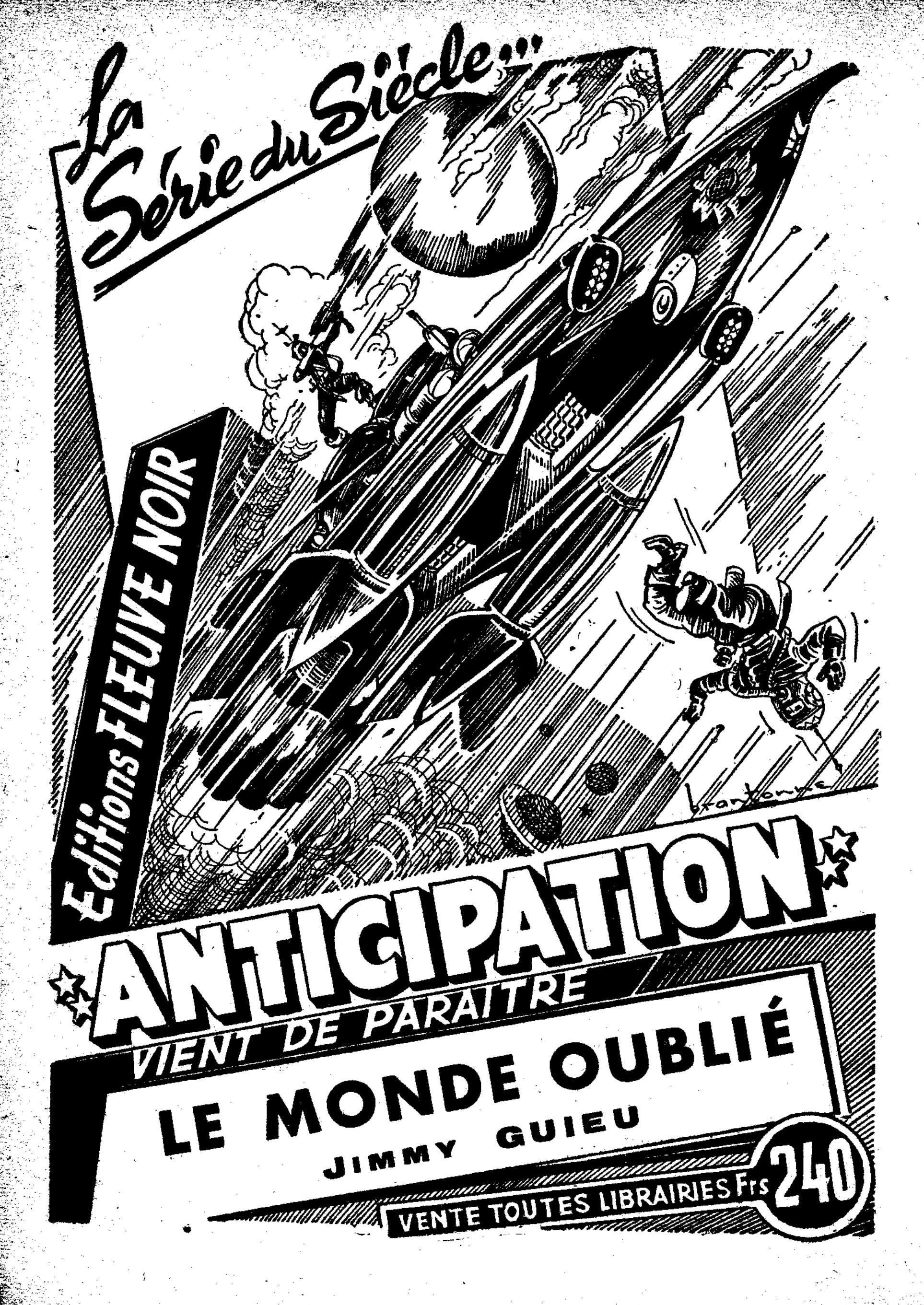
Tous les films suivants sont de la même veine et ne rappellent en rien l'œuvre de Freund. Je les cite ci-dessous dans l'ordre de sortie :

The Mummy's Tomb (La tombe de la momie, 1942) de Harold Young, d'après une histoire Neil P. Varnick.

The Mummy's Ghost (Le fantôme de la momie, 1943) de Reginald Le Borg, film sorti en France l'année dernière et dont j'ai rendu compte dans une précédente chronique.

The Mummy's Curse (La malédiction de la momie, 1944) de Leslie Goodwins d'après une histoire de Leon Abrams et Dwight V. Babcock.

Après 1944, il n'y a pas eu, à ma connaissance de films de momies au cinéma et le sujet semble bien épuisé


La Série du Siècle...
Editions FLEUVE NOIR
ANTICIPATION
VIENT DE PARAITRE
LE MONDE OUBLIÉ
JIMMY GUIEU
VENTE TOUTES LIBRAIRIES Frs 240

Pourtant récemment le monstre a réapparu sur les écrans de la Télévision américaine avec *The Mummy's* Foot (Le pied de la momie, 1949) qui est justement une adaptation du conte de Théophile Gautier dont j'ai parlé plus haut. La réalisation est de Sobey Martin, le scénario de Stanley Rubin.

Telle est l'histoire des momies cinématographiques. Quant aux autres thèmes du film d'épouvante, j'en retracerai le développement dans mes prochaines chroniques.

⁂

SUR LES ECRANS PARISIENS

L'équipe sauvage (« The wild one », de Lazlo Bennedek, Columbia 1954).

Ce film ne ressortit peut-être pas au domaine du fantastique, mais il pourrait (et à mon avis devrait) servir de modèle à tous les réalisateurs de films (et même auteurs de récits ou de scénarii) de « science-fiction ». A sa sortie Pierre Kast avait déjà remarqué cela, puisqu'il avait intitulé sa chronique des « *Cahiers du Cinéma* » : Les Martiens sont là.. Les Martiens, en l'occurrence, ce sont les membres d'un club de jeunes motocyclistes, qui, pour échapper à leur train-train de vie habituel, effectuent en week-end de longues randonnées et sèment la panique et le scandale dans de petites villes fort bourgeoises.

Le sujet du film ? Effet de ce passage inattendu des motocyclistes sur les habitants d'une de ces petites communautés. Le gouffre qui sépare cette jeunesse à la recherche d'une justification et cette classe d'honorables citoyens satisfaits de leur rang et épris jusqu'à la passion de leur imbécile tranquillité, ce gouffre est si profond que la « farce d'étudiant » risque de tourner au drame tragique. Ce problème n'est-il pas un peu celui du ciné-anticipation ou du ciné-épouvante? Ar riverait-il autre chose si des martiens, étrangers comme les motocyclistes, débarquaient dans la même ville ?

Le film est construit avec un rigueur et un dépouillement classiques qui emportent l'adhésion complète du spectateur au récit qui lui est conté. Il rappelle par certains côtés *Le train sifflera trois fois*. Le producteur, Stanley Krammer, est le même dans les deux cas. Bennedek est arrivé à donner corps à la « nouvelle » cinématographique, car il s'agit bien d'une nouvelle et non d'une étude de caractères : les motocyclistes sont pour ainsi dire « donnés d'avance », on n'a pas à scruter leur origine, leur caractère, leur conscient, subconscient et je ne sais quoi encore. La progression du récit ressemble étrangement à celle du fameux poème de Hugo : les Djinns. Les ébats et canulars des jeunes gens se transforment lentement (et sûrement) en un désastre inattendu. Et puis les motocyclistes partent et le calme revient.

Et leurs acteurs ? Dirigés aussi sobrement que le film. Je ne connais point Bennedek et n'ai jamais vu de films de lui. Mais j'irai certainement voir le prochain qui sortira : quels effets ne tire-t-il pas d'un mouvement des paupières, d'un sourire, d'un regard de son excellent interprète Marlon Brando.

Le Monstre des temps perdus (The beast from 20.000 fathoms, d'Eugène Lourie, Warner 1953).

J'ai déjà rendu compte dans une précédente chronique de cet excellent petit film de « science-fiction » aux truquages très soignés. On a attendu la période creuse de l'été pour le sortir et il est malheureusement passé presque inaperçu. Les rares critiques qui en ont parlé ont essayé de l'éreinter. Mais il suffit de lire leurs reproches pour se rendre compte de l'incompréhension avec laquelle ils aiment aborder le genre. L'un d'eux reproche au metteur en scène de ne pas croire à son sujet (*sic*). Je ne savais pas quant à moi qu'il fallait croire à la survivance des monstres préhistoriques pour réaliser *King Kong*. Sans doute, le docteur Sir Arthur Conan Doyle en était convaincu lorsqu'il composa son excellent récit du *Monde perdu*. Un autre critique parle d'un « film modeste réalisé par un inconnu ». Pauvre Eugène Lourie : il semble que la critique ignore complètement ses talents de décorateur. Quant aux moyens utilisés, il suffit de comparer le « monstre » de ce film aux décors peints du *Choc des mondes*. Si les producteurs avaient utilisé le technicolor, ils en auraient mis plein la vue aux critiques.

Je maintiens mon appréciation précédente : *Le monstre des temps perdus* est un très bon petit film de « science-fiction » et il plaira sûrement aux amateurs du genre.

denoël

VOTRE COLLECTION C'EST...

PRÉSENCE DU FUTUR

C'est le titre d'une nouvelle collection de romans de « science-fiction » publiés par Denoël. Les trois premiers livres parus montrent clairement qu'il n'est pas question d'attirer le lecteur avec des utopies fantaisistes ou des élucùbrations pseudo-scientifiques, mais bien de lui apporter des textes sérieux et de haute tenue littéraire.

Hubert ENGELHARD (Réforme).

De toutes les collections de « science-fiction », « **PRESENCE DU FUTUR** » est sans doute celle qui fait connaître au public français les meilleures productions anglo-saxonnes.

Bulletin Critique du Livre Français.

La collection « **PRESENCE DU FUTUR** », chez Denoël, s'impose d'emblée par la qualité exceptionnelle de ses premiers ouvrages.

Thomas NARCEJAC (Combat).

Médiocrité, absence de toute imagination, mauvais français, telles sont les caractéristiques de trop de romans d'anticipation d'aujourd'hui. Parmi les exceptions agréables signalons les deux livres : « Chroniques Martiennes » de Ray Bradbury et « Une Etoile m'a dit » de Fredric Brown, que viennent de publier les Editions Denoël dans leur collection « **PRESENCE DU FUTUR** ».

Pierre SOULEIL (Semaine du Monde).

●

Vient de paraître :

H. P. Lovecraft

LA COULEUR TOMBÉE DU CIEL

Chaque volume : 450 fr.

denoël

Documentation bibliographique

Livres de « science-fiction » ou assimilés récemment parus

ROMANS

BRUSS (B. R.). — La guerre des soucoupes. Coll. « Anticipation ». N° 40. *Fleuve Noir* .... 240 fr.

HAL (Clément). — Le microbe détective. Coll. « Le Rayon fantastique ». *Hachette*.. 192 fr.

SOREZ (Roger). — La tentation cosmique. Coll. « Série 2000 ». N° 3. *Edit. Métal*.... 270 fr.

DOCUMENTAIRE

GUILBAUD (G.-Th.). — La Cybernétique. Coll. « Que sais-je? ». *Presses Universitaires de France* .... 144 fr.



COLLECTION « LES HORIZONS FANTASTIQUES »

CECI ARRIVERA HIER

de **R. TELDY NAIM**

Frs : 480

LE SILLAGE, 20, Villa Dupont – PARIS-16e

Le numéro II de **Fiction**

paraîtra dans les premiers jours d'Octobre

Vous trouverez au sommaire de ce numéro des récits de :

CLAUDE FARRÈRE (de l'Académie française)
FRITZ LEIBER
BRUCE ELLIOTT, etc.

Le numéro : **100 francs**

Tous marchands de journaux, kiosques et gares

Dépôt légal : 3e trimestre 1954. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A " FICTION "

96, rue de la Victoire — PARIS-9e — Tél. : TRInité 16-31

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
CATÉGORIE N° 1 FRANCE ET UNION FRANÇAISE	A SIMPLE FRANCS	B Recommandé FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D Recommandé FRANCS
6 mois....	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an......	1080	1380		

CATÉGORIE N° 2 ETRANGER. Allemagne occidentale (y compris secteur occidental de Berlin), Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Autriche. Dans ces pays les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe que bureau de poste.

	A	B	C	D
6 mois....	595	865	775	1045
1 an......	1170	1710	1530	2070

CATÉGORIE N° 3 ETRANGER (autres pays)

	A	B	C	D
6 mois....	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an......	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2	CATÉGORIE 3
	100	110	120

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* : *France et Union Française* : **25 fr.** *Etranger (tous pays)* : **45 fr.**

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 numéros - catégories 1 - 2 - 3 ;
expédition A - B - C - D (A servir à partir du n°.........) ....

(Rayer les mentions inutiles.)

..........N^os antérieurs à.......frs = ... plus frais de port........ ....

Total

Règlement : Mandat - Chèque banc. - C.C.P. Editions O.P.T.A. Paris 1848-38 - Contre remb. (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en réglant à la commande.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ______________________________

ADRESSE ______________________________

______________________ *PROFESSION (2)* ______________

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.

F.